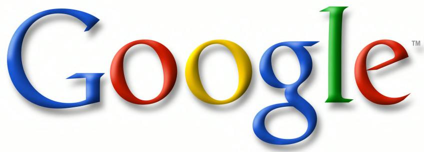
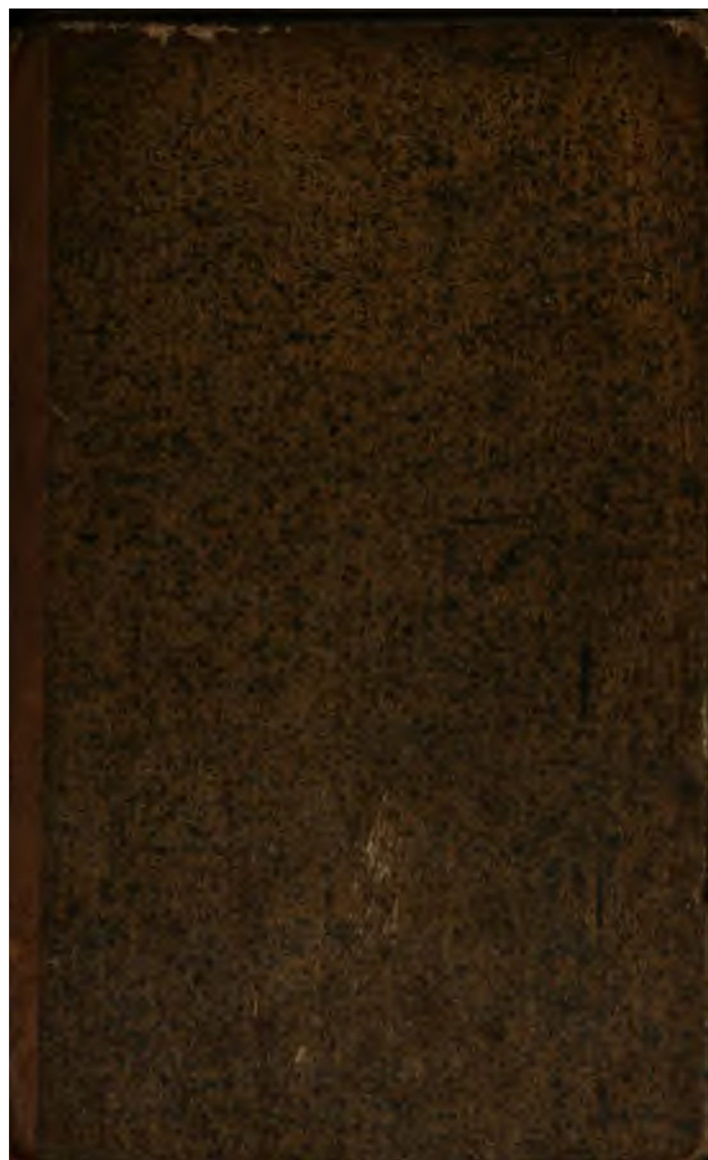
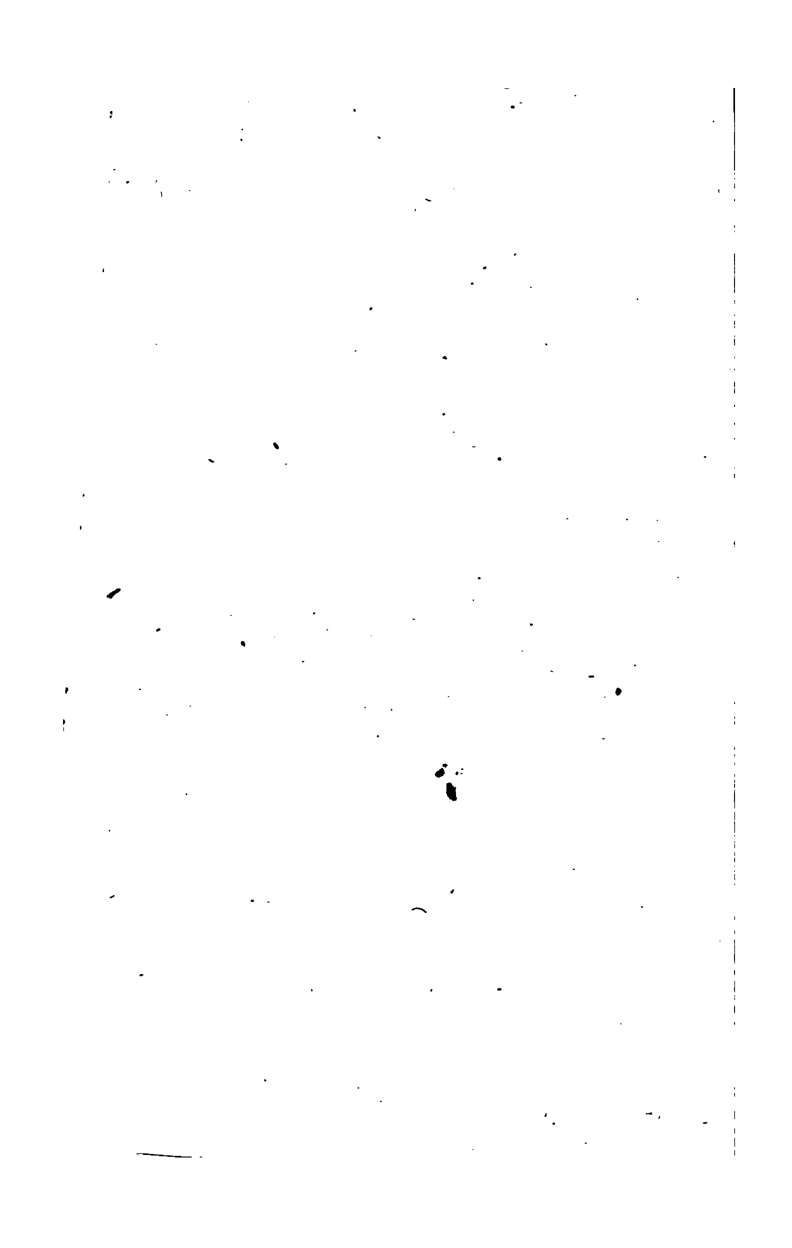

Google







LE TRÉSOR

DU

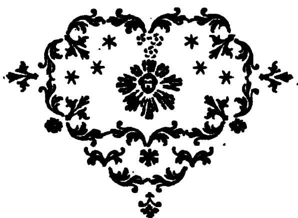
PARNASSE.

LE TRÉSOR
DU
PARNASSE,

LE TRÉSOR
DU
PARNASSE,
OU
LE PLUS JOLI
DES RECUEILS.

. . . . *Facies non omnibus una*,
Nec diversa tamen . . . . OVID. Metam.

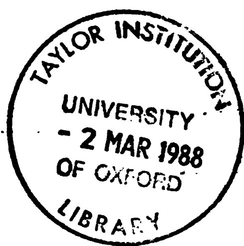
TOME SIXIÉME.

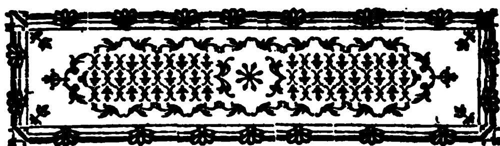


A LONDRES.



M. DCC. LXX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY



EPITRE A ARISTE.

ARISTE, je t'écris dans un de ces instans,
Où l'ame languissante, affligée & flétrie,
Repousse avec dégoût la coupe de la vie,
Et demande à quitter des liens trop pesans;
Du plaisir la flamme agissante
N'est plus pour moi qu'une lueur mourante
Qui s'exhale en vaines vapeurs:
Tel un champ que la mort habite,
Voit ces feux impuissans qu'un air impur excite,
Eclairer des tombeaux les lugubres horreurs.
Que sont ces passions, mobiles de mon être,
L'ambition, la gloire, l'amitié,
L'amour à qui mon coeur a tant sacrifié,
De nos songes trompeurs, le moins trompeur peut-être?
Toutes ces brillantes erreurs
A mes regards s'éloignent & périssent,

Comme ces fantômes menteurs,
Qui doivent à la nuit leur forme & leurs couleurs ;
Devant le jour s'évanouissent.
Le monde disparoît & se perd à mes yeux :
Ainsi le vaisseau qui fend l'onde,
Et court sur la plaine profonde
S'abandonner aux vents séditieux,
Voit s'éloigner, blanchir, décroître,
Fuir, s'effacer & disparoître
Les villes, les remparts & les monts sourcilleux.
Je n'envisage plus qu'un effroyable abîme,
Ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter,
Où tout vient se précipiter,
Jusques au temps qui lui sert de victime.
Eh! pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir ?
Pour contempler les flots, la foudre & la tempête ;
Dois-je encor retourner la tête ?
Et n'ai-je pas appris, malheureux, à mourir ?
Lorsque je puis rompre mes chaînes,
Lorsqu'un seul instant peut finir
Un cours d'ennuis & d'éternelles peines,
Qui peut, hélas! me retenir ?
Tu ne sçaurois, esclave misérable,
Briser les murs de ta prison !
Tu ne fais que traîner cette triste raison,
Qui, loin de te prêter une main secourable,
D'un flambeau sans clarté t'importune & t'accable !
Quel est donc mon espoir ? Ah! courageux Caton,

Ame vraiment Romaine & digne de Platon,
Que n'ai-je dans mon sein ton audace hardie,
Ce noble mépris de la mort,
Qui t'affranchit, par un heureux effort,
Et de César & de la vie!
Mais qu'ai-je dit? quand ma mourante voix
Appelle ce sommeil, cette heureuse impuissance
Qui doit endormir ma souffrance,
Et d'un coup m'épargner tant de coups à la fois;
De la Religion j'entends la voix tonnante.......
Eh bien! fille du Ciel, parle, console-moi;
D'un seul de tes rayons la lueur bienfaisante,
De mes pas égarés écartera l'effroi.
» Attends, vase orgueilleux, enfant de la poussiere,
» Que l'esprit qui d'un souffle anime la matiere,
» Qui te forma, te paîtrit à son gré,
» A son gré décompose une argille grossière,
» Et te rende au limon dont il t'avoit tiré:
» Baisse ta paupiere arrogante,
» Homme; vis, souffre, adore, & ne demande pas
» Pourquoi tant d'ennemis s'attachent à tes pas:
» Quand il en sera temps, victime obéissante,
» Reçois, sans murmurer, l'arrêt de ton trépas. »
Traînons donc, malheureux, la chaîne qui nous lie;
Sur les bords de la tombe osons nous arrêter,
Et sans interroger la main qui nous châtie,
Courbés sous le malheur, sçachons la respecter.

M. D'ARNAUD.

EPITRE

A AGLAÉ,

Qui avoit lu la Piéce précédente.

Eh quoi! d'un cœur sensible, aimable souveraine,
Jeune Aglaé, vos yeux ouverts à peine
A la clarté du flambeau de l'amour,
Se détournent d'un si beau jour!
Je les vois s'attacher sur une sombre image,
Sur des Vers, tristes fruits de la réflexion,
Trop fidèle tableau du malheureux partage
De l'humaine condition.
Eh! depuis quand les Grâces moins riantes,
Vont-elles chercher l'ombre & l'horreur des tombeaux?
Allez, volez sous ces berceaux
Emaillés de roses naissantes,
Où vous portent des jeux les asles caressantes;
Où des Amours le voltigeant essaim,
Avec des transports d'allégresse,
Des couronnes de fleurs, & l'encens à la main,
Vous attend comme la Déesse
Qui doit fixer leur hommage incertain.
Aglaé, ce n'est point à Flore

De regarder l'hiver & ses glaçons affreux ;
On ne voit point la jeune Aurore
Sur la nuit tourner ses beaux yeux.
Jouissez de l'heureux prestige
Qui flatte vos goûts innocens,
Tout prend pour vous les attraits du prodige ;
Vous ne voyez que jeux, grâces, enchantemens,
Des cieux toujours sereins, un éternel printemps.
L'Amour est un enfant aimable,
Qui vous place avec lui sur un trône de lis ;
La moindre fleur répand un parfum agréable,
Et s'embellit d'un riche coloris ;
Le moindre oiseau vous semble le phénix ;
Il a du rossignol le gosier admirable ;
Que dis-je ? un papillon emporte vos desirs,
Et l'Univers entier conspire à vos plaisirs.
Vous avez lu ces brillantes féeries
De l'esprit qui s'amuse, aimables rêveries ?
Vous riez, Aglaé ; ces contes enfantins
Sont l'histoire de nos destins.
La nature est la bonne Fée,
Qui sur votre route enchantée
Répand ses diamans, son or à pleines mains,
Vous bâtit des Palais, vous orne des jardins ;
La malfaisante Fée est la raison cruelle ;
C'est elle qui viendra détruire ce bonheur,
Qui ne vous laissera pour ce ciel enchanteur,

Pour ces bois, ces Palais, qu'en vain l'ame rappelle,
Chere & délicieuse erreur,
Qu'un immense désert que parcourt la douleur.
Aglaé, croyez-moi : d'une main complaisante,
Vous-même sur vos yeux abaissez le bandeau
Qu'un doux mensonge vous présente ;
Suivez du sentiment le magique flambeau ;
Laissez-vous entraîner à sa facile pente,
La nature conduit les traits de son pinceau ;
A votre jeunesse brillante,
Il n'offre qu'un riant tableau.
N'écoutez point cette raison avare
Qui se plaît à nous appauvrir ;
Le sentiment quelquefois nous égare,
Mais toujours il mene au plaisir.
Entretenez sa douce ivresse ;
Et dans la glace enchanteresse,
L'ouvrage même des Amours,
Dans ce miroir flatteur, qu'à vous servir fidèles ;
Ces Dieux de fleurs embellissent toujours,
Et vous apportent sur leurs ailes,
Aglaé, ne voyez que vos grâces nouvelles,
Et le regne de vos beaux jours.
Repoussez cet écrit où la raison noircie
Des plus sombres vapeurs de la mélancolie,
Vante Caton & son stoïque effort :
Qui comme vous sçait faire aimer la vie ;

Doit rejetter l'image de la mort.
Lisez ces vers que l'amour grave encore
Sur des myrtes sacrés, vainqueurs des tems jaloux;
Remplissez votre cœur de ces accens si doux
De Pétrarque & du Tasse : ils vous parlent de Laure,
De la divine Armide; ils vous parlent de vous.
Eloigné de vos yeux où je puise la vie,
De la mort entouré, pleurant sur un cercueil,
J'emprunte à la plaintive & touchante Élégie,
Sa lyre gémissante & son funebre deuil.
Mais lorsque d'Aglaé l'ame toute remplie,
A ses genoux je puis être un instant,
D'Ovide j'ai le luth galant,
Et vous avez les charmes de Julie.

Par le même.

QUATRAIN,

Pour le Portrait de M. DE VOISENON,

ARBITRE des talens qu'il aime & qu'il possede,
L'esprit est dans ses vers d'accord avec le goût :
Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il succede,
Et sans prétendre à rien, il a des droits sur tout.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine,
Et malgré moi sentir des feux naissans;
Voir ma raison toujours plus incertaine;
Fermer les yeux sur le trouble des sens;
Unir souvent les ris & la tristesse;
Mourir cent fois, & revivre en un jour,
Par les plaisirs connoître enfin l'amour,
Et n'y trouver que la délicatesse;
Ranger alors Ismene au rang des Dieux,
Croire à ses pieds être assis sur le trône,
Voir tous mes biens & mes maux dans ses yeux,
Etre jaloux de l'air qui l'environne;
Pouvoir l'aimer jusqu'à l'emportement,
Croire en mourir, & c'est peu de le croire,
Mais, comme ami, sauver toujours la gloire
De la beauté qu'a désarmé l'amant;
La demander à la Nuit, à l'Aurore,
La voir par-tout, & la chercher toujours;
L'aimer sans cesse, & l'aimer plus encore,
Quand la fortune obscurcit ses beaux jours:
Si c'est aimer, Ismene, je vous aime,
Et c'est à vous que j'en dois le secret.
Lorsque l'Amour lança son premier trait,
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

M. L. C. D. B.

ETRENNES A M. DE VOLTAIRE.

DANS un sot jour consacré par l'usage,
Où chacun ment, où la Ville & la Cour,
Du vieux Janus empruntant le visage,
Vont tendrement s'embrasser tour-à-tour,
Je veux pourtant vous offrir un hommage,
Qui ne vaudra que par la vérité:
Il est plaisant que la sincérité
Prenne ce jour pour parler son langage.
Que voulez-vous ? c'est la fête des voeux;
Chacun en fait pour ce qui l'intéresse;
Chrémès pour l'or, Boufflers pour sa maitresse;
Si j'en forme un, ce sera pour nous deux.
Mais, Roi du Pinde & cher à Polymnie,
Vous avez tout ce qui fait des jaloux:
Gloire, fortune, esprit, gaité, génie,
Luth enchanteur, fiere & douce harmonie,
Quels voeux au Ciel puis-je adresser pour vous?
Il ne m'en reste, hélas! qu'un seul à faire:
Vous possédez tous les talens d'Homere,
Et ce qu'il fut, vous l'êtes aujourd'hui;
Il sçut, dit-on, sans yeux & sans ennui,
Jusqu'à cent ans prolonger sa carriere:

Pour rendre aussi la ressemblance entiere ;
Il ne vous faut que vivre autant que lui.
Chantre divin du bon Roi que j'adore,
Après cent ans puissiez-vous être encore
L'honneur du siécle, & le modèle heureux
Des fous charmans & des aimables sages,
Et voir enfin chez nos derniers neveux,
Tout le plaisir que feront vos Ouvrages.

M. BLIN DE SAINMORE.

A MADEMOISELLE ***

En lui envoyant des fleurs.

Je voudrois... quoi ? Je voudrois être
Où ce bouquet va se placer ;
Sans cesse sous vos yeux, j'apprendrois à penser ;
Je jouirois des biens dont je deviendrois maître ;
On ne s'y fane point : je sçaurois m'y fixer.
Est-ce donc là tout l'avantage
Qui flatteroit & mes yeux & mon goût ?
Non, je voudrois encore davantage :
Je serois près du coeur ; & le coeur mene à tout.

M. VALLIER.

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANETES.

ODE.

L'HOMME a dit : » Les Cieux m'environnent,
» Les Cieux ne roulent que pour moi ;
» De ces Astres qui me couronnent,
» La nature me fit le Roi.
» Pour moi seul le Soleil se leve ;
» Pour moi seul le Soleil acheve
» Son cercle éclatant dans les airs ;
» Et je vois, souverain tranquille,
» Sous son poids la terre immobile
» Au centre de cet Univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes ;
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Qui sommes-nous, foibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés, nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus ;

Nous dont l'existence légere,
Pareille à l'ombre passagere,
Commence, paroît & n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux?
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des Cieux?
Je te suis : mon ame agrandie,
S'élançant d'une aîle hardie,
De la terre a quitté les bords;
De ton flambeau la clarté pure,
Me guide au Temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens; glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les loix?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul, en silence,
La marche du grand Univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur leur trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,

Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du Ciel.
Quelle intelligence secrette
Régle, en son cours, chaque planete
Par d'imperceptibles ressorts?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait, avec tant d'harmonie,
Circuler les céléstes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main d'un Dieu créateur
Versa dans l'abyme du vuide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther & les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matiere,
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus;
Ainsi, dans des bornes prescrites,
Volent & Mercure & Vénus.
La Terre fuit; Mars moins rapide,
D'un air sombre s'avance, & guide
Les pas tardifs de Jupiter.

Et son pere, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphere, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présens;
A travers sa dure surface,
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légeres
Présenter les deux hémispheres
Tour-à-tour à ses doux rayons;
Et sous les Signes inclinée,
La Terre promenant l'année,
Produit des fleurs ou des moissons.

Je te salue, ame du monde,
Sacré Soleil, Astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carriere,
Rendent hommage à ta lumiere,
Annonce Dieu par ta splendeur;
Régne à jamais sur ses ouvrages;
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

M. DE CLINCHAMPS.

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE,

Sur la réhabilitation de la Famille des Calas.

Tu n'as pas vainement défendu l'innocence :
Ta voix s'est fait entendre aux organes des Loix ;
Leur justice & ton éloquence,
D'une Famille en pleurs ont rétabli les droits :
Tel éclate dans toi l'ascendant du génie.
Si de l'humanité les talens font l'honneur,
Par un titre plus beau leur puissance ennoblie ;
Des humains opprimés te rend le bienfaiteur.
Tu chantas la vertu, ton exemple l'inspire ;
Et malgré le cri des ingrats,
L'on admire dans toi l'inventeur de Zaïre,
Et le défenseur des Calas.
Sans doute il est affreux que dans nos jours paisibles,
Le fanatisme arbore en ses sanglantes mains
Ces glaives consacrés, & ces armes horribles
Dont il égorge les humains.
Mais qui sçait mieux que toi, qu'à ses erreurs cruelles
Le stupide vulgaire est loin de renoncer ?

Le jour de la raison ne peut encor percer
Dans ces ténebres éternelles.
Il est, il est des maux qu'on ne sçauroit guérir ;
Et la leçon du Sage est d'apprendre à souffrir.
Lorsque, dans ta brillante sphere,
Tu baisses tes regards sur l'insecte éphémere
Qui tourne contre toi son aiguillon brisé,
Sur ce foible ennemi des arts & du génie,
Qui voudroit secouer le poids d'ignominie
Dont il est sans cesse écrasé.
Sans doute, en ce moment, tu te dis à toi-même
Que la nature ici, par une loi suprême,
Plaça dans un même tableau
Et l'être le plus vil & l'objet le plus beau ;
Qu'ici, comme le bien, le mal est nécessaire ;
Qu'il faut, dans un ordre contraire,
Que les chiens naissent bons, & les tigres cruels ;
Que Cromwel & Néron tourmentent les mortels,
Et que Montesquieu les éclaire ;
Que l'abeille ait son miel, le serpent son poison :
Enfin tout est dans l'ordre, & Candide a raison.
Quand l'Astre qui des tems nous décrit la carriere,
Plus voisin de notre hémisphere,
Fera briller sur nous ses regards bienfaisans,
J'irai, n'en doute pas, dans tes fertiles champs,
Dans la retraite où tu m'appelles,
Sur les bords de ton lac, sur ces rives si belles.

Qu'embelliſſent encor ta gloire & tes bienfaits;
Et dont la voix touchante a vanté les attraits;
C'eſt dans ce lieu tranquille où tu braves l'envie,
Qu'échauffé près de toi d'une nouvelle ardeur,
    Sous les aîles de ton génie,
Je peindrai les vertus du Héros de Pavie,
De ce Roi malheureux plus grand que ſon Vainqueur:
    Quelquefois de la Poéſie
Quittant pour un moment l'étude & les ſecrets,
J'entendrai les leçons de ta Philoſophie.
    En te ſuivant dans tes boſquets,
    Quand nous verrons, dans tes campagnes,
Un aigle à l'œil ſuperbe, élancé des montagnes,
Planer vers le ſoleil, & fuir loin de nos yeux,
Nous croirons voir Corneille en ſon vol orgueilleux;
Et lorſqu'en un bocage où les roſes fleuriſſent,
Nous verrons la chenille errer dans un buiſſon,
Et flétrir, en rampant, les fleurs qui la nourriſſent,
Il faudra, malgré nous, reconnoître Pradon.
Ah! puiſſai-je long-temps ſur ce charmant rivage,
Où s'écoulent tes jours dans un calme envié,
Trouver auprès de toi ces biens du premier âge,
Ces tréſors des humains, la paix & l'amitié.

M. DE LA HARPE.



L'OCULISTE DUPE DE SON ART,

CONTE.

(C'est l'Oculiste qui raconte lui-même son histoire.)

J'AIMOIS, j'étois aimé ; c'en est assez sans doute :
Mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,
Ressembloit à l'Amour, étoit beau comme lui,
Et comme lui, ne voyoit goutte.
Ce Dieu, sur ma maîtresse, étendit son pouvoir ;
Tout m'adoroit en elle, & tout disoit, j'adore :
Ses yeux seuls ignoroient encore
L'art d'aimer, comme l'art de voir ;
Des yeux l'Amour fait grand usage :
On sçait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,
Qu'ils font la moitié de l'ouvrage ;
Mais, Belles, convenez que l'on s'en dédommage
Par mille petits riens qui parlent clairement.
Cependant au milieu d'une si douce ivresse,
Le cœur n'est content qu'à demi ;
C'est un plaisir d'avoir une maîtresse ;
C'est un bonheur de trouver un ami.

J'en avois un, beau, jeune & sage;
Nous avions même état, même âge;
Son cœur & le mien n'étoient qu'un;
Nous recevions du sort volage
Nos biens & nos maux en commun.
» Ami, lui dis-je un jour, je voudrois, pour ma femme,
» Prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme:
» Mais je suis combattu; dis-moi, ferai-je bien?
— » Pourquoi non, puiqu'elle t'adore?
» Ami, le cœur est tout, & les yeux ne sont rien;
» S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.
— » Moi, j'ignore si c'est par raison, ou par air;
» Mais je desirerois que ma femme vît clair.
— » Pour moi, ce n'est pas mon systême;
» Pourvu qu'on soit aimé, qu'importe qu'on soit vu?
» Et dans un bon Auteur, j'ai lu
» Qu'en mariage il est d'une prudence extrême
» D'épouser une aveugle, & de l'être soi-même.
Il me donnoit un bon avis;
Mais comme d'un mauvais on ne peut se défendre,
Au bout de quelque temps, je dis:
» Si quelqu'un à ma place alloit un jour se rendre,
» Ma femme pourroit s'y méprendre,
» Faute de cet utile sens,
» Qui sert à distinguer les amis des amans;
» Je connois ma femme, elle est tendre,

» Et tant que son époux lui seroit inconnu,
» Elle pourroit l'aimer dans le premier venu.
» Pour éviter le cocuage,
» Je prétends donc que ma moitié
» M'apporte, avec son amitié,
» Un œil ou deux en mariage.
» Il faut des yeux dans un ménage;
» Il faut des yeux, sans doute, & ma femme en aura:
» Dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.
» Oui, trop aimable enfant, le Ciel m'étoit propice,
» Même en te refusant le jour;
» Il fermoit tes beaux yeux pour que je les ouvrisse:
» Ces yeux ne devoient être ouverts que par l'amour;
» Après vingt ans de nuit, ils verront la lumiere;
» Demain tu jouiras d'un nouveau sentiment;
» Les rayons du matin ouvriront ta paupiere;
» Le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.
Le cœur plein d'espérance, & de crainte & de zèle,
J'essayai dès le lendemain:
On eût dit que l'Amour, sur les yeux de la Belle,
De sa main conduisoit ma main;
Pour la premiere fois, de la voûte éternelle,
La lumiere descend dans ses yeux éperdus;
Il s'ouvre dans son ame une porte de plus;
Un nouveau monde naît pour elle:
Elle me voit, me fixe, & jette un cri d'horreur,

Courant vers mon ami. » Comment? qu'est-ce, lui
dis-je?
» Me fuirois-tu? par quel prodige,
» En te donnant des yeux, ai-je perdu ton cœur?
» Quand tu reçois un nouvel être,
» Devrois-je en attendre ce prix?
» Si je suis étranger à des yeux que j'ouvris,
» Ton oreille du moins devroit me reconnoître.»
Elle ne répond qu'à demi,
Regardant toujours mon ami.
» Non, non, je vois bien ta méprise;
» C'est moi que ton œil cherche en lui.
» Je suis, répondit-elle, également surprise
» D'entendre, & de voir aujourd'hui.
» Il est des traits que dans mon ame,
» Avant d'ouvrir mes yeux, l'Amour avoit gravés:
» Ils faisoient mon bonheur, ils nourrissoient ma
flâme;
Pour eux ils étoient réservés.
» Cette image si chere à mon ame charmée,
» C'est en lui seul que je la vois;
» Je crois entendre encor sa voix,
» Qui m'apprit que j'étois aimée.
— » Mais tu me répondois! mais tu m'embrassois!
mais.....
— » Pardonnez : un aveugle a bien droit de confondre;

» Quand je vous répondois, je croyois lui répondre;
» Et vous pouvez lui dire à quel point je l'aimois.
— » Mais, ne m'es-tu pas fiancée?
— » Je le suis à quelqu'un, c'est un fait bien certain;
» Mais en vous promettant ma main,
» A lui je me donnois au fond de ma pensée.....
» Entre vous deux enfin je dois prendre un parti,
» Et ne puis prendre qu'un mari;
» Ainsi, pour lui ma main avec mon cœur est prête.
» Quant à vous, je vous dois le plaisir de le voir:
» Comme un ami commun, vous serez de la fête;
» Je l'aimois en vous; aujourd'hui
» Je vais vous épouser en lui. »
Les cornes, à ces mots, me vinrent à la tête;
Je sors de la maison, & je cours en tous lieux,
Pour fuir, ou pour crever, si je puis, tous les yeux.

Les malheurs d'un bon Oculiste,
Ami Lecteur, vous apprendront,
Si vous êtes bon moraliste,
A laisser les yeux tels qu'ils sont.

M. le Chev. DE BOUFFLERS.



COUPLETS.

Air : *Mon jeune cœur palpite, &c.*

Lise, entends-tu l'orage ?
Il gronde, l'air gémit !
Sauvons-nous au bocage :
Lise doute & frémit.
Qu'un cœur foible est à plaindre
Dans ce double danger !
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage & son Berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats :
Que faire & que résoudre ?
Faut-il donc suivre Hilas ?
De frayeur Lise atteinte,
Va, vient, fuit tour-à-tour ;
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête,
Et n'ose y pénétrer ;
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.

La foudre au loin s'égare,
On échappe à ſes traits ;
Mais ceux qu'amour prépare,
Ne nous manquent jamais.

Ce Dieu, pendant l'orage,
Profite des momens ;
Caché dans le nuage,
Son œil ſuit les amans.
Liſe, de ſon aſyle,
Sortit d'un air confus ;
Le ciel devint tranquille,
Son cœur ne l'étoit plus.

M. COLARDEAU.

ÉPIGRAMME.

APRÈS dix mois de mariage,
Plus ſimple que le premier jour,
Liſe venoit de mettre au jour
De ſon hymen le premier gage.
Quel eſt, dit-elle, cet enfant ?
C'eſt, dit la Garde, une fillette.
Ah Dieu ! reprit-elle à l'inſtant,
Je n'en veux point ; qu'on la remette.

M. S***

EPITRE

A MON CHIEN.

ACHILLE, avant d'entrer en lice,
Haranguoit, dit-on, ses chevaux;
Mezence, & mille autres Héros,
Eurent depuis même caprice;
Le Roi Dagobert & ses chiens
Eurent de fréquens entretiens.
Rien n'empêche qu'à leur exemple,
En vers je ne bâtisse un temple
A vous, mon fidèle Pluton,
Sage gardien de ma maison.
Quoique ni vous, ni votre Maître,
Ne soient pas de pareil renom,
Ils n'en valent pas moins, peut-être.
Je n'exigerai point, comme eux,
Qu'au gré de mes desirs fougueux,
A la guerre; ou bien à la chasse,
Vous suiviez la biche à la trace,
Ou me gardiez des ennemis;
Mais bien plutôt des faux amis,
Du censeur pour lui peu sévere,
Du Philosophe pointilleux,
Du voisin & de la commere,
Argus armés de deux cens yeux.

Chaſſez les faiſeurs de viſite,
Ces Iris qui, de leur réduit,
Vont chez Hébé, qui les imite,
Le ſoir répandre leur ennui.
Contre les diſeurs de ſornettes,
Les importuns, les femmelettes,
Qu'il vous ſuffiſe d'aboyer;
Mais que le médiſant Poëte,
Qui de mordre fait ſon métier,
S'il oſe approcher ma retraite,
Soit condamné, mon cher Pluton,
A la peine du Talion.

Ils vous careſſeront peut-être:
Mais fuyez un appas trompeur;
Et pour défendre votre Maître,
Montrez les dents à tout flatteur.
Si, par haſard, vient à paroître
L'objet qui flatte ſeul mon cœur,
Careſſez-le comme moi-même;
Jappez, caracolez, ſautez;
Par des cris plus précipités,
Et par une allégreſſe extrême,
Annoncez-moi cette Beauté;
Que votre adreſſe la retienne,
Et que votre fidélité
Soit le ſymbole de la ſienne.

M. GIRARD.

EPITRE
SUR
LA CRITIQUE.
A M. L'ABBÉ C. DE B***

CONFIDENT de mes écrits,
Toi, qui de nos beaux-Esprits
Le plus brillant, le plus sage,
Estimes peu l'avantage
D'écrire avec agrément,
De t'exprimer finement,
D'embellir un badinage,
D'assaisonner un Ouvrage
D'esprit & de sentiment;
De faire un livre charmant,
Rempli de délicatesse,
D'aménité, de justesse,
De raison & d'enjoûment;
Toi, dont la plume facile
Sçait si bien amalgamer
L'agréable avec l'utile,
Nous éclairer, nous charmer,

Nous amuſer, nous inſtruire,
Nous faire & penſer & rire,
Et parler toujours au cœur ;
Toi qui n'es point incrédule,
Et qui ne fais pas l'Auteur,
Lis, aimable raiſonneur,
Critique mon Opuſcule,
Sois mon juge & mon cenſeur ;
Lis cet eſſai d'un Hermite,
Dont le grand, le ſeul mérite
Eſt d'être ſimple & ſans fard ;
Ennemi de l'impoſture,
Trop ami de la nature,
Pour être celui de l'art.

Oh! dans le temps où nous ſommes,
Dans ce ſiécle anti-chrétien,
Qu'ils ſont rares chez les hommes
Les eſprits comme le tien!
Senſibles à la juſtice,
Amis de la vérité,
Modeſtes ſans artifice,
Et ſans partialité,
Cenſeurs ſans malignité,
Ennemis ardens du vice,
Et Juges pleins d'équité.

L'honnête homme n'aime guères

Les cabales littéraires ;
Il n'eſt point perſécuteur ;
Jamais un vers ſatyrique
N'eſt l'ouvrage de ſon cœur.
Sa plume philoſophique
Ne flatte, ni ne ſe vend ;
Son ſuffrage & ſa critique
Ne ſont point à prix d'argent.
Comme il écrit ſans envie,
Il lit ſans prévention,
Cenſure ſans jalouſie,
Approuve ſans flatterie,
Et juge ſans paſſion.
Son goût lui fait un empire
Par le mérite affermi ;
Chaque Auteur l'aime & l'admire,
C'eſt leur pere & leur ami.
Il fait naître, il encourage,
Et protége les talens ;
Il forme des jeunes gens
Les mœurs, le goût, le langage ;
C'eſt à lui que tel Ouvrage
Redoit ſes ſuccès brillans.

On n'eſt plus dans cet uſage ;
De tels Cenſeurs ſont perdus ;
La critique utile & ſage,
De nos jours ne régne plus :

On en fait un brigandage,
L'on décrie & l'on outrage
Des Auteurs qu'on n'a pas lus.
Un Ariſtarque conſulte
La ſeule prévention,
Il calomnie, il inſulte;
Guidé par la paſſion,
Il diſtille l'impoſture,
Et croit que dire une injure,
C'eſt donner une raiſon.
Souvent ce lâche Zoïle
Confond l'Ouvrage & l'Auteur,
Et vomit bien moins ſa bile
Sur l'eſprit que ſur le cœur.

Un Artiſte qui débute,
Se trouve d'abord en bute
Aux traits cruels & malins
D'une foule de Cotins.
Un Pradon le perſécute,
Un Imprimeur le rébute,
Et traverſe ſes deſſeins.
Tout le fiel de la ſatyre
Sur les cordes de ſa lyre
Vient ſe répandre à grands flots;
On veut l'empêcher d'écrire,
On forme mille complots;

Une secte de brûlots,
Tels que des oiseaux funebres,
Poussent de lugubres cris,
Et cachés dans les ténebres,
Défigurent ses écrits.

L'un sort de sa cave obscure
En croassant une injure;
L'autre, infâme délateur,
Aiguise sa langue impure,
Et blasphème avec horreur;
Il saisit, dans sa fureur,
Le pinceau de l'imposture,
Et noircit & dénature
Les traits réels de l'Auteur.
Ceux-ci, bouillans fanatiques,
Dénoncent comme hérétiques
Et ses écrits & son cœur:
Ceux-là, dévots charitables,
Dans leurs cercles méprisables,
Médisent avec aigreur.
Je les ai vus gros d'envie,
Déployer leur frénésie
Sur un Orateur brillant,
Décrier son vrai talent;
Tout enflés de jalousie,
L'écouter en pâlissant,

Le louer en frémiſſant,
Et voulant, dans leur furie,
L'étouffer en l'embraſſant.

Au-deſſus de leurs cabales,
De leurs brigues infernales,
Le grand Homme va ſon train,
Les punit en faiſant bien;
Les voit ramper ſur la terre,
Du poids de ſa probité
Les accable, & par bonté
Leur pardonne, les éclaire,
Et leur dit la vérité.
L'envieux en vain ſe flatte
D'étouffer le vrai talent,
Il ſe rend bien plus brillant;
Le Soleil ſe leve, éclate,
Et va toujours en croiſſant:
Accablés de la lumiere
De cet aſtre éblouiſſant,
Les monſtres dans la pouſſiere
S'enfoncent en gémiſſant,
Contemplent en rugiſſant,
En ſe roulant ſur la terre,
L'aigle qui s'élance aux cieux,
Qui foule aux pieds le tonnerre,
Et ſe cache au ſein des Dieux.

Tous ces papiers satyriques
Forgés dans l'obscurité,
Ces feuilles périodiques
Naissent de la pauvreté;
C'est à la nécessité
Que nous devons les critiques,
Plus qu'à la malignité.

Ami, je parle à mon aise:
Cependant, à Dieu ne plaise
Que je veuille autoriser
Le mauvais goût, dépriser
Les Auteurs d'une censure,
Dont l'équitable morsure
Est sans fiel & sans poison;
Je ne hais que la satyre,
Et je n'aime point à rire
Aux dépens de la raison.
Qu'un Auteur qu'on persécute
Ne pense pas que sa chûte
Vienne de l'aveuglement;
Souvent c'est injustement
Qu'un méchant Poëte crie,
Qu'on le siffle & qu'on l'oublie:
Qu'il s'en prenne seulement
A sa froide Poésie,
A son peu de jugement,

Et non à la jalousie.
Toute prévention plie
Quand on fait des vers charmans,
Inspirés par l'harmonie,
Pleins d'aimables sentimens ;
Et les applaudissemens
Suivent toujours le génie.

Méritons de vrais succès :
Tel Auteur pendant sa vie
Déclame contre l'envie,
Qui n'en inspira jamais.

M. L'ABBÉ DE R***

MADRIGAL.

De votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté.
De vos attraits la grace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sçait pas comme on aime ;
Ces dons charmans vous seront superflus.
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit, & de la beauté même.

M. DE VOLTAIRE.

A UN AMI,

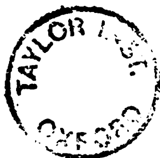
SUR SON MARIAGE.

FORT bien : te voilà donc lié !
Te voilà pris tout comme un autre !
Du célibat le grand Apôtre,
Mon Philosophe est marié.
Que ce prodige m'intéresse !
Irréprochable dès vingt ans,
Et sans dettes, & sans maîtresse,
Tu riois des égaremens
Et des plaisirs de ma jeunesse ;
Tu riois : ton cœur est changé ;
Il aime enfin ; une foiblesse
Te rend heureux : je suis vengé.
Oh ! que ta femme doit te plaire !
Ce doit être un objet charmant :
Sur la beauté, sur l'agrément,
Tout Poëte est Juge févere.
Il faut, pour captiver nos cœurs,
Bien plus de charmes qu'on ne pense ;
Accoutumés dès notre enfance
Aux objets les plus séducteurs,
En commerce avec les Corines,

Les Amadis & les Didons,
De bonne foi, nous ne pouvons
Aimer que des beautés divines.
Quant à l'esprit, sans compliment,
Elle en pétille assurément.
Nourris dans les bois du Parnasse,
Près d'Anacréon qui sourit,
Près d'Ovide qui s'attendrit,
Et gâtés par les vers d'Horace,
Il nous faut des femmes d'esprit.
Ce n'est pas tout: on veut encore,
Dans une épouse qu'on adore,
De la constance: qu'en dis-tu?
Ah! ta moitié sera fidelle;
Je te connois: sans la vertu,
Tu ne sçaurois la trouver belle.
Que de titres pour te charmer!
Ne rougis point de ta tendresse;
Goûte bien le plaisir d'aimer;
Ta femme sera ta maîtresse.
Si tu nous chantois ton bonheur!
Les meilleurs vers viennent de l'ame;
L'esprit est sur-tout dans le cœur,
Et je voudrois, pour mon honneur,
Voir mon ami chanter sa femme.

Mais peut-être, quand je t'écris,
De sublimes objets épris,

Dans ton cabinet ſolitaire
Tu médites avec Platon
Sur l'eſprit & ſur la matiere ;
Juſqu'au foyer de la lumiere,
Tu t'élances avec Newton ;
Tu crois jouir de ta raiſon,
Et de ton ame toute entiere ;
Ta porte s'ouvre : quel revers !
Ton front ſe ride ; il faut deſcendre
De l'empirée où tu te perds....
Une mortelle au regard tendre,
Vole vers toi les bras ouverts ;
On ſourit alors, on s'empreſſe,
On prend ſa main, on la careſſe ;
Adieu l'ordre de l'Univers,
Adieu Newton.... volupté pure !
Eh ! que font tous nos vains deſirs,
Nos jeux brillans, nos froids plaiſirs,
Près des plaiſirs de la nature ?
Je t'attends, Ami, je t'attends
A ces délicieux inſtans,
Où, preſſés autour de leur mere,
Tu verras de jolis enfans,
Avec des organes naiſſans,
Te bégayer le nom de pere ;
Elever leurs bras innocens
Vers celle qui les a fait naître,



Répondre à vos regards touchans,
Essayer leur ame & leurs sens,
Par le plaisir de vous connoître.
Ta mere alors en cheveux blancs,
Verse des larmes de tendresse
Sur ces rejettons caressans;
Les doux rayons de leur printemps
La réchauffent dans sa vieillesse.
Courage, Philosophe heureux,
Oublions la triste décence;
Mêle des fleurs à leurs cheveux;
Préside toi-même à leurs jeux;
Ris de leur aimable ignorance,
Et redeviens enfant pour eux.

Mais tandis qu'auprès d'une Amante,
Tu sçais, sans sortir de chez toi,
Goûter en paix, goûter sans moi
Une félicité touchante,
Ton ami, loin de vos regards,
Et du Soleil de la Provence,
Parmi le bruit & les brouillards,
Vers mille objets en vain s'élance;
Oui, ni le charme des beaux Arts,
Ni l'amitié, ce bien suprême,
Rien ne peut, sur ces bords que j'aime,
Remplir le vuide de moi-même;

Cent fois mon cœur s'eſt rappellé
Notre beau Ciel que je regrette ;
Vers ma Patrie & ta retraite,
Ce cœur cent fois a revolé ;
Mais, hélas ! dois-je te le dire ?
Si je puis voir jouer demain
L'Avare, Caſtor ou Zaïre ;
Si cet Ami, Chantre divin,
Pour ce Ruſſe que l'on admire,
Va de Milton toucher la lyre,
Plus de projets d'obſcurité,
De retraite, de liberté ;
Talens, plaiſirs, je vous adore ;
Et toi, Paris, ſéjour des Arts,
Séjour brillant à mes regards,
Je me trompois : je t'aime encore.

M. BARTHE.

MADRIGAL.

J'AI vu Chloris un jour au jardin de Cypris,
Comme Vénus elle étoit belle ;
Mais j'ai vu Thémire auprès d'elle,
Elle n'étoit plus que Chloris.

M. LÉGIER.

VERS

Recités au ROI DE DANNEMARCK, lorſque S. M. DANOISE a honoré l'Accadémie Françoiſe de ſa préſence.

AUTREFOIS, lorſqu'un Roi ſortoit de ſes Etats,
C'étoit pour annoncer les horreurs des combats;
Le deuil enveloppoit la terre;
Sur ſon paſſage il répandoit l'effroi;
Et les plaiſirs, fuyant l'appareil de la guerre,
S'écrioient en tremblant : *cachons-nous, c'eſt un ROI.*
De la gloire & du tems connoiſſant mieux l'emploi,
Un jeune Souverain, Conquérant pacifique,
Excite, en voyageant, l'allégreſſe publique;
Les plaiſirs renaiſſans ſe rangent ſous ſa loi;
Ils careſſent ſes pas, ils s'y preſſent, s'y placent;
La juſtice & la paix s'embraſſent,
Et diſent de concert : *montrons-nous, c'eſt un ROI.*
Il éleve ſon rang par le deſir de plaire;
Les Arts, dès qu'il paroît, ouvrent leur ſanctuaire.
Au ſuprême pouvoir lorſqu'on eſt parvenu,
On néglige ſouvent de ſçavoir qui nous ſommes :
Un Roi qui cherche à connoître les hommes,
Eſt digne d'en être connu.
S'il daigne tempérer l'éclat de ſa couronne,

Il ſemble en augmenter les droits :
On attire les cœurs, quand rien ne les étonne ;
La douceur d'être aimé pour leur propre perſonne,
Eſt le premier beſoin qui preſſe les bons Rois.
La bienfaiſance alors fait deviner le Maître,
Et l'exemple en eſt ſous nos yeux :
C'eſt un Aſtre naiſſant qui commence à paroître,
Et qui donne aux moyens de rendre un peuple heureux,
L'âge où l'on ne connoit que le plaiſir de l'être.
Quand Fénélon offroit à nos regards
Minerve conduiſant, inſtruiſant Télémaque,
Lui faiſant obſerver les mœurs, les loix, les arts,
En tirer ſon profit pour le bonheur d'Itaque ;
D'un regne ſage & doux ſe propoſer un plan,
Aimer l'agriculture & la philoſophie ;
On croyoit ce livre un roman,
Et c'étoit une prophétie.
Vous nous faites jouir de ſa réalité,
SIRE ; vous vous placez au temple de mémoire :
Mais quand votre préſence aſſure notre gloire,
Nos rayons s'étendront ſur votre Majeſté.
Les Lettres ont le privilége
De faire avec la Royauté
Commerce d'immortalité,
Et vous flattez le Roi qui les protége.
Comme lui vous aimez la paix ;

Comme lui, d'un cœur tendre employant le langage,
Pour vos enfans vous comptez vos ſujets;
Vous imitez ce Prince auguſte & ſage,
Qui croit que des exploits ſont moins que des bienfaits,
Et que le ſentiment eſt le plus doux hommage.
Charmer un Peuple eſt mieux que de l'avoir ſoumis.
Tous vos triomphes ſont des fêtes:
Vous emportez nos cœurs, vous les avez conquis;
Nous ne vous prions point de rendre vos conquêtes.

M. L'ABBÉ DE VOISENON.

MADRIGAL.

Le triſte Hymen voulut unir un jour
Sa deſtinée à celle de Liſette;
Mais il falloit l'obtenir de l'Amour,
Qui mit néant au bas de la requête.
Ce pauvre Hymen en parut déſolé:
» J'en ſuis fâché, lui dit l'Enfant aîlé;
» Mais à Liſette il ne faut plus prétendre;
» Déja d'un autre elle a reçu la foi:
» Elle eſt d'ailleurs & trop belle & trop tendre
» Pour être à vous : je la garde pour moi.

M. LÉGIER.

A MADAME ***

SUR LA MORT DE SON FILS,

Agé de huit ans.

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans,
Douce espérance à tes voeux arrachée,
Fleur tendre que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps :
J'ai dû respecter des instans
Où la douleur même a des charmes ;
Pour détremper un noir poison,
J'ai dû laisser couler tes larmes :
Mais après la nature, écoute la raison.
A sa clarté si ton oeil s'ouvre,
Tu ne verras plus des tombeaux ;
Tu verras seulement l'asyle du repos,
Et sous le cyprès qui le couvre,
Un enfant à l'abri des maux.
Né de toi, tendre mere, il eût été sensible :
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur & la paix ;
Ah ! juges-en par tes regrets :
Ton fils est délivré d'un avenir pénible ;
Quelle que fût la loi des sorts,

Il auroit bu jusqu'à la lie
La coupe amere de la vie,
Dont il n'a que touché les bords.
Hé! que perd-il? qu'eût-il vu sur la terre?
Les préjugés, les passions en guerre,
Malheur, crime ou sottise, impuissance des loix,
Les humains policés & pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces;
Semblables à ces champs d'Enna,
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,
Mais souvent infectés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu près de lui? Rien qu'un troupeau frivole,
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole;
La vertu sans honneur, & l'or seul respecté;
La morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête homme foible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.
En proie aux passions d'autrui,
Peut-être aux siennes, quel systême,
Contre la fortune & lui-même,
Auroit pu lui faire un appui?
Ton fils un jour par son étoile,
Peut-être tout entier vers le doute emporté,
Auroit voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité;

Non pas ce que Nollet chercha dans ſon école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiſeau vole,
Vains objets qu'on ignore avec tranquillité :
Mais qu'eſt-ce que notre être, & quel ſort arrêté
Par la volonté ſouveraine,
Hors des temps écoulés, attend la race humaine
Dans l'immortelle éternité ?
Incertitude affreuſe à notre ame oppreſſée,
Et qui ſur mon triſte chevet
Auroit deſſeché ma penſée,
Si mon cœur ne m'en eût diſtrait ;
Remettant tout, dans ma foibleſſe,
A l'impénétrable ſageſſe
Du Dieu juſte & bon qui m'a fait.
Au ſein d'une heureuſe ignorance,
Ton fils, exempt de ces combats,
Eſt tombé doucement dans l'ombre du trépas,
Du milieu des jeux de l'enfance ;
Il franchit ſans effroi l'abyme redouté,
Au bord duquel épouvanté,
L'homme ſe rejette en arriere,
Craignant la nuit & la lumiere,
Et l'horreur du néant & l'immortalité.

Heureux ceux dont le Ciel abrége ainſi la courſe !
Perdre la vie auſſi près de ſa ſource,
C'eſt un échange, & non pas une mort.

Ton fils a terminé son sort :
Mais sous les loix de l'éternelle cause,
Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

VERS

Tirés d'une Lettre à M. DE BELLOI.

LES neuf Muses sont sœurs, & les beaux-Arts sont freres.
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en souffrit, & des mains étrangeres
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage :
Alors elle en impose aux pédans, aux bigots ;
Elle devient l'effroi des sots,
La lumiere du siécle, & le soutien du Sage :
Elle ne flatte point les riches & les Grands ;
Ceux qui dédaignoient son encens,
Se font honneur de son suffrage,
Et les Rois sont ses Courtisans.

M. DE VOLTAIRE.

EPITRE

A MADEMOISELLE DE ***

Ils ne sont plus ces temps heureux,
Où mon ame simple & novice,
Plus pure que les plus beaux cieux,
Ignoroit ce fard dangereux
Dont souvent s'embellit le vice!
Le plus innocent artifice
Lui sembloit un art odieux.
Tel qu'un beau lys, l'amour de Flore,
Par le Zéphire corrupteur,
N'a point vu profaner encore
Ce velouté, cette candeur,
Cet éclat dont il se décore
A l'œil charmé du spectateur;
Ou tel qu'une claire fontaine,
Dont le moindre souffle envieux
N'a point tari cette onde vaine
D'un pur crystal qui rit aux yeux:
Tels sont les charmes de l'enfance;
Telle étoit l'aimable pudeur
Qui coloroit mon innocence,
Fidelle image de mon cœur.
Mes discours, exempts d'imposture,

Brilloient par leur ſimplicité ;
Mon eſprit, ſans ton apprêté,
Etoit l'eſprit de la nature,
Et j'en avois la vérité.
Vous fûtes, Eglé, la premiere
Qui vîntes lancer en mon ſein
Ce trait rapide de lumiere,
Ce jour enchanteur dont ſoudain
Avec tranſport l'ame s'éclaire.
Ainſi la terre treſſaillit
Au premier rayon de l'aurore,
Et ſemble tout-à-coup éclorre
Du ſein de la profonde nuit.
Oui, je vous dois ce nouvel être,
Préférable au premier peut-être,
Bien plus doux, bien plus ſéduiſant ;
Vous me fîtes enfin connoître
Tout le charme du ſentiment.
C'eſt pour vous qu'à ma nouvelle ame
Echappa le premier ſoupir ;
Vous fûtes mon premier deſir,
Je brûlois d'une heureuſe flamme
Que je ne pouvois définir :
Mais que je ſçavois la ſentir !
Avec quel tranſport, quelle ivreſſe,
Je vous dis que je vous aimois !
Je vous le répétois ſans ceſſe,

Le

Et par ma rougeur j'exprimois
Toute l'ardeur de ma tendresse.
Tous mes souhaits les plus flatteurs,
Tous mes vœux étoient de vous plaire;
Je vous offrois de simples fleurs,
Tribut du cœur le plus sincere;
Si j'en eusse été possesseur,
J'aurois, avec la même ardeur,
Mis à vos pieds la terre entiere:
Mais je n'avois d'autre grandeur,
D'autre empire, d'autre richesse,
Je ne possédois que mon cœur,
Et vous en étiez la maîtresse.
Hélas! ces beaux jours enchanteurs,
Ces doux plaisirs du plus bel âge,
Ont fui comme l'ombre volage;
Ils ne sont plus: d'autres erreurs,
D'autres goûts, de nouvelles mœurs,
Un nouveau cœur est mon partage.
Peut-être qu'avec plus d'esprit
Je pourrois dire: je vous aime;
Mais je ne rougis plus de même,
A quelques bagatelles près;
Et ma tendresse s'enhardit:
Mon histoire est, je crois, la vôtre;
Entendons mieux nos intérêts,
En nous pardonnant l'un à l'autre;

Aimons-nous sur de nouveaux frais.
N'avons-nous plus cette ame pure
Dont nous regrettons la candeur ?
Employons si bien l'imposture,
Que par une flatteuse erreur,
Nous prenions l'art pour la nature,
Et notre esprit pour notre cœur.
Si le passé ne peut renaître,
Au présent bornons nos desirs ;
Pour quiconque sçait les connaître,
Il est toujours de vrais plaisirs.

M. D'ARNAUD.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Abbé maudissant la disgrace
D'un Pharaon, qui donnoit de travers,
Lâcha ce mot dont Vert-Vert, avec grâce,
Fit retentir les parloirs de Nevers.
Lors une vieille & prude Douairiere
Dit : vous jurez d'une étrange maniere,
Sur mon grand Dieu. Le Rabat effronté
Point ne parut d'abord déconcerté :
Pardonnez-moi, reprit le bon Apôtre ;
Car j'ignorois, je jure en vérité,
Que ce Dieu fût, Madame, encor le vôtre.

M. LÉGIER.

ÉPITRE
A UN JEUNE HOMME,
Sur l'usage des Talens.

Tout Citoyen m'est cher dès qu'il tient à l'Etat.
Je vois avec plaisir l'intrépide Soldat,
Dont le front est couvert de nobles cicatrices,
Monumens de valeur qui prouvent ses services:
J'aime ces Villageois, qui, la bèche à la main,
Forcent la terre avare à leur ouvrir son sein;
Mais loin ces désoeuvrés, vils frélons dont l'engeance
A la société n'offre que des besoins,
Et qui de l'industrie épuisent la substance,
Sans la récompenser du produit de leurs soins.

Eh! s'il est un bonheur sur la terre où nous sommes,
Comparable au bonheur d'avoir servi les hommes,
Il vient, n'en doutons pas, de l'espoir généreux
De pouvoir faire encor ce qu'on a fait pour eux.

Qu'il est doux d'être utile! Une chaîne commune
Lie au corps social tous les individus:

Lui consacrer son bras, ses talens, ses vertus;
Quand il donne le rang, l'honneur & la fortune,
Quand on a de ses loix le salutaire appui,
C'est payer les bienfaits qu'on a reçus de lui.
Quel prix reconnoissant n'a-t-il pas droit d'attendre?
Ami, de tes devoirs conçois-tu la grandeur?
Sçais-tu qu'un citoyen, simple dispensateur
Des trésors que sur lui le Ciel daigna répandre,
A ce qui l'environne est chargé de les rendre?

Privés d'activité, les talens ne sont rien;
C'est peu de les avoir : qu'importe à la patrie
Leur germe infructueux, sans chaleur & sans vie?
Se refuser au mal, est-ce faire le bien?
L'Univers est rempli de ces ames glacées,
Mortes aux passions, sans bonté, sans défaut,
Qui dans un cercle étroit servilement pressées,
Ne sçavent que ramper, ne font que ce qu'il faut,
Et vers le beau jamais ne se sont élancées.

Je préfere un mortel libre dans son essor;
Et comme la nature inégale & sublime,
Qui monte jusqu'aux Cieux, & descend dans l'abyme;
Facile à s'égarer, mais admirable encor,
Quand d'un instinct fougueux l'impulsion trop forte
Loin des sentiers de l'ordre imprudemment l'emporte.

Parvient-il à saisir, par ses hardis efforts,
Ce vrai qui nous émeut, ce beau qui nous enchante ?
Sûre de vivre un jour, son ame impatiente
Semble se dégager des entraves du corps ;
Du sort le plus flatteur elle embrasse l'attente,
Et l'honneur devant elle ouvre tous ses trésors.

Mais c'est aux passions à dispenser la vie ;
En vain porteroit-on les aîles du génie.
La médiocrité, cette soeur de l'ennui,
Qui hait & veut borner un esprit qui l'efface,
Qui n'en a que l'orgueil sans en avoir l'audace,
Se met sur son passage entre la gloire & lui.
Le favori des Arts, en ouvrant sa carriere,
Voit un peuple ennemi sortir de la poussiere,
Comme on voit s'élever sur les marais fangeux,
Ces brouillards qui du jour interceptent les feux.
Pourroit-il de l'envie écarter les obstacles,
S'il n'étoit soutenu par les desirs brûlans
Qu'un vif enthousiasme allume dans ses flancs,
Et qui de l'héroïsme enfantent les miracles ?
Sans cette ambition d'ennoblir ses destins,
De la célébrité s'ouvre-t-on les chemins ?
Ce n'est qu'à prix d'efforts qu'on se donne un beau lustre,
Et les titres acquis font le mérite illustre.

Otons aux passions leurs dangereux abus :
Quel étonnant ressort nous donnons aux vertus !
Tu leur devois, Caton, ta fermeté suprême,
Quand serrant dans tes bras ton fils percé de coups,
Tu t'écriois : » Romains, son sang coule pour vous !
» Qu'il m'est doux de compter ces blessures que j'aime !
» D'où vient pour son pays ne meurt-on qu'une fois ?
» Qu'avec plaisir, grands Dieux ! si j'en avois le choix,
» Je le rendrois au jour pour le perdre de même !

D'un fier Républicain je reconnois la voix ;
Tel est des passions le langage énergique :
Mais se fait-il entendre au peuple d'hommes froids,
Qui suit de la raison la marche méthodique ?
D'Alexandre, en pleurant, César lit les exploits :
L'honneur soudain l'enflamme ; il devient un grand Homme.
Moins jaloux de briller, le vainqueur des Gaulois
N'auroit jamais été qu'un Citoyen de Rome.

Toi que le Ciel orna de sublimes talens !
Jouis de l'âge heureux où l'homme, jeune encore,
Vole aux difficultés, les saisit, les dévore,
Habite tous les lieux, & vit dans tous les temps.
Impétueux, ardent, plein de son existence,

Il se promet alors un avenir immense,
Et l'Univers s'étend à ses yeux créateurs.
Alors il ne prévoit que des succès faciles;
L'imagination le couronne de fleurs;
L'œuvre naît sous ses mains en prodiges fertiles,
Et la nature cede à ses travaux vainqueurs.

Oses-tu sur les pas de la Philosophie,
Aspirer à l'honneur d'éclairer ta patrie?
Que la vérité brille en tes mâles écrits;
Que tout y soit marqué de son empreinte auguste!
De ce rare bienfait si la haine est le prix,
Si ton siécle est ingrat, l'avenir sera juste.

M. LÉONARD.

VERS

*POUR mettre au bas du Portrait de S. E. M. le C. DE B******

LES Talens, la Naissance & l'éclat du génie,
Ont fait seuls toute sa grandeur;
C'est dans les vertus de son cœur
Que les François liront l'Histoire de sa vie.

M. L'ABBÉ DE REYRAC.

LE ROI DE LA FEVE.

QUE le Roi de la féve eſt un bien pauvre Sire !
Il regne pendant un repas ;
La nape ôtée, adieu tout ſon empire :
Ç'étoit Céſar, ce n'eſt plus que Lycas.
Belle Zirphé, quand votre main mignonne
M'offrant une part du gâteau,
Dans ce myſtérieux cadeau,
Sçut me donner une couronne,
Amour dont l'ame eſt ſi friponne,
Joignit ſa chaîne à l'auguſte bandeau.
L'un n'eſt plus ſur mon front ; mais mon cœur porte l'autre :
Un inſtant j'ai joui de mon regne nouveau :
Vous, Zirphé, pour toujours vous conſervez le vôtre.
A ce ſoupé plein de gaîté,
La féve me fit Roi, mon cœur vous nomma Reine ;
Du trône où je me vis monté,
Je deſcends aujourd'hui devant ma Souveraine ;
Mais traitez votre eſclave avec quelque bonté,
Et je préférerai ma chaîne
Au bandeau de la royauté.

M. MUGNEROT.

LE PRINTEMPS.

LES zéphirs, d'une aîle légere,
Ramenent sur notre hémisphere
La plus riante des Saisons;
Phébus ranimant la nature,
D'une lumiere vive & pure,
Fait étinceller ses rayons.
D'un Soleil tempéré la chaleur bienfaisante,
Répand sur la rose naissante,
Du plus vif incarnat la brillante couleur,
Et le parfum de la plus douce odeur:
Elle reçoit déja l'hommage
Du papillon vif & badin,
Et du zéphir toujours volage,
Qui rafraîchit & caresse son sein.
De mille oiseaux naissans le tendre & doux ramage,
Fait au loin retentir les airs;
A l'Auteur de leur être ils rendent tous hommage
Par de mélodieux concerts.
Du gazon renaissant la riante verdure,
Des prés couverts de fleurs la brillante parure,
La douce haleine des zéphirs;
Tout inspire en ce temps les ris & les plaisirs.
Que la belle & simple nature

Pour un cœur sensible a d'attraits!
Il en jouit ; il savoure à longs traits
Une volupté douce & pure ;
Qui se répand sur tous ses sens ;
Il respire, avec l'air, le plaisir & la vie:
Malheur à l'ame énervée, amollie,
Qui ne sentit jamais ces doux raviffemens.

RONDEAU.

SANS mantelet, la vieille Chrysalie
Se promenoit dans les bois d'Idalie,
Offrant, aux yeux de tous les regardans,
Un sein flétri par l'outrage des ans.
Vénus voyant sa gorge rétrecie,
Dit: Quelle est donc cette séche momie,
Qui vient ici faire peur aux passans,
Sans mantelet?
C'est une femme, ainsi qu'on le publie,
Répond l'Amour, qui fut jadis jolie,
Et qui croit l'être encor comme à quinze ans;
Veut-elle pas ratrapper ses amans,
Reprend Vénus? Ma foi, je l'en défie
Sans mantelet.

ÉPITRE
A ROSINE.

Si dans mes vers j'ofois décrire
La noble fierté de tes traits,
Ton regard tendre, ton fourire,
Ton coloris brillant & frais,
Et ton efprit fait pour féduire
Bien plus encor que tes attraits;
Chacun diroit que, comme Apelle,
Peintre fubtil & tendre amant,
J'ai pris un trait de chaque Belle,
Pour en former un tout charmant.
Oui, Rofine, plus le modèle
Seroit faifi dans ce portrait,
Plus le tableau feroit fidèle,
Et moins encore on me croiroit.
Un Amant peint-il ce qu'il aime?
Il peint l'objet le plus flatteur;
Toujours il paffe pour menteur,
Diroit-il la vérité même;
Et fi par malheur cet Amant,
Au doux accès de la tendreffe,

Des rimeurs joint encor l'ivresse,
Il doit mentir bien autrement.
Mais quand rivale fortunée
Des Dumesnils & des Clairons,
Sur la Scene nous te verrons
Par de grands succès couronnée;
Lorsque ton ame nous peindra
Roxane, ou bien Iphigénie;
Qu'en ton jeu l'on applaudira
La tendresse à la force unie,
Et que Paris admirera
Et tes attraits & ton génie;
Alors, Rosine, on me croira.
Dans cette carriere nouvelle
Où tu vas prendre un noble essor,
A tes sermens toujours fidelle,
Pourras-tu bien m'aimer encor?
Dans une longue indifférence
Verras-tu les airs sémillans,
Et l'agréable impertinence
De nos Marquis vains & brillans?
Aux conquérans de la finance,
N'offriras-tu, dans tes beaux ans,
Qu'une éternelle résistance?
Ces Héros dorés & puissans
Me font trembler pour ta constance:
Hélas! ils sont si séduisans!

Dans cette heureuse destinée,
D'adorateurs environnée,
Rappelleras-tu ces momens,
Où, modeste & simple grisette,
Tu préférois l'humble retraite
Du plus tendre de tes amans,
A ces Palais de la mollesse,
Où l'on végéte sans desir,
Où la Grandeur bâille sans cesse,
Où l'on a tout, hors le plaisir.
Fille heureuse de la nature,
Rosine, te souviendras-tu
Qu'ayant tes grâces pour parure,
Et ton cœur tendre pour vertu,
Tu te livrois, folle & légere,
A l'Amant simple & sans détour,
Qui n'eut de charmes pour te plaire
Que sa franchise & son amour ?
Ces doux plaisirs que ton adresse
Sçût chaque jour multiplier,
Et tes sermens & ma tendresse,
Pourrois-tu bien les oublier ?
Dans la fougue du premier âge,
Où l'amour seul fait le bonheur,
A la beauté la moins sauvage
Mes sens prodiguoient leur ardeur;
Sans se fixer, mes goûts volages

Erroient toujours de vœux en vœux ;
Mon cœur, depuis quatre feuillages,
Brûle pour toi des mêmes feux.
Quel eſt ce charme que j'ignore,
Qui dans tes fers vient m'arrêter ?
Roſine, qui te voit, t'adore,
Qui te connoît, ne peut plus te quitter.
Ce ſein qui jamais ne repoſe,
Que l'Amour ſe plut à former,
Cet air fripon, ce teint de roſe,
Etoient de trop pour m'enflammer.
Qu'un autre ébloui de tes charmes,
Et ſatisfait de ces liens,
A ta beauté rende les armes,
Je priſe en toi de plus grands biens :
Une humeur douce, une ame pure,
Un cœur ſenſible & généreux,
De tous les dons de la nature,
Sont à mon gré les plus heureux.
Si jamais une fleur ſi rare
Dans ſon éclat brille au grand jour ;
Il ne faudra qu'un vent barbare
Pour l'enlever au tendre amour.
Mais d'un avenir ſi funeſte
Pourquoi vais-je éprouver l'ennui ?
De la jeuneſſe qui nous reſte,
Sçachons profiter aujourd'hui ;

Fixons du plaisir qui s'envole
L'instant qui va s'évanouir ;
Sans nous charger d'un soin frivole,
Goûtons en paix l'art d'en jouir.
Lorsque dans les jardins de Flore,
Au premier souffle du Zéphir
La jeune rose vient d'éclore,
On est heureux de la cueillir.

M. BLIN DE SAINMORE.

VERS

A MADAME PHIL... DE ST. ***

VOUS qui n'opposez aux disgraces
Que la raison & la douceur,
Vous dont la touchante pudeur
Fait aimer les vertus & respecter les grâces ;
Églé, victime d'un jaloux,
Son erreur en vain vous outrage.
Fidelle à vos devoirs, vous êtes belle & sage ;
Votre coeur sçait braver, il sçait plaindre un époux.
Ce coeur est aussi grand que sa haine est cruelle :
Oui, malgré son coupable effort,
De votre sexe, Eglé, même en dépit du sort ;
Vous n'en êtes pas moins la gloire & le modèle.

M. BARTHE.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avoit faites du Mondain.

SÇACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux ;
Cet art qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux :
Gardez de vous y méprendre.
Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter :
Sçachez que pour les goûter,
Il faut sçavoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre :
Passez du fracas des Cours
A la douce solitude ;
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarrassés

Ne volent point empressés,
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés.
Laissez la fleur étrangere
Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légere
Celle qui naît sous vos pas:
Tout rang, tout sexe, tout âge
Reconnoît la même loi;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons;
Et tandis que l'aigle altiere
S'applaudit de sa carriere,
Dans le vaste champ des airs;
La tranquille Philomele
A sa compagne fidelle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paroisse avilie,
Soit que sa prospérité

Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi:
On voit ſouvent plus d'un Roi
Que la triſteſſe environne;
Les brillans de la Couronne
Ne ſauvent point de l'ennui:
Ses Valets de pied, ſes Pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La Princeſſe & la Bergere
Soupirent également;
Et ſi leur ame differe,
C'eſt en un point ſeulement:
Philis a plus de tendreſſe;
Philis aime conſtamment,
Et bien mieux que ſon Alteſſe.....
Comme je ſacrifirois
Tous vos auguſtes attraits
Aux charmes de ma Maîtreſſe!
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable:
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

M. DE VOLTAIRE.

PORTRAIT

*DE MADAME DE ****

SANS être belle, elle raſſemble
Les traits piquans de la beauté;
Près d'elle on voit éclore enſemble
La décence & la volupté.

Eſt-elle blonde, eſt-elle brune?
Voyez l'Amour, vous le ſçaurez:
Toujours ſimple & jamais commune,
Elle a l'eſprit que vous aurez.

Frivole, enjouée & ſolide,
On la voit dans le même jour,
Marier le compas d'Euclide
Avec le hochet de l'Amour.

Les jeux & les grâces naïves
Viennent folâtrer dans ſes bras;
Heureuſes d'être ſes captives,
Les Muſes marchent ſur ſes pas.

Hébé lui prête ſon ſourire,
Et Flore ſa tendre langueur,

L'Amour sur sa bouche respire,
Puisse-t-il enflammer son cœur?

Mais, Aglaé, cette peinture
Laisse à peine entrevoir vos traits;
L'art du pinceau ne rend jamais
Tous les charmes de la nature.

M. D. L.

LE VISIR.

CONTE ORIENTAL.

PAR une femme un Visir consulté,
Ne put d'une affaire épineuse
Résoudre la difficulté.
Alors, cette femme orgueilleuse
Dit au Visir : Quittez donc votre emploi,
Et végétez parmi l'épais vulgaire;
Pourquoi recevez-vous tant de bienfaits du Roi,
Si vous ne sçavez pas terminer une affaire?
Femme, dit le Visir, vous me faites pitié,
Et vous mériteriez quelques grains d'ellébore:
C'est pour tout ce qu'il sçait qu'un Visir est payé,
Et non pas pour ce qu'il ignore.

M. BRET.

L'ENTRE-SOL.

Ce ne sont pas toujours les plus vastes Palais
Qui rendent nos voeux satisfaits.
Dans une enceinte plus bornée,
On peut rencontrer mille attraits,
Si par le goût elle est ornée.

Sept pieds de haut, six toises de longueur,
Et trois à peu-près de largeur,
Forment l'espace de ma cage,
Qui se divise ou se partage
En quatre piéces néanmoins,
Et sçait fournir à mes besoins.
Mais l'industrie, en fascinant la vue,
De mes réduits sçavamment disposés,
En a d'abord augmenté l'étendue.
Ces reflets lumineux, l'un à l'autre opposés;
Par qui Venise fut autrefois si célebre,
En multipliant les objets,
Epuiseroient, je crois, l'algebre,
A calculer ses merveilleux effets.

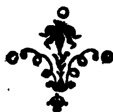
L'Ecole Flamande & Romaine,
De nos pinceaux françois la touche souveraine;
Le Brun, le Sueur, le Bourdon,

Quelques autres du même ton,
Décorant à l'envi mon petit édifice,
S'y répètent encor par le même artifice.
Des Phidias joints aux Zeuxis,
Le Bronze vient m'offrir les ouvrages exquis.
Mais pour ravir tout mon hommage,
Le Moine, (*a*) leur rival, dans un buste doré,
Me présente l'auguste image
D'un Roi par son peuple adoré;
Et sous un humble toit qu'à peine on voit paroître,
Je contemple le Trône & son plus digne Maître.
L'art de Cochins (*b*) éclaire mes lambris;
Le granit (*c*) & la porcelaine
Jaloux d'en relever le prix,
Achevent d'embellir ce gracieux domaine.
Que je me plais à l'habiter!
Les neuf Sœurs quelquefois m'y viennent visiter.
Mon Cabinet est pur, car les Muses sont chastes:
J'y rassemble avec soin les solides écrits
De leurs illustres favoris.
On n'y voit point des mœurs ces odieux contrastes,
Tous ces ouvrages ténébreux,
Dont les principes téméraires

(*a*) Fameux Sculpteur.
(*b*) M. Cochin, Graveur célebre.
(*c*) Marbre précieux.

Répandent un nuage affreux
Sur les vérités les plus claires;
Tous ces systêmes avortés,
Que le libertinage loue,
Comme par la raison dictés,
Et que la raison désavoue.
Enfin, si cet asyle a pour moi tant d'appas,
Si tout m'y plaît, & rien ne m'importune,
C'est que pour comble de fortune,
L'amitié tendre y conduisit mes pas.
Dans une société chere,
Elle me fit trouver à la fois la vertu,
Les talens précieux, la piété sincere,
Cet aimable enjouement de raison revêtu,
Que toujours la sagesse inspire.
Tel est, je ne puis trop le dire,
A mon étroit manoir ce qui fixe mes voeux.
Qu'il faut peu de terrein pour rendre l'homme heureux!

M. TANEVOT.



LES BAISERS.

QUE mon ame unie à la tienne,
Quitte la vie & la reprenne
Dans tes baisers remplis de feux !
De ces faveurs dont, plus facile,
Tu combles aujourd'hui mes vœux,
D'abord je t'en demande mille.
Plus, mille encore, & mille en sus,
Pour expier tes longs refus ;
Mille pour chasser les alarmes
Que m'avoit causé ta rigueur ;
Mille pour sceller mon bonheur,
Et mille en faveur de tes charmes ;
Mille pour les maux à venir,
Et pour les biens qui nous attendent ;
Mille que mes vœux te demandent,
Et mille pour les prévenir.
Lorsque j'aurai perdu le nombre
De ces baisers multipliés,
Quel plaisir de voir à mes pieds
L'envie au teint pâle, à l'œil sombre,
S'occuper à les supputer ;
Frémir, & s'enfuyant dans l'ombre,
Désespérer de les compter.

LE

LE PORTRAIT DU SAGE.

ELOIGNE de ton cœur la crainte avilissante,
Livre à la vérité ton ame indépendante;
Ose lui consacrer tes talens & tes jours,
L'attester dans les fers, & même dans les Cours,
L'annoncer sans orgueil ainsi que sans systême;
Et crois, en la cherchant, t'approcher de Dieu même;
Tu seras Philosophe. Il est vrai que ce nom,
Profané par la mode & par l'opinion,
Fut prodigué long-temps aux Artisans frivoles
Des fantômes trompeurs qu'adoroient les Ecoles,
A l'absurde Pirrhon, au Cynique effronté,
Aux vains spéculateurs de la fatalité.
Mais la raison plus forte a sçu briser sa chaîne,
Son cercle est agrandi, sa marche est plus certaine.
L'usage de sa force est mieux déterminé;
A d'utiles travaux le Sage ramené,
N'ira plus s'égarer au labyrinthe immense
De ces illusions, que l'on nomma science;
Il ne prétendra point soumettre à son effort,
L'énigme de la vie & celle de la mort,

Ces fecrets éternels, que l'Arbitre fuprême,
Cacha dans fon effence & garda pour lui-même.
Philofophe, fur l'homme il faut jetter les yeux.
Son bonheur eft le but de tes foins, de tes vœux,
Ce qu'on a fait pour lui, ce qu'on doit encor faire.
Quel eft le bien poffible & le mal néceffaire,
Quel terme il faut marquer à notre liberté,
Quel grand refpect un Roi doit à l'humanité,
Ce qui fonde nos droits, & ce qui les balance,
Du Trône avec les Loix l'utile intelligence?
Voilà de quels objets le Sage eft occupé.
Il eft le bienfaiteur de l'homme détrompé;
Combattre l'injuftice eft fon premier ouvrage.
Tour-à-tour il employe & l'art & le courage;
Il oppofe fouvent contre l'opinion,
Un ridicule heureux plus fort que la raifon.
Sans nous effaroucher, fa voix fçait nous inftruire;
Il défarme l'erreur, s'il ne peut la détruire.
La Sageffe, il le fçait, a plus d'un ennemi,
Et quand l'homme a penfé, fes tirans ont frémi.
Rois, fi la vérité vous fembloit un outrage,
Daignez dans votre efprit rappeller le langage,
Que tint à des flatteurs un Calife adoré,
Aaron, du nom de Jufte autrefois honoré.
» La Sageffe, dit-il, confacre la puiffance;
» Si mes prédéceffeurs chériffant l'ignorance,
» Ont cru que de leur Trône elle étoit le foutien;

» C'eſt à la vérité de veiller près du mien.
» Cette ignorance encor ſi chere à mes ancêtres,
» Même en obéiſſant épouvante ſes maîtres.
» Cette eſclave eſt rampante & farouche à la fois.
» Les ſujets éclairés ſont faits pour les grands Rois.
» Si du ſort des humains nous ſommes les arbitres,
» Qu'ils diſcutent nos droits, leurs beſoins ſont nos
» titres,
» Et moi par des bienfaits je les veux confirmer.
» Mais, malgré cette ardeur qui me doit animer,
» Si quelque choſe échappe aux ſoins du rang
» ſuprême,
» Si l'un de mes ſujets, pour ce peuple que j'aime,
» Forme un juſte ſouhait que je puiſſe remplir,
» Qu'il approche, qu'il parle, & je vais l'accomplir.
Des ſentimens ſi purs ſont dans le cœur du Sage;
Pourroit-il froidement méditer ſon ouvrage?
L'Éleve du Portique, auſtere & rigoureux,
Condamnant les mortels, ne faiſoit rien pour eux;
D'une morale outrée effrayant interprete,
Bleſſant l'humanité; pour la rendre parfaite,
Il dicta des leçons qui la firent trembler;
Il affligeoit des cœurs qu'il falloit conſoler.
Ah! le vrai Philoſophe eſt loin d'être inſenſible.
Aux plus doux ſentimens ſon ame eſt acceſſible,
Au ſentier des vertus en dirigeant nos pas,
Il ſoutient la foibleſſe & ne l'inſulte pas.

La nuit a ſur les Cieux jetté ſon ombre obſcure ;
Le ſommeil dans ſes bras a reçu la nature.
Le Philoſophe veille, & l'homme eſt ſous ſes yeux ;
Son cœur plein de nos maux s'eſt attendri ſur eux ;
Et de cet intérêt ſa grande ame oppreſſée,
Etend ſur l'Univers ſa profonde penſée.
Peut-il guérir nos maux ? Non, mais il peut du moins
Faire encor retentir le cri de nos beſoins,
Auprès de ces mortels choiſis pour nous conduire,
Qui peuvent commander, quand le Sage deſire ;
C'eſt aſſez, cet eſpoir l'anime & le ſoutient,
Cet immortel honneur à lui ſeul appartient,
Il éleve ſa voix, elle eſt ſimple & touchante ;
Tous les cœurs aimeront ſa douceur éloquente.
Il n'a point la manie ordinaire en nos jours,
D'enfler à tout propos ſa voix & ſes diſcours,
D'appeller à grand bruit & les Cieux & la Terre,
D'accabler la raiſon d'une pompe étrangere.
Qu'un autre aille évoquer, ſur des tons rebattus,
Les mânes de Caton, les mânes de Brutus,
Et dans une doctrine avec faſte étalée,
Attriſter ſes Lecteurs de ſa morgue empoulée.
La déclamation n'eſt point le ſentiment.
La morale du Sage a moins d'emportement.
Il préfere en ſa vie, ainſi que dans ſon ſtyle,
A l'orgueil d'étonner, le plaiſir d'être utile.
Son ame à ſes écrits prête un charme vainqueur,

La cause des humains est celle de son cœur.

Quoi ! de si nobles soins, dont il fait son étude,
Ne l'occuperont-ils que dans la solitude ?
Ce mortel généreux, loin des mortels caché,
Est-il à la retraite à jamais attaché ?
Ne peut-il être assis qu'à l'ombre du Lycée ?
Et la Philosophie oisive & délaissée,
Aux seuls ambitieux livrant cet Univers,
Doit-elle sans retour habiter les déserts ?
Que dis-je ? En tous les lieux elle est toujours la même ;
Elle est auprès du Trône, & sous le diadême.
On la vit sous Trajan commander autrefois,
De Pline dans l'Asie elle dicta les Loix ;
Dans l'Europe à nos yeux son regne se retrace.
Elle n'a point sans doute à rougir de sa place ;
Mais sans juger son rang, sans oser prévenir
Sur le siécle présent la voix de l'avenir,
Ce Catinat modeste au sein de la victoire,
Qui vit d'un œil tranquille & la Cour & la gloire ;
Et ce grand Magistrat, qui, défenseur des Loix,
Même à leurs ennemis fit respecter leur voix ;
Ce l'Hôpital enfin, Citoyen magnanime,
Sujet de la vertu sous le regne du crime,
N'ont-ils pas, combattant leur siécle & ses erreurs,
Fait asseoir la sagesse à côté des grandeurs ?
Le vertueux Sully, né dans des jours sinistres,

Près du plus grand des Rois le plus grand des
Miniſtres;
Sully, l'ami du peuple au milieu des honneurs,
Ainſi qu'aux ennemis, formidable aux flatteurs,
Dans la contagion toujours incorruptible,
Menant à ſes côtés la vérité terrible,
L'oppoſant à l'audace, à la fraude, à ſon Roi;
Sully, loin de la Cour, ſans remords, ſans effroi,
Tranquille dans le port, ſans avoir craint l'orage,
Ce vrai Sage, en un mot, célébré par un Sage,
Ne fut-il pas cent fois plus digne de ce nom,
Que le doux Ariſtippe, ou le ſubtil Zénon?

Mais ſi, frappé des maux qu'à ſes yeux on
endure,
Le cœur du Philoſophe en reçoit la bleſſure,
A ſes propres chagrins ce cœur eſt-il fermé?
Contre les coups du ſort ſans doute il eſt armé;
Mais quel homme eſt exempt de gémir ſur lui-
même?
Qu'un Stoïque obſtiné dans ſon orgueil extrême,
Signalant ſans objet un effort impuiſſant,
Diſpute à la douleur un pouvoir qu'il reſſent;
Qu'il prétende oppoſer au tourment qui le preſſe,
Un menſonge arrogant, preuve de ſa foibleſſe;
Ce Stoïque impoſteur m'indigne contre lui.
Qui ne ſent point ſes maux, ne plaint pas ceux
d'autrui.

Ce superbe insensé se refuse des larmes;
En aura-il pour moi? Plus vrai dans ses alarmes,
Le Sage n'en veut point cacher l'impression,
Il a plus d'une fois connu l'affliction,
Et sans doute à lui-même il croiroit faire injure,
En exceptant son cœur des loix de la nature;
Il est homme; il est loin de rougir de ce nom.
Banni par des ingrats, tu pleures, Ciceron!
Que ces pleurs d'un grand homme étoient doux à l'envie!
Ah! Quand du Philosophe elle assiege la vie,
Que peut-il opposer aux calomniateurs?
Le temps & l'amitié ses seuls consolateurs.
Le mensonge est si prompt, la vérité si lente,
La malignité sourde & la haine insolente,
Et la crédulité, leur dupe, leur soutien,
Des maux de la vertu sont le seul entretien.
On a même entendu ces détracteurs infâmes,
S'énorgueillir tout haut du succès de leurs trames.
Triomphons, disoient-ils, il a senti nos coups.
O monstres! un reptile osoit, ainsi que vous,
Se vanter du venin dont l'arma la nature;
L'homme que dans les champs mordit sa dent impure,
L'écrasant sur la plaie, où couloit le poison,
Fut sûr de la vengeance & de la guérison.

Sans même remporter cette triste victoire,

Le Sage en ſuccombant garde toute ſa gloire :
La vertu, dont ſouvent on ignore le prix,
Pour déployer ſa force, a beſoin d'ennemis.
Le Philoſophe envain lui fut toujours fidèle;
Et qu'aura-t-il donc fait s'il ne combat pour elle ?
Quel autre plus que lui doit briguer cet honneur ?
Il lui faut cette épreuve, elle fait ſa grandeur,
Et pour en mieux ſentir la nobleſſe héroïque,
Ecoutez de Platon le ſonge allégorique.

Il croyoit être aſſis dans le Conſeil des Dieux;
Là, ſur un trône d'or, deſpote impérieux,
Le deſtin raſſembloit ſous ſon regard *immenſe*,
Tout ce qui du néant paſſoit à l'exiſtence;
Sa voix inceſſamment appelloit les mortels,
Leur annonçoit à tous les décrets éternels;
Des êtres & des temps parcourant l'aſſemblage,
Dans le vaſte avenir il liſoit ſon ouvrage;
Et de l'homme & des Dieux ſes arrêts reſpectés,
Etoient en longs échos dans les Cieux répétés;
On l'entendoit redire à la foule inutile :
» Tu vivras inconnue, & tu vivras tranquille;
Et la foule paſſoit ſans ſe plaindre du ſort.
Il dit aux Conquérans : » Miniſtres de la mort,
» Avant qu'elle vous frappe, exercez ſon empire; »
A cet autre il diſoit : » Ton partage eſt de nuire,
» Des illuſtres talens tu ſeras l'ennemi,

» Tu vivras sans vertus, sans honneurs, sans ami;
» Mais tu vivras enfin. » Le lâche rendoit grace.
La voix qui des humains marquoit ainsi la place,
Fit entendre à la fin cet arrêt dans les Cieux:
» Pour toi de la raison défenseur vertueux,
» Porte à l'homme un flambeau que ses yeux sem-
» blent craindre;
» Dût-il le détester, il ne pourra l'éteindre.
» A la pure morale ose t'assujettir,
» Et de la vérité sois le premier martyr.
» Avant qu'on la connoisse, il faut qu'elle suc-
» combe,
» Tôt ou tard on ira l'adorer sur ta tombe.
» Qu'à jamais par la mort flétri, déshonoré,
» Le fanatisme affreux soit par-tout abhorré,
» Et que sa honte un jour avec ta gloire éclate. »
L'Olympe fut jaloux des destins de Socrate.

Mais sans que l'injustice attente sur ses jours;
Quand la nature seule en vient borner le cours,
La mort du Philosophe est toujours noble & belle;
Le temps va le quitter, l'éternité l'appelle;
Et son ame a souvent entendu cette voix,
Que le vulgaire ignore & n'entend qu'une fois.
Un grand jour, qui pour lui ne brilla point encore,
Va luire à ses regards; il en bénit l'aurore.
Il voit se dissiper devant un jour si beau,
Les ténèbres du doute & celles du tombeau;

Cet instant est pour lui l'instant de l'espérance.
Il est loin d'affecter une fausse assurance,
Il vécut, comme il meurt, avec tranquillité.
Il ne craint point le Dieu, dont il n'a point douté ;
Son cœur fut toujours pur, il va sans défiance,
Présenter sa foiblesse aux pieds de la clémence ;
Il attend l'avenir sans en être effrayé,
Et son dernier regret n'est que pour l'amitié.
J'irai, j'embrasserai sa tombe révérée ;
J'irai, j'invoquerai cette cendre sacrée.
Amis de la vertu, vous viendrez le pleurer ;
Mais c'est en l'imitant qu'il faudra l'honorer.

M. DE LA HARPE.

L'AMOUR DÉSARMÉ.

J'AI désarmé l'Amour, & de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage.
En guise de forets,
Pour percer mes tonneaux, je me sers de ses traits.
De son bandeau j'ai fait une serviette ;
J'ai fondu son carquois pour me faire une assiette ;
Et lorsque pour goûter mon vin vieux & nouveau,
Je descends à ma cave,
Ce superbe vainqueur, à présent mon esclave,
Porte devant moi son flambeau.

EPITRE

A UN CURÉ.

PARBLEU, Monſieur le Curé,
Moi chétif, au Pinde entré
Par la porte ou la fenêtre,
Il n'importe ; un jour peut-être
Au ſecond rang j'atteindrai.
Je n'ai l'honneur de connoître
Votre individu ſacré ;
Mais qui que vous puiſſiez être,
Par-tout je vous prônerai,
Non comme un front tonſuré,
Je vous crois très-digne Prêtre,
Et ſur ce je me tairai ;
Mais comme un rimeur titré,
Un Apollon à ſoutane,
Qui, ſous ſon bonnet quarré,
Cache le laurier profane,
Et par fois ſe dérobant
Aux triſtes ſoins de ſa place,
S'en va clandeſtinement
Chanter Vêpre au Parnaſſe.

Que de goût, de vérité
Dans vos chansons ! de la grace
Vous me semblez bien traité ;
Vous possédez l'efficace.
Tudieu ! comme vous rimez,
Et comme vous enfumez,
Mon pauvre cerveau malade !
J'éprouve que vous tenez
L'encensoir, mon camarade ;
Vous m'en donnez par le nez.
Si le Mont où siege Homere
Avoit ses Curés, je sens
Qu'à peine, avec mes talens,
Je serois votre Vicaire.
Les Grâces, je le vois bien,
Hantent votre Presbytere,
Et du jansénisme austere
Corrigent le dur maintien ;
Avouez-nous le mystere :
Vous sçavez joindre au bréviaire,
Sans être moins bon Chrétien,
La lecture de Voltaire ;
A votre Muse légere,
Qui badine sur un rien,
Vous donnez, jaloux de plaire,
Ce petit goût de payen
Qui me la rend bien plus chere.

Car, je vous le dis tout bas,
N'allez point m'en faire un crime :
J'ose avoir beaucoup d'estime
Pour Horace & Mécénas ;
Je sçai que notre Evangile
Les a chassés de Sion,
Pleurant leur damnation ;
Et dévot, humble & docile,
Je me sauve avec Virgile
Sur les bords de l'Hélicon :
A juger de votre style,
Souvent la tentation
Vous conduit vers cet asyle.
O très-excellent Curé,
Si le Conclave éclairé
Connoissoit votre mérite,
Votre esprit le gagneroit ;
Que de la tiare bien vîte
Il vous embéguineroit !
Je ne sçai trop si quelqu'autre
Ne pourroit vous balancer,
Et même un peu vous passer
Pour les vertus de l'Apôtre ;
Mais ce que j'ose affirmer,
Vous n'avez point de semblable
Dans l'art heureux de rimer,
Et dans celui d'être aimable.

M. D'ARNAUD.

VERS

*Ecrits ſur un Eventail dont l'Auteur a fait préſent à Mademoiſelle T****

LE ſiécle des métamorphoſes
Pour vous ſemble renaître ;
Zéphir s'eſt exilé de l'empire des roſes,
Et ſous cet éventail il a caché ſes traits.
C'eſt dans cette forme nouvelle
Qu'il veut vous prouver ſon ardeur.
Il ſçaura déſormais, bien mieux qu'avec ſon aîle,
Des lys de votre teint conſerver la fraîcheur.
Vous pourrez quelquefois ſous ſon léger ombrage,
Voiler de votre front la timide rougeur.
Il peut ſervir encor d'arme à votre courage ;
A vos appas, de défenſeur.
Que votre triomphe eſt flatteur !
De vos charmes il eſt l'ouvrage ;
Il falloit tout votre enjouement
Pour fixer le Dieu le moins grave :
Il va dans vos liens vivre éternellement.
Vous en allez faire un eſclave,
Flore n'en fit qu'un inconſtant.

M. L'ABBÉ DE SCHOSNE.

L'AMOUR
ET
LES NYMPHES.
ODE ANACRÉONTIQUE.

AUPRÈS d'une féconde ſource,
D'où coulent cent petits ruiſſeaux,
L'Amour fatigué de ſa courſe,
Dormoit ſur un lit de roſeau.

Les Naïades ſans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand ſilence,
Admirent ſa jeune beauté.

Ma ſœur, que ſa bouche eſt vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiſcret:
L'Amour qui l'entend, ſe réveille,
Et ſe félicite en ſecret.

Il cache ſes deſſeins perfides
Sous un air engageant & doux:
Les Nymphes bientôt moins timides,
Le font aſſeoir ſur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiscrettes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Disent-elles, notre repos:
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt, sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux:
Je les allume quand je veux;
Mais je ne sçaurois les éteindre.

M. L. C. D. B.



EPITRE A M. ***

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos :
Adieu ces tranquilles berceaux
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins & plus beaux ;
Adieu cet inculte hermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage,
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un Sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cygnes fidèles,
Mêlant l'albâtre de leurs aîles
Au verd naissant des arbrisseaux ;
Je n'entendrai plus les marteaux
Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.
Lassé des champêtres tableaux,
J'errois sous la voûte bruyante
Où Vulcain, d'une main ardente,
Lui-même attise ses fourneaux ;

Souvent j'y devançois l'Aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant & sonore,
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui;
Du métal vaincre la rudesse,
A cent formes l'assujettir,
D'un fil lui donner la souplesse,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos socs soient façonnés!
Qu'il se courbe en serpes utiles,
Par qui nos grains soient moissonnés!
Que pour le Dieu de la tendresse
Il forge les heureux verroux
Qui garantissent des jaloux
L'amant & sa jeune maîtresse;
Mais qu'il ne compose jamais
Les gonds, les barreaux détestables
De tous ces antres formidables
Où la beauté, dans les regrets,
Abjure enfin ces voeux coupables
Qui nous dérobent ses attraits!
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands,
Qui courent prodiguer leur vie,
Pour désennuyer leurs tyrans;

Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin,
Et n'aille pas de sang humain
Baigner l'autel du fanatisme !

O mon ami ! tels sont mes voeux.
Toi, demeure dans cet asyle,
Où simple, obscur & vertueux,
De notre faste puérile
Tu ris, en regardant les Cieux.
Près de ta respectable mere,
Tu mets à profit tes beaux jours;
Ta vie est un paisible cours
Qu'embellit le soin de lui plaire.
La raison réglant tes desirs,
Ce cortege de la jeunesse
Enchaîne aux pieds de la vieillesse
Tes passions & tes plaisirs:
Tu peux, sans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens;
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enleve à tes sens.
Pour moi, je ne sçai quelle ivresse
Disposant toujours de mon cœur,
Me laisse estimer la sagesse,
Et me fait courir à l'erreur;
Oui, déja tout mon sang bouillonne:
Les trésors parfumés des champs,



De Cérès les nouveaux préſens,
L'amitié même, hélas! pardonne;
Rien ne maîtriſe les élans
D'un cœur qui toujours s'abandonne
A la foule de ſes penchans;
Rien ne me touche & ne m'arrête;
Il me faut un monde nouveau:
Ami, je reprends mon bandeau,
Et cours affronter la tempête.
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimere en chimere,
Offrir un culte involontaire
Aux illuſions du moment;
Acheter, par de longues peines,
Une étincelle de bonheur;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au ſein de la douleur;
Dans une pénible pareſſe
Conſumer chaque triſte jour,
Et ſur-tout livrer ma foibleſſe
A tous les rêves de l'amour.

Ah! ſans lui, qui pourroit nous plaire?
Sans cet heureux enchantement,
Que reſteroit-il à la terre?
L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel eſt mon délire,

Ami, je ne puis le cacher:
L'amour lui ſeul peut m'attacher;
C'eſt ſa flamme que je reſpire.
Ce ſexe, orné de mille attraits
Que ſon adreſſe multiplie,
Nous tient enchainés à la vie
Par d'imperceptibles filets;
Dans ſes défauts trouve ſes armes,
Nous plaît, en nous tyranniſant,
Et n'eſt jamais ſi ſéduiſant
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes;
Toujours abſous par nos deſirs,
Il a tout, puiſqu'il a les charmes,
Et qu'il diſpenſe les plaiſirs.

Que dis-je? une fougue imprudente
Sans doute emporte mes eſprits;
La jeuneſſe, toujours ardente,
A ce bonheur met trop de prix;
Ils viendront ces jours de lumiere
Où la ſcene change à nos yeux,
Où l'homme, en ſoupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux:
Alors, battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres nauffrages,
Chercher un port dans l'amitié;

Sous la plus épaiſſe verdure
Du boſquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'impoſture,
Repoſer mon œil épuré
Sur les tableaux de la nature;
Alors, il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

M. DORAT.

TRAIT DE BIENFAISANCE *DU ROI.*

UN Militaire, en ſon art conſommé,
Dit à LOUIS notre Roi Bien-Aimé:
Devant Menin depuis deux jours nous ſommes,
SIRE, il vous faut ſacrifier mille hommes,
Bruſquer l'attaque, ordonner un aſſaut,
La Place eſt priſe au moins huit jours plutôt.
Huit jours plus tard que l'on prenne la Ville,
Lui répondit le Pere des François;
Car j'aime mieux, dans mon Camp immobile,
Perdre cent jours qu'un ſeul de mes Sujets.

M. DE PONSOL.

LE CHOIX RAISONNABLE.

C'EST l'amour qui me fait écrire,
C'est l'amour qui me fait parler;
Il est juste que qui m'inspire,
De ses dons aime à me combler.

L'autre jour cet aimable maître,
Avec un sourire charmant,
Me dit : Je voudrois reconnoître
Ton zèle & ton attachement.

Choisis de mon aîle volage,
Ou de mon flambeau radieux :
Que mon carquois soit ton partage,
Ou mets mon bandeau sur tes yeux.

Garde, Amour, ton aîle légere,
Ah! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud à ma Glycere,
S'il se peut, vienne m'engager.

Ton flambeau me seroit contraire :
Doit-on éclairer le plaisir?
Vu de trop près, il sçait moins plaire,
Et satisfait moins le desir.

De ton carquois ferois-je usage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glycere accepte mon hommage ;
Je n'ai plus de cœur à blesser.

Mais si l'erreur est nécessaire,
S'il faut écarter ton flambeau,
Mon choix est fait : Dieu de Cythere,
Daigne me donner ton bandeau.

M. D'ARNAUD.

TRAIT DE BIENFAISANCE

DE LA REINE.

UN Trésorier disoit à notre auguste Reine :
Modérez les transports d'un cœur si généreux ;
Les trésors de l'Etat vous suffiroient à peine
Pour fournir aux besoins de tous les malheureux.
Ce discours ne sçauroit, dit l'illustre Princesse,
Interrompre le cours de mes soins bienfaisans ;
Allez, conformez-vous au vœu de ma tendresse ;
Tout le bien d'une mere appartient aux enfans.

M. DE PONSOL.



LE

LE FAUX COQ.

FABLE.

J'AI lu qu'en un certain Village
Dont je viens d'oublier le nom,
Un coq, au printemps de son âge,
Avoit usurpé le renom
D'être en amour fort redoutable.
Ce n'étoit pas qu'il fût aimable :
Nul esprit, point de sens, un frivole jargon
Et de grands airs, faisoient en somme
Tout le mérite de mon homme,
Ou de mon coq, du moins ; car je me suis trompé :
Mais aux traits que l'on vient de rendre,
Il est aisé de se méprendre.
Mon coq donc faisant le huppé,
Jarret tendu, la tête altiere,
L'œillade dédaigneuse & fiere,
Se vantoit à tout le hameau
Chaque jour d'un exploit nouveau.
A son dire, il n'étoit ni poules, ni poulettes,
Qu'il n'eût mises sur le bouton ;
Toutes étoient à lui, même les plus discrettes :
Tels bruits trouvent crédit, encor qu'ils soient sornettes ;

Ils mirent l'alarme au canton ;
Du fat l'impertinent langage
Alla troubler plus d'un ménage
Où régnoit le parfait bonheur ;
Même on vit plus d'un mariage
Manqué net, grace à l'impoſteur.
Ce n'eſt tout : d'une double grille
On renforça les poulaillers ;
Et ſi quelquefois les fumiers
Portoient la pauvre volatille,
Chaque mere y menoit ſa fille,
Et reſtoit toujours à côté :
Si qu'une langue envenimée
Ravit à la gent emplumée
Les plus grands biens de tous, honneur & liberté ;
Le premier eſt ſur-tout fort difficile à rendre.
Un autre auroit couru ſe pendre,
Pour expier ſon crime & ramener la paix ;
Mais un fat ne ſe pend jamais :
Le courage lui manque : eh ! s'il étoit ſon guide,
Une femme douce & timide
Seroit-elle en bute à ſes traits ?
Sexe foible & charmant qu'un ſot orgueil outrage,
Si, comme nous, vous pouviez vous venger,
On vous reſpecteroit ſans doute davantage :
Mais voilà ſur ce point aſſez verbiager ;
Revenons à mon coq : loin donc qu'il eût dans l'ame

Des remords, il se mit à chanter même game,
Et pire encor qu'auparavant;
Il prétendoit qu'incessamment
On alloit voir poulette & poule
Dénicher, & mourir d'ennui,
Ne pouvant vivre loin de lui;
Des malades d'amour que grande étoit la foule;
Qu'à lui pour les guérir on recourroit bientôt;
Que même, dans l'incognito,
Il avoit, malgré les vedettes,
Et les grilles & les verroux,
Déja sçu de quatre poulettes
Obtenir quatre rendez-vous.
Il poursuivoit son étalage
Tout au beau milieu du village:
Alors un autre coq, honnête personnage,
Bonne tête, & franc de collier,
Considéré sur son paillier,
En un mot, coq prudent & sage,
(On peut l'être dans tout état)
S'approchant, lui dit: mon compere,
De grace, à quoi bon tant d'éclat?
De votre langue de vipere
Faut-il que nous souffrions tous?
Si vous êtes heureux, eh bien! tant mieux pour
vous;
Pourquoi de toutes vos merveilles

Venir nous rompre les oreilles ?
Je veux bien vous dire d'ailleurs,
Qu'en votre petite gazette,
Vous avez prôné les faveurs
De telle ou telle autre poulette
Dont nous connoissons la vertu.
Vertu de poule ! y penses-tu,
Reprit le coquart petit-maître ?
Tu leur en as trouvé peut-être !
Elle la réservoit pour toi.
Vertu ! le plaisant mot ! aux coqs faits comme moi
Il ne faut pas compter pareilles fariboles.
Comme il achevoit ces paroles,
On vit, ne sçai comment, que le godelureau
N'étoit rien qu'un chapon, dont par hasard la tête
S'étoit dérobée au couteau
Qui devoit lui trancher la crête;
On berna l'impudente bête;
De chaque fumier du hameau
Tout le monde accourut, pour être de la fête;
Et vous eussiez vu sur sa peau,
Et de l'ongle, & du bec, & d'estoc & de taille,
Travailler toute la volaille,
Et déchirer mon damoiseau.
Sans secours, sans amis, en bute à la canaille;
Honni, déplumé, mal en point,
Le fat s'en alla dans un coin

Cacher sa honte & sa misere.

Plus d'un lecteur ici peut trouver son affaire,
Et profiter de mon récit :
Eh ! combien j'en connois qui n'ont que du débit
Pour tous faits & pour tout mérite !
Mes beaux petits muguets, que ce trait vous invite
A changer de moeurs & de ton,
Ou craignez le sort du chapon.

M. DE L.

A Mme. DE LA CONDAMINE,

LE LENDEMAIN DE SES NOCES.

D'AURORE & de Titon vous connoissez l'histoire ;
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire :
Mais de mon sort Titon seroit jaloux :
Que ses liens sont différens des nôtres !
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

M. DE LA CONDAMINE.



ÉPITRE
A M. ***

QUAND j'ai reçu ta missive charmante,
Ami, j'étois dans les bras de l'Amour;
Le ciel avoit d'une Beauté naissante
Depuis deux mois enrichi mon séjour:
Je m'arrachois de ses mains languissantes;
Elle partoit, & tu m'as consolé.
Dans le désert où je suis exilé,
De l'amitié les marques bienfaisantes,
Vers mon ami m'ont soudain rappellé:
Je t'oublioìs, tu connois ma mollesse;
Né paresseux, & fait pour le présent,
De mes amis j'afflige la tendresse:
Lorsque l'on aime, il faut être indulgent;
Pardonne-moi ces écarts condamnables,
Ami, l'Amour peut tout justifier;
Viens, si mes torts semblent impardonnables,
Viens, avec toi je veux les expier:
Mon tendre cœur, surchargé de tristesse,
Cherche le tien, ami, pour s'épancher:
Avec Julie a fui mon allégresse;
Ma solitude effraye ma foiblesse:

Viens à moi-même, hélas! viens m'arracher;
Tu ne sçais pas quels ennuis son absence
A répandu dans ces tristes climats.
Plus d'agrémens, plus de jeux, plus de danse,
Tous les plaisirs ont volé sur ses pas;
Ramène-les, reviens, par ta présence,
Rendre la joie à nos sombres réduits;
Viens, à ta voix s'éclipsent les ennuis;
Dans nos hameaux, descends de l'Empirée:
Des Dieux du Ciel la cohorte sacrée,
A quelquefois habité ces déserts;
Comme eux aussi nous aurons nos concerts:
Les doctes Soeurs, en habits dramatiques,
Psalmodiant de profanes Cantiques,
Hurlent par fois dans nos bocages verds.
De Roscius le talent admirable,
Entre nos mains n'a point dégénéré;
Viens, ton organe aux grands airs consacré,
Reproduira, par un art favorable,
Quelqu'un des sons hardis & soutenus,
Dont tu chantas Enée & Danaüs.
Tu peux quitter un séjour plein de charmes,
Sans qu'il en coûte un soupir à ton cœur;
Jamais l'Amour n'a fait couler tes larmes;
Dans tous les lieux tu portes ton bonheur:
Ivre de vent, la gloire est ta maîtresse;
Spectre impalpable, attaché sur tes pas,

De ſa fumée il te nourrit ſans ceſſe;
Tu ne crains point de ſortir de ſes bras.
En tout pays, ſans ſe donner au diable,
On peut trouver une amante ſemblable:
De tes talens lorſque l'on eſt doté,
Pareil tréſor n'eſt pas choſe introuvable;
Mais de trouver une jeune beauté,
De mille amans courtiſée & chérie,
Fiere envers tous, pour vous ſeul adoucie;
Dont l'œil ſur vous timidement fixé,
A votre aſpect ſe baiſſe embarraſſé,
Qui pour vous ſeul ſent le prix de la vie,
Et dont vous ſeul rempliſſez tous les vœux,
Tendre, fidelle, & cependant jolie,
Pareil tréſor ne ſe trouve en tous lieux;
C'eſt le portrait de la gentille amie
Qui m'aimoit tant, & que j'ai tant ſervie;
J'en veux toujours garder le ſouvenir;
Toujours mon cœur veut ſonger à ſa chaîne:
Ce ſouvenir augmentera ma peine;
Mais cette peine, hélas! me fait plaiſir.

M. DE SAINT-PÉRAVI.



EPITRE
AUX PAUVRES.

Je vous salue, ô vous, que le Ciel a fait naître
Pour souffrir la misere, ou pour avoir un maître.
Eh quoi! vous baissez tous un front triste, abattu!
Sçachez que l'infortune ennoblit la vertu;
C'est au vice à rougir de sa vile opulence.
Mes amis, pourriez-vous redouter ma présence?
Je ne viens point, armé d'un coupable dédain,
Tourmenter lâchement votre horrible destin;
C'est sur-tout en voyant un mortel misérable,
Que je sens à quel point je chéris mon semblable.
Que ne puis-je, à mon gré, rendre vos maux plus doux!
Je viens du moins vous plaindre & pleurer avec vous.
Quel sentiment s'éleve en mon ame troublée!
J'éprouve, en abordant cette simple assemblée,
Ce respect si profond, ces nobles sentimens,
Qu'on n'éprouve jamais en présence des Grands.

Dieux! que l'homme est à plaindre! & quelle est sa détresse!
La foule des besoins l'environne & le presse.

Le citoyen des airs, au sein d'un doux loisir,
Chante dans les jardins qui doivent le nourrir.
Le bœuf qui cherche en paix sa simple nourriture,
La reçoit dans les champs des mains de la nature.
La fourmi, sous nos pas, maîtresse de son sort,
Par des chemins connus la traîne avec effort.
Le pauvre seul, contraint de ramper sous des
Maîtres,
N'a pas même le droit d'imiter tous les êtres;
Hélas! & seul de tous il connoît les affronts;
Il éprouve la faim au milieu des moissons:
Aux loix de ses tyrans la nature asservie,
Refuse aux malheureux le soutien de sa vie;
Ce pain, cet aliment si long-temps attendu,
Au besoin qui le presse est un fruit défendu;
Et si, pour soulager le tourment qui l'accable,
Il y porte la main, il devient un coupable.
Revêtu de lambeaux, aux douleurs condamné,
Le mépris l'accompagne aussi-tôt qu'il est né;
La fortune le livre à l'insolent vulgaire:
Moi, je prends sa défense, & mon cœur le révere.
Que la folle, à son gré, soit éprise des Grands;
Mon estime, du moins, ne suit point ses présens.
Quoi! des tyrans cruels ont-ils été les maîtres
D'envoyer leur semblable au rang des derniers êtres?
Quels sentimens Crésus laisse-t-il entrevoir?
Quel mépris pour le pauvre ose-t-il concevoir?

Bravez par les dédains l'orgueil qui vous outrage,
Amis; cet insolent, quand il vous envisage,
Croit qu'au-dessus de vous le destin l'a placé:
Sans doute il a raison, si vous l'avez pensé.

Conservez pour le riche une fierté sévere:
Celui qui sans pudeur décelant sa misere,
Etale ses malheurs aux affronts destinés,
Déshonore à la fois tous les infortunés.
Que Crésus de défauts offre un vil assemblage;
Le pauvre des vertus doit présenter l'image.
Quel spectacle touchant, lorsque, sans s'avilir,
Son ame exerce en paix le grand art de souffrir!
Quand au milieu des maux dont la foule l'accable,
Il montre, sans se plaindre, un front inaltérable!
Il faut cacher sans cesse un affreux désespoir:
Tel est de votre état le funeste devoir.
Irez-vous, pour calmer un destin trop farouche,
Le chagrin dans le cœur, & la plainte à la bouche,
Quereller la fortune, & sans aucun repos,
Semer de toutes parts le récit de vos maux?
Et répandant sans cesse un murmure inutile,
Emporter avec honte une pitié stérile?
Ah! sçachez renfermer l'imprudente douleur;
Mes amis, cet affront avilit le malheur.

Craignez l'or, cet enfant de la terre profonde,
Et qui sort de son sein pour gouverner le monde:

La nature, en formant un métal dangereux,
Lui refusa le droit de faire des heureux.
Pensez-vous que jamais nul souci n'importune
Ce riche favori de l'aveugle fortune ?
Toujours sombre, pensif, un chagrin destructeur
Dès long-temps s'est caché dans le fond de son cœur :
Il promene par-tout ce compagnon terrible
Qui ne laisse jamais sa victime paisible,
Et qui l'importunant au sein même des jeux,
Sans relâche poursuit les pas du malheureux.
De ses jours dans le deuil il consume le reste :
On diroit, à le voir en cet état funeste,
Qu'un Dieu, cruel auteur de son mortel ennui,
Lui céda tous ces biens pour vous venger de lui.

Eh ! pourquoi desirer le faste & l'opulence !
Quoi donc ! êtes-vous las de l'aimable innocence ?
La fortune se plaît à corrompre les mœurs,
Et ravit les vertus en donnant des grandeurs.
Le vice suit toujours la Déesse bizarre.
Rappellez-vous ce mot d'un Publicain barbare :
D'un banquet fastueux il sortoit affligé,
Traînant le poids des mets dont il s'étoit chargé.
Un pauvre de besoins périssoit dans la rue.
L'heureux coquin ! dit-il, en détournant la vue :
Et loin de lui donner un secours généreux,
L'insensible envia la faim d'un malheureux.

Si du moins l'indigence accompagnoit le vice,
S'il traînoit sous nos yeux cet horrible supplice;
Si les Dieux en courroux, au méchant détrompé,
Faisoient rendre un bonheur par le crime usurpé,
Je bénirois le faste & l'opulence auguste
Dont la pompe en tous lieux annonceroit le Juste;
Mais le Dieu des trésors, un bandeau sur les yeux,
Disperse imprudement ses présens dangereux:
Le méchant attentif enleve à l'innocence
Un bien qu'elle attendoit, hélas! pour récompense.

Que dis-je? l'infortune a flétri les talens.
O justice! ô malheur! Les Dieux indifférens
Souffrent que la misere attentant sur sa vie,
De ses besoins honteux fatiguent le génie!
Fameux infortunés, & pauvres immortels,
A qui tout l'Univers a dressé des autels,
Parlez : combien d'affronts essuya votre gloire!
Et toi, quand tu conduis au temple de Mémoire
Cette foule de Rois fameux par tes travaux,
L'indigence te suit au milieu des Héros.
L'Homme illustre, en dépit de son grand caractere,
Dépend de la fortune, ainsi que le vulgaire.
Lorsqu'entouré des Arts, couronné de lauriers,
Ta voix dans les combats entraînoit les guerriers,
Et les Dieux de l'Olympe, & les Rois de la terre;
Lorsque de Jupiter tu lançois le tonnerre,
Souverain dans les Cieux, arbitre des destins,

Errant, abandonné, méconnu des humains,
Triste, tu promenois ton obscure misere :
Profanes, à genoux : ce pauvre... C'est Homere.
Ah ! s'ils ont dédaigné tes sublimes concerts,
Je t'en demande ici pardon pour l'Univers.

La fortune ennemie, à nous perdre obstinée,
A tes nobles rivaux légua ta destinée.
Vous qui nés sans richesse, & presque sans aïeux,
Osez suivre des arts les sentiers périlleux;
Si vous êtes jaloux d'emporter notre estime,
Conformez votre cœur à votre état sublime;
Montrez dans tous les temps, par des signes certains,
Que vous représentez les plus grands des humains:
Semez de vos vertus une illustre carriere;
Gardez-vous d'avilir les successeurs d'Homere.
Si des Grands insensés osoient vous dédaigner,
Qu'importe? c'est sur eux que vous venez régner.
En vain loin des honneurs le sort vous a fait naître,
Vous serez grands un jour; ils auront cessé d'être:
Et le Sage sortant de son obscurité,
Partage avec les Rois leur immortalité.

M. FONTAINE.



A M. B*** MEDECIN,

*Qui a traité Madame de F*** d'une petite vérole naturelle, dans la quatorzieme année après qu'elle a été inoculée.*

Sur la rive de l'Achéron
Je me sentois entraîné par la Parque,
Lorsque du nautonnier Caron
Tu fis à fond couler la barque.
Ami Docteur, je dûs à tes secours
L'éclat d'une nouvelle aurore ;
Je dûs à ton art d'autres jours,
Et je te dois ceux que je file encore.
Cent fois depuis, mon cœur rempli de toi,
Voulut t'en faire un éclatant hommage :
Le seul danger de trop parler de moi
Cent fois suspendit mon courage.
Mais aujourd'hui que ta sçavante main
A protégé les beaux jours de *Victoire*,
Mon esprit n'est plus incertain,
Il se consacre à publier ta gloire.
Ah ! que de pleurs tu séches à la fois !
Ceux d'un époux, dont l'amour seul fit choix
Pour le bonheur de notre amie ;

Ceux d'une mere, & ceux de vingt amis;
Qui te prioient, autour d'elle attendris,
De conserver le charme de leur vie.
Heureux Docteur! la mort à ton regard
Cache la pointe de ses armes.
Sa fuite a calmé nos alarmes,
Et grace au pouvoir de ton art,
Nous reverrons *Victoire* avec ses charmes:
Tu la verras, pour la gloire des moeurs,
Malgré nos jolis corrupteurs,
Etre aussi fidelle que tendre;
Avec nous tu viendras entendre
L'harmonie étonner sous ses doigts enchanteurs,
Un autre jour tu la verras reprendre
Et ses crayons & ses couleurs.
De son esprit, où la belle nature
L'emporte encor sur l'heureuse culture,
Tu sentiras l'attrait vainqueur;
Ajoute encor le charme séducteur
De la plus aimable figure,
Et si tu peux, tu défendras ton coeur.

M. B***



L'AMOUR DÉSARMÉ,

POËME.

Du soleil sur notre hémisphere
L'Aurore annonçoit le retour,
Et des heures la main légere,
En se succédant tour-à-tour,
De l'Olympe ouvroit la barriere
Au char brûlant du Dieu du jour:
Par degrés versant la lumiere,
Du sombre chaos de la nuit
Il tire la nature entiere,
Et l'Univers est reproduit.
Déja Cérès & ses Compagnes,
Pour moissonner ses dons nouveaux,
Se répandoient dans les campagnes;
Les Bergeres, loin des hameaux,
Devant elles, dans la prairie,
Chassoient lentement leurs troupeaux
Bondissant sur l'herbe fleurie.
Sur le verd des berceaux naissans,
Embaumés des parfums de Flore,
Au bruit des Zéphirs caressans,
Thémire reposoit encore:

On voyoit briller ſur ſon teint
Les couleurs vives que la roſe,
Au ſouffle de l'amour écloſe,
Déploie à nos yeux le matin.
Des fleurs compoſoient ſa parure;
Sans le ſecours de l'impoſture
Elle étoit belle, & ſes appas
Fouloient un tapis de verdure,
Trône immortel de la nature,
Que les Rois ne connoiſſent pas!
L'Amour paré des mains des Grâces,
Des ris & des jeux, ſur ſes traces,
Raſſemblant le folâtre eſſain,
Vit Thémire, vola près d'elle,
Se repoſa ſur ſon beau ſein;
Et ſur elle étendant une aile,
Qu'il laiſſa tomber mollement,
Parmi les fleurs, ce Dieu charmant
S'endormit près de cette Belle.
Les rayons dorés du ſoleil
Perçant à travers le feuillage,
Eclairoient ce riant bocage,
Où dans le modeſte appareil
D'une jeune & ſimple Bergere,
Elle ſe livroit au ſommeil.
Du roſſignol la voix légere

Chante l'instant de son réveil ;
Sa foible & timide paupiere,
Que l'éclat du jour éblouit,
Par degrés s'ouvre à la lumiere :
Thémire voit, pense, & jouit
Du sentiment d'un nouvel être ;
Comme une fleur qui vient de naître,
Son front serein s'épanouit.
Des sens les organes renaissent,
Et des songes qui disparoissent,
Le prestige s'évanouit.
Tremblante & presque inanimée,
En voyant l'Amour dans ses bras,
Thémire éprouve l'embarras
Qui peint la sagesse alarmée.
De la pudeur le cri perçant
Echappe à sa bouche ingénue ;
Avec transport, son ame sent
Le besoin d'être soutenue
Contre le charme triomphant
De ce Dieu, qui s'offre à sa vue
Avec les grâces d'un enfant.
Thémire, en tremblant, le caresse.
Le souris de la volupté,
Peint sur la lévre enchanteresse
De cet Enfant si redouté,

Dans l'ame de Thémire excite
Ce ſentiment, ce feu vainqueur
Qu'elle ignoroit, & qui l'agite:
Un ſoupir échappe à ſon cœur.
Sa foible vertu qui chancelle,
Céde & triomphe tour-à-tour;
Mais ſa fierté, qu'elle rappelle,
Détruit le charme de l'amour.
» Enchaînons le tyran du monde;
Dit-elle, » & que chargé de fers,
» Il laiſſe en une paix profonde
» Reſpirer enfin l'Univers.
Soudain du brillant aſſemblage
Des treſſes de ſes beaux cheveux;
Cette Nymphe formant des nœuds,
Elle enchaîne l'Amour volage.
Il ſe réveille, & tranſporté
Des mêmes feux qu'il nous inſpire,
Il fixe avec avidité
Ses regards tendres ſur Thémire;
L'Amour avec rapidité
La voit, brûle, adore & deſire:
Dans des yeux plus beaux que les ſiens,
Avec complaiſance il ſe mire;
Il veut s'élancer, & ſoupire,
En appercevant ſes liens.

Ses regards languiſſans expriment
Et ſes regrets & ſes douleurs;
D'un feu nouveau ſes yeux s'animent;
Mais ce feu s'éteint dans les pleurs.
» Divinité de ce bocage,
Lui dit ce Dieu tout éploré,
» Plaignez l'erreur & le nauffrage
» D'un enfant qui s'eſt égaré;
» Prenez pitié de ma jeuneſſe:
» L'ivreſſe ſuit la volupté,
» Et l'amour s'égare ſans ceſſe
» Sur les traces de la beauté.
» Des bras de Pſyché que j'adore,
» Echappé pour faire un bouquet
» Dans ces jardins, qu'embellit Flore,
» J'ai cru la retrouver encore,
» En vous voyant dans ce boſquet.
» Amour, ne crois pas me ſéduire
» Par un langage ſi flatteur,
Dit la Nymphe, avec un ſourire;
» Je connois ton art enchanteur;
» Il n'eut jamais ſur moi d'empire.
» Tendre, emporté, vif & preſſant,
» L'Amour eſt un enfant perfide,
» Qui nous bleſſe en nous careſſant;
» Armé d'une fleche homicide,

» Ton orgueil osoit aspirer
» A triompher d'un cœur timide,
» Et, peut-être, à le déchirer.
» Pour calmer vos vives alarmes,
» Lui dit le Dieu, prenez mes armes,
» Et rendez-moi ma liberté;
» Je n'en aurai pas moins de charmes,
» Et je serai moins redouté.
En brisant ses liens, Thémire
Saisit son arc & son carquois;
Elle parcourt, contemple, admire
Les fleches dont l'Amour déchire
Le cœur des Bergers & des Rois.
Depuis ce jour, ce Dieu volage,
Parmi les jeux du badinage
Promene ses douces erreurs,
Et l'Univers paisible & sage
N'est plus troublé par ses fureurs.
Il folâtre autour de Thémire,
Qui sur les mortels, chaque jour
Lance des fleches qu'elle tire
Du carquois doré de l'Amour.

M. LÉGIER.



VERS

A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

MARS dès long-temps se voyoit oublié ;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre ;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guere ;
Il avoit l'air d'un Dieu disgracié :
Armé de pied en cap, il arrive à Cythere,
Au son du fiffre & des tambours,
Et veut d'un coup de cimeterre
Exterminer tous les Amours.
Sous une grotte sombre & de fleurs tapissée,
A travers un feuillage épais,
Il apperçut Vénus mollement renversée :
Vénus entre ses bras tient un Guerrier charmant ;
Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses,
Et des cheveux de son Amant,
Sa main d'albâtre éparpille les tresses.
Par cent petits Amours, le bosquet est gardé ;
De myrte & de laurier ils sement la fougere,
Ils comptent en riant les soupirs de leur mere ;
Et murmurent tout bas : Vive Papa CONDÉ !
Quoi ! dit Mars, ce Héros me poursuivra sans cesse ;

A Cythere, au combat toujours victorieux!
S'il résiste à mon bras, qu'il cede à mon adresse;
Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux;
Présentons la gloire à ses yeux,
Il va pour y courir me rendre ma maîtresse.

M. DORAT.

MADRIGAL.

AU Trône du plus grand des Rois,
Que le sort ne m'a-t-il fait naître!
J'en serois descendu pour recevoir vos loix;
L'Amour dans mes Etats auroit été le maître.
Au rang même des Dieux que ne suis-je élevé!
Vous pourriez disposer de l'Empire suprême.
Tant de bonheur ne m'est pas reservé:
Je ne puis vous offrir qu'un cœur plein de vous-même.
Mais qu'aurois-je besoin, pour plaire à vos beaux yeux,
De l'éclat des Rois ou des Dieux?
Un cœur, Eglé, qui sçait comme on vous aime,
Est cent fois au-dessus & du Trône & des Cieux.

M. D'ARNAUD.

LES ROIS.

ODE.

Toi, qui vis tomber les colonnes
Des Etats les plus florissans;
Toi, qui vis briser les Couronnes
Des Souverains les plus puissans;
O Terre, ô féconde Cybelle,
Tu caches dans ton sein fidelle
Les fastes des siécles divers!
Ouvre à ma Muse, qui t'appelle,
Les archives de l'Univers.

Montre-moi, sous leurs pyramides,
Ces Rois dans la tombe ignorés;
Ces Rois fastueux & timides,
Jadis sur le Trône adorés:
Leur nom n'a duré qu'une aurore;
En vain le marbre couvre encore
Les vrais débris de leur cercueil:
Le temps à chaque instant dévore
Le monument de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces Héros, tyrans des humains,

Dont le Dieu ſanglant des batailles
Armoit les ſacrileges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent ſur des Palais en cendre
Et la fortune & ſes revers!
Bientôt tu les verras deſcendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je ſçai qu'Achille, que Therſite
Etoient ſoumis au même ſort;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténebres de la mort:
Mais l'Iſle infâme de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan;
Et la terre encore éplorée,
Encenſe l'urne de Trajan.

Princes, dont la cendre repoſe
Au pied des plus riches autels,
Souvent, malgré l'apothéoſe,
Vous êtes l'horreur des mortels;
En vain, dans vos Palais nourrie,
La folle & baſſe flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu:
Le temps détruit l'idolatrie,
Et briſe l'autel & le Dieu.

Rois, laiſſez aux Peuples ſauvages
Le droit injuſte du plus fort :
La crainte arrache nos hommages,
L'amour les obtient ſans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret ſe plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos ſoins, que borne le devoir.

Dans vos Serrails impénétrables,
Sultans, eſclaves couronnés,
Vous traînez des jours déplorables,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde,
Le ſoleil ſort du ſein de l'onde,
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
O Rois ! rendez heureux le monde,
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez ſur les bords de la Seine
Ce Prince, l'amour des François ;
La Victoire qui le ramene,
Annonce à grands cris nos ſuccès :
Son peuple l'entoure & le preſſe ;
Le zèle ſe change en ivreſſe ;
On aime, on adore ſes loix :

Excès d'une juſte tendreſſe,
Qui fait le bonheur des grands Rois.

Ne craignons pas que ſa mémoire
Se perde dans l'ombre du temps,
Ni que le grand jour de l'Hiſtoire
Terniſſe ſes faits éclatans ;
Minerve le ſuit à la guerre,
Thémis gouverne ſon tonnerre ;
Il n'eſt armé que pour la paix,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel Dieu favorable
Accorda LOUIS aux humains ?
Son amitié ferme & durable
Soutint le Trône des Romains ;
Dans ſon Tribunal deſpotique,
Jamais la liberté publique
N'expira ſous l'autorité :
Les reſſorts de ſa politique
Furent les loix de l'équité.

Né ſur le Trône, il fut ſenſible ;
Juge, il reſſentit la pitié ;
Souverain, il fut acceſſible ;
Monarque, il connut l'amitié.
Que ſa juſtice & ſon courage,

Que ſon nom béni d'âge en âge,
Des ſiécles percent le chaos :
Qu'il ſoit le modèle du Sage :
Qu'il ſoit l'exemple des Héros.

Sans avoir le pinceau d'Appelle,
Diſciple de la vérité,
J'ébauche le portrait fidelle
Que peindra la poſtérité.
Grand Roi, que la France applaudiſſe
Aux vers de ma Muſe novice ;
Il eſt pour eux un prix plus doux :
Vous pouvez, d'un regard propice,
Les rendre immortels comme vous.

M. L. C. D. B.

MADRIGAL.

AMOUR, viens ſur mes yeux étendre ton bandeau ;
Couvre-les, s'il ſe peut, d'une nuit éternelle ;
Ah ! loin de moi vas porter ton flambeau :
Laiſſe-moi croire encor qu'Iſmene m'eſt fidelle.

M. D'ARNAUD.

LE TRESOR.

FABLE ORIENTALE.

DANS l'*Indoustan* faisoient voyage
Zéhir, *Amar*, & *Mosthady*;
Tous trois à peu-près du même âge,
S'aimant tous trois, & s'estimant aussi;
Honnêtes gens, ou du moins croyant l'être,
(Car on ne sçait souvent ce que l'on est):
C'est à l'épreuve à nous faire connoître
Si notre cœur est tel qu'il le paroît.
Un trésor vient frapper leur vue:
Un trésor! c'est ici l'épreuve des amis;
A cet aspect, leur ame émue
Croit sentir un plaisir permis.
Le diviser, c'est faire outrage
A leur délicate amitié;
En usant sans aucun partage
De ce bienfait commun, par le Ciel envoyé,
Ils s'aimeront, disent-ils, davantage.
On est plus riche; il faut jouir,
Travailler moins, se donner du plaisir:
On a de l'or; il faut en faire usage.
Dans la Ville prochaine *Amar* est député;

A son goût, à son zèle, à son activité,
La nourriture est aussi-tôt commise.
A peine est-il parti, que le couple resté
S'entretient du trésor, & puis de la sottise
Du pourvoyeur qui court à la Cité.
Si nous partions, dit *Zéhir*, sans l'attendre?
Qu'à son retour il seroit sot,
De ne plus retrouver compagnons, ni magot!....
Vraiment, c'est assez bien l'entendre,
Dit *Mosthady*; nous serions plus heureux;
Nous aurions tout l'or pour nous deux:
Amar est un assez plat homme;
Mais il pourroit nous joindre quelque part,
Et du trésor révendiquer sa part:
Dès qu'il reparoîtra, veux-tu que je l'assomme?
C'est le plus court, le plus sûr.... Je le croi,
Répond *Zéhir*; qu'il meure, & qu'avec toi
Je sois le seul à partager la somme.

Amar revient sur le soir, & bientôt
Les deux amis l'attaquent par derriere;
Sans lui dire le moindre mot,
Vous l'étendent sur la poussiere;
Et puis, sans remords, aussi tôt
De s'attabler, de manger & de boire,
De dévorer certain pâté
Que le mort avoit apporté.

Mais tout-à-coup, (qui l'eût pu croire)
Nos deux assassins déchirés,
Criant en vrais désespérés,
Au même instant descendent au Cocyte.
Est-ce le Ciel vengeur qui les y précipite ?
Non : c'est *Amar* à qui, de son côté,
Le trésor avoit fait envie,
Et qui, pour leur ôter la vie,
Avoit empoisonné lui-même le pâté.

Voilà donc le trésor sans maître !
A quel humain va-t-il être remis ?....
Hélas ! il le rendra peut-être
Aussi méchant que nos trois bons amis.

M. BRET.

EPITAPHE DE PRADON.

CI-GIT le Poëte Pradon,
Qui durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.



ÉPITRE

A UN MISANTHROPE.

Le théatre du monde eſt l'école du Sage ;
De tout ce qui l'entoure en ſilence occupé,
Dans ſes réflexions il marche enveloppé,
Et des erreurs d'autrui ſçait tirer avantage :
Mais ne voir des objets que le mauvais côté,
S'ériger en cenſeur de la nature entiere,
Et ſe plaire à compter les défauts de ſon frere,
C'eſt orgueil, c'eſt humeur contre l'humanité.
Pourquoi chercher le crime où tu vois la foibleſſe,
Et condamner le bien, s'il t'offre des abus ?
Faut-il qu'un ridicule & t'irrite & te bleſſe,
Et dois-tu par dépit ne pas croire aux vertus ?
Il eſt, il eſt encor de ces ames ſublimes,
Que le Ciel nous donna dans un jour de faveur,
Qui font de l'Univers la gloire & le bonheur,
Et que ſuivent par-tout les tributs unanimes.
Les hommes que tu hais ſont-ils donc ſi pervers ?
Inconſéquens & vains, livrés à leurs ſyſtêmes,
Jouets de leurs penchans, ſouvent dupes d'eux-mêmes,

Que de puissans motifs d'excuser leurs travers !
Arrache de nos cœurs les vertus fanatiques,
L'intérêt qui nous perd dans ses routes obliques,
Les passions d'autrui, les préjugés cruels,
Et tu verras la paix régner chez les mortels.
Est-il de vrais méchans ? Il m'en coûte à le croire.
Eh ! comment, sans frémir, penser qu'une ame noire,
Pour le plaisir de nuire ose faire le mal ?
Oh ! si dans l'Univers il pouvoit en être une
Qui mît sa volupté dans la peine commune,
Quel sentiment horrible au sien seroit égal ?
Non, l'homme n'est point né pour ramper dans la fange ;
S'il avilit son cœur, c'est l'exemple d'autrui ;
C'est le malheur des temps, c'est le sort qui le change.
Tel qui n'est qu'un brigand, s'il avoit eu pour lui
L'aisance & les secours que donne l'opulence,
De l'Etat qu'il désole auroit été l'appui :
L'infortune aigrit l'ame & corrompt l'innocence ;
Tel qui se livre au crime eût été vertueux,
Si des modèles bas n'eussent frappé ses yeux.

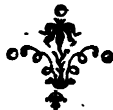
La folie en tous lieux fait régner ses caprices ;
C'est elle qui répand de ses mains créatrices
Le ténébreux amas des superstitions,

La chimere des rangs & les opinions,
Qui forment au hasard les vertus & les vices:
Chez un Peuple idolâtre, elle offre à de faux Dieux
D'une fraîche beauté les flatteuses prémices,
Trésors qui n'étoient nés que pour l'amant heureux:
Elle ordonne à Goa ces sanglans sacrifices,
Que des hommes armés de l'intérêt des Cieux
Font de tout imprudent qui ne croit pas comme eux:
Elle inspire au Fakir de risibles supplices;
Elle fait végéter, à l'ombre des Autels,
Ce paresseux paitri d'ignorance profonde;
Qui s'engage au repos par des vœux solemnels,
Et qui promet à Dieu d'être inutile au monde.
D'un être ignoble & bas elle compose un Grand,
Et son bizarre choix dispense la noblesse
A des lâches, flétris dans leur vieille jeunesse,
Tandis qu'avec mépris il laisse au dernier rang
Un Militaire usé par trente ans de fatigues,
Qui blanchit dans les camps, oublié, loin des brigues,
Mais qui pour la patrie a prodigué son sang:
Elle commande au sort d'élever sur sa roue
Un parvenu sans mœurs, & tiré de la boue,
Qui contre les affronts a sçu roidir son cœur;
Tandis que les vertus tristement délabrées,
Au tourment d'un remords préferent le malheur,
Et traînent du besoin les honteuses livrées.

Jusques sur les talens son influence agit :
Ils sont prostitués à des ames si viles ;
Elle fait réussir tant de fripons habiles,
Que de l'esprit qu'il a l'honnête homme rougit.

Faut-il fuir tout commerce ? ou, nouvel Aristarque,
Fronder avec aigreur les abus qu'on remarque ?
C'est à s'en garantir qu'on doit donner ses soins :
Le plus sage est celui qui se trompe le moins.
Contre l'humanité, sans la rendre meilleure,
L'homme brusque & chagrin se déchaîne à toute heure ;
L'homme sensé se tait, & cherche à ses côtés
S'il verra des objets dignes d'être imités.
Il n'ouvre point son cœur au fiel de la satyre ;
Mais aux dépens des fous il se permet de rire ;
Il sçait s'en amuser en vivant avec eux,
Et n'a point la farouche & sauvage manie
De s'éloigner du monde, & de priver ses yeux
Des tableaux variés de l'humaine folie.

M. Léonard.



A THEMIRE.

Si le destin m'avoit fait belle,
A chaque instant je me dirois :
Est-ce donc pour être cruelle,
Qu'Amour me donna tant d'attraits ?

Si quelque amant fidèle & tendre
Venoit s'offrir à mes liens,
Je mettrois ma gloire à me rendre ;
Tous ses plaisirs seroient les miens.

Fuir l'amour est une foiblesse ;
La pudeur est de s'embellir
Par les roses de la tendresse ;
La sagesse est de bien choisir.

Tout n'est qu'amour dans la nature ;
Près de son amant séducteur,
La fauvette sur la verdure
Vole, & soupire son bonheur.

La rose, pour être cueillie,
Dès l'aurore s'épanouit ;
Le ruisseau, sur l'herbe fleurie,
Serpente, murmure & jaillit.

Le temps fuit d'une aîle légere;
Et la beauté n'a qu'un moment;
C'eſt à la main d'un tendre amant
A cueillir la fleur paſſagere.

Sourde à la voix du doux plaiſir,
Vainement ta fierté s'irrite;
Chaque fois que ton ſein palpite,
Il t'avertit qu'il faut jouir.

Thémire, Thémire rébelle,
S'il eſt défendu d'être heureux,
Pourquoi le Ciel te fit-il belle?
Pourquoi m'a-t-il donné des yeux?

M. BORDE.

VERS

Pour être mis au bas du Portrait de M. DE MONCLAR, Procureur Général du Parlement de Provence.

DE la candeur, de la prudence,
On voit en lui les traits les plus brillans;
C'eſt Démoſthene, il a ſon éloquence;
C'eſt Ciceron, il a tous ſes talens.

LE CONGÉ.

De quel poids on eſt ſoulagé,
Lorſque l'on perd une maitreſſe!
Enfin, amis, le charme ceſſe;
Je ſuis heureux : j'ai mon congé.
Tout m'amuſe, & rien ne me lie;
Il faut pourtant en convenir :
Laïs eſt jeune, elle eſt jolie;
C'eſt pour cela que je l'oublie :
On riſque à s'en reſſouvenir.
Que je hais ce front où reſpire
L'intéreſſante volupté,
Cet art de tromper, de ſéduire,
Si ſemblable à la vérité,
Et ſa folie & ſa gaîté,
Et le charme de ſon ſourire!
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui ſert de voile à ſes attraits,
Ou bien qui leur ſert de parure;
Ce ſein qu'Amour ſçait embellir,
Qui s'enfle, s'éleve ou s'abaiſſe
Au moindre ſouffle du deſir,

Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui la caresse;
Ses caprices qui sont des loix,
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchans de sa voix,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois!....
Je la déteste, je l'abhorre:
Mais c'est trop m'en entretenir;
Car à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

M. DORAT.

ÉPIGRAMME.

TIRCIS pressoit Iris, qui résista;
Cet Amant neuf saisit un écritoire,
Et fit des vers où sa Muse chanta
De ce refus la glorieuse histoire,
Et la vertu d'Iris égale à ses appas.
» Ces Vers, dit la Belle, tout bas,
» Ne m'en feront jamais accroire;
» Car si Tircis eût fait un pas,
» Il eût pu chanter sa victoire.

M. SÉDAINE.

L'ESPRIT DU SIECLE,

ÉPITRE A M. L. C. D. B.

ORNEMENT de ton ſiécle, ô fils de l'harmonie!
Toi dont l'eſprit heureux, le rapide génie
Eclaire ma raiſon dans ce triſte Univers,
B*** je viens t'offrir le tribut de mes vers.
Le voile eſt déchiré, ta vertu triomphante
Ne craint plus les horreurs que l'impoſture enfante:
Tes rivaux devant toi demeurent confondus,
Reptiles écraſés auſſi-tôt qu'apperçus.
Ainſi l'Aſtre du jour, après de longs orages,
Perçant de ſes rayons l'épaiſſeur des nuages
Formés par des frimats, ennemis de ſes feux,
Reparoît plus brillant ſur la voûte des Cieux.

Combien l'homme eſt méchant & rempli d'artifices!
Eh! qui peut le connoître & calculer ſes vices?
A quels jours déſaſtreux ſommes-nous réſervés!
Quel ſiécle vit jamais les cœurs plus dépravés!
De la philoſophie eſt-ce donc l'apanage?
Eſprits forts, vos excès ſeroient-ils ſon ouvrage?
Inſtruiſit-elle au vice & Socrate & Zénon?

Rendit-elle imposteurs Marc-Aurele & Platon ?
La raison dans leur ame exerçoit son empire,
Sa voix de leur orgueil étouffoit le délire ;
Trésors de la sagesse ils vous possédoient tous :
Plus modestes enfin, plus chrétiens que ces fous
Dont l'esprit est plongé dans la nuit la plus sombre,
Qui couverts du soleil, vont blasphêmer dans l'ombre ;
Des crayons de l'erreur peignant la vérité,
Insolens ennemis de la Divinité.

Ainsi l'ame n'est plus qu'un être périssable,
Des horreurs du néant victime misérable :
Quoi ! ce flambeau sacré qui dirige mes pas,
S'éteindroit à jamais au moment du trépas !
Des loix de la matiere esclave infortunée,
Des organes du corps suivant la destinée,
Notre ame, sans espoir, à l'heure de la mort,
Dans le sein du tombeau termineroit son sort !

Des Sages de nos jours voilà donc l'espérance ?
Ils veulent m'éclairer ; exécrable science,
S'il faut, pour raisonner, cesser d'être Chrétien.
Qu'est-ce qu'un Philosophe, alors qu'il ne croit rien ?
Un impie entassant systême sur systême,
Dogmatisant sur tout, & s'ignorant soi-même,
Qui passant chaque jour de l'étude à l'erreur,

Des excès de l'esprit tombe dans ceux du cœur;
Soumet tout au calcul, & dans sa folle ivresse,
Blâme du Créateur la profonde sagesse;
Vient à n'avoir pour Dieu qu'un aveugle destin,
Vit enfin sans motif, & meurt en libertin.

A de tels insensés je pourrois rendre hommage!
Les flatter bassement, mendier leur suffrage!
Qui, moi? La vertu seule a pour moi des appas,
Et je ne peux louer, quand je n'estime pas.
De titres fastueux en vain on les renomme,
Qui n'est pas vrai Chrétien ne peut être un Grand Homme:
Des mortels l'esprit seul ne fait pas la grandeur,
Et l'homme devant Dieu n'est grand que par le cœur.
Qu'importe des talens le brillant assemblage?
Le Ciel couronne-t-il leur nombre ou leur usage?

La gloire des méchans ne peut toujours durer;
Quelquefois dans ce monde on les voit prospérer:
Le plaisir les prévient, l'honneur les environne;
A ce calme enchanteur leur ame s'abandonne;
Leurs desirs sont comblés, leurs jours tissus de fleurs;
La fortune loin d'eux repousse les malheurs:
Sous des lambris d'azur ils nagent dans la joie;
Ils vivent dans le luxe, ils marchent sur la soie,
Et passent des festins dans les bras du sommeil.

Mais, ô Dieu! quel ſpectacle, & quel affreux réveil
Diſſipe tout-à-coup l'ivreſſe de leur vie!
La mort, comme un tonnerre, éclate ſur l'impie;
Cet aſtre, ainſi qu'un trait, a diſparu de l'air
Plus vîte que les vents, & plus prompt que l'éclair:
Semblable à ces vaiſſeaux dont la fuite rapide
N'offre à l'œil qui le ſuit ſur la plaine liquide,
De leur cours paſſager qu'un mobile ſillon
Par les flots effacé, détruit par l'aquilon.
En vain la main de l'art façonne la matiere,
Le Temps d'un bras d'airain réduit tout en pouſſiere;
L'orgueil tombe des cieux, le vice eſt confondu,
Et rien n'eſt permanent que la ſeule vertu.
Ce temps qui de l'impie emporte la mémoire,
Ajoute un nouveau luſtre à l'éclat de ſa gloire;
Et ne fait qu'affermir ſon culte & ſes Autels;
C'eſt la Religion qui nous rend immortels.
O vous qui croyez l'être, aimez donc la ſageſſe!
Peignez-la comme elle eſt, ſans excès, ſans foibleſſe:
De ſes ſentiers divins pourquoi vous écarter?
Si l'eſtime vous flatte, il faut la mériter.
Ceſſez de nous prôner des Ecrits déteſtables,
Des vers entortillés, des Auteurs mépriſables,
Célebres ſeulement par les vices du cœur;
L'erreur applaudit ſeule aux progrès de l'erreur.
De ces vers corrupteurs, de ces chants téméraires,

Les ſuccès ſont toujours des ſuccès éphémeres ;
Ces avortons impurs n'exiſtent qu'un inſtant ;
Un moment les voit naître & rentrer au néant.

Tel un globe enchanteur que le ſavon enfante,
Etale aux yeux ravis ſa ſurface brillante ;
Son éclat ſéduiſant bientôt s'évanouit ;
Un ſouffle fait ſa pompe, un autre la détruit :
Vapeur étincellante, édifice mobile,
Dont l'air forme & diſſout le coloris fragile ;
Ou tel on voit ſoudain, dans un été brûlant,
Un amas de pouſſiere emporté par le vent.

Quels ſont donc nos tréſors, dans le ſiécle où
nous ſommes ?
Nombre de Beaux-Eſprits, preſque plus de Grands
Hommes ;
Beaucoup d'impiétés, de baſſes paſſions,
Et bien moins de talens que de prétentions.

Pour moi, libre & content, doué d'une ame heu-
reuſe,
Je ne vois que de loin cette mer orageuſe ;
A l'abri des erreurs que produit notre orgueil,
Retiré dans le port je contemple l'écueil,
Eloigné du péril j'entends gronder l'orage :
Aſſis ſur mon rocher je brave le naufrage,
Et les aſſauts fougueux des vents multipliés ;

Je vois les flots frémir, se briser à mes pieds.
Là, sans ambition, je m'instruis à bien vivre,
Formé par tes conseils, je relis un bon livre;
A remplir mes devoirs je borne mes plaisirs,
Et sur mes vrais besoins je régle mes desirs:
Ami de la sagesse & de la solitude,
Je consacre ma vie aux charmes de l'étude.
Tu le sçais, quand le coeur est épris de ce goût
Il ne desire rien, il est heureux par-tout.
Il ne se repait plus d'images mensongeres;
Peu touché de l'éclat des grandeurs passageres,
Il n'est point ébloui des postes éminens;
Rarement le mérite est-il aux premiers rangs.

Oh! si je possédois le don de toucher l'ame,
Ce style harmonieux qui l'éleve & l'enflâme,
Ce délire sacré, germe fécond des vers;
Si j'avois ton génie & tes talens divers,
B*** je tenterois, en des chants pathétiques,
D'imiter de David les sublimes Cantiques.
Que d'ame en ses écrits! quels rapides accens!
Quels objets! quels accords! quels tableaux plus
touchans!
Comme il peint l'Eternel & sa magnificence,
Les traits de sa bonté, l'éclat de sa puissance!

Armé de sa fureur, précédé de l'éclair,
Sur le char de la foudre il s'élance dans l'air;

Son tourbillon brûlant embrase les nuages ;
Il vomit le tonnerre, enfante les orages,
Ebranle l'Univers, exhale le trépas ;
Les rochers enflammés s'écrasent sous ses pas.
Son glaive foudroyant dans sa main étincelle ;
Le soleil s'obscurcit, & la terre chancelle :
Les éclats de sa voix brisent les élémens ;
Il desseche les mers & marche sur les vents.

Emules de Pindare, ah ! pourquoi dans vos rimes
Ne les pas transporter, ces objets si sublimes !
Par un rapide essor, sur des aîles de feu,
Volez, élancez-vous jusqu'au Trône de Dieu !
A ce Trône embrâsé de sa gloire éclatante,
Qu'elle gronde en vos mains sa foudre étincelante!
C'est le Dieu tout-puissant ; l'Eternel est son nom :
Faites luire l'aurore & mugir l'aquilon.
La Lune est sous vos pieds, votre front touche aux astres ;
Des Anges orgueilleux retracez les désastres.
Arrêtez dans les airs la marche du Soleil ;
Que les morts à vos cris sortent de leur sommeil.
Créez un nouveau monde, embellissez sa face,
Que la terre se peuple, & que le jour se fasse :
Irritez ou calmez les flots audacieux ;
Commandez, osez tout, vous êtes dans les Cieux.
En parcourant de l'air les plaines inconnues,

Si je vous vois tomber, c'eſt du plus haut des nues ;
La harpe de David vous rendroit immortels :
Des Chantres du Très-Haut les vers ſont éternels.
Moyſe peint ce Dieu qui lance le tonnerre ;
Des gouffres du cahos il fait ſortir la terre :
L'Aſtre du jour lui doit l'éclat de ſes rayons ;
Il enchaîne les mers, il ébranle les monts.
Tout s'anime, tout vit ſous ſa touche rapide ;
C'eſt ſon cœur qui peint tout, c'eſt le cœur qui le guide,
Et dans ſes vers pompeux brillent également
Les tableaux de l'eſprit & ceux du ſentiment.

Qu'aiſément de conſeils l'homme remplit un Livre !
Qui peut donner des loix, ne peut toujours les ſuivre :
Le génie eſt la regle & l'ame des talens ;
Qui n'eſt pas né Poëte à rimer perd ſon temps.

Tous ne peuvent chanter le Maître du tonnerre ;
Timides vermiſſeaux, vous rampez ſur la terre :
Ce n'eſt qu'aux aigles ſeuls, au vol audacieux,
A fixer le Soleil, & planer dans les Cieux.

M. L'ABBÉ DE R***

ODE

ODE
A LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du Vulgaire,
Toi qui, Reine de l'Univers,
Toujours redoutable & légere,
Donne des ſceptres ou des fers;
Le Peuple ébloui des richeſſes,
Envie à ceux que tu careſſes,
Des biens trop ſouvent dangereux;
A tous ces Grands le cœur du Sage
Envie un plus noble avantage:
Ils peuvent faire des heureux.

Bienfaiſance, ô Vertu ſacrée!
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Aſtrée,
Eleva les premiers Autels.
Dans ce Soleil dont l'influence
De nos fruits mûrit la ſemence,
C'eſt toi que l'Homme révéroit;
Dans tous ces Globes de lumiere,
Qui ſuivent pour nous leur carriere,
C'eſt toi ſeule qu'il adoroit.

De ce Dieu dont la main puissante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable & touchante
M'annonce la Divinité.
S'il ne se montroit à la terre
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses fleches de feu,
A ces traits je pourrois connoître
L'Arbitre du monde & mon Maître;
Je chercherois encore un Dieu.

La nature prudente & sage
Unit tous les hommes entr'eux;
Ta main confirmant son ouvrage,
Resserre ces utiles nœuds;
C'est toi dont le charme nous lie
A nos Maîtres, à la Patrie,
Aux auteurs même de nos jours;
C'est toi dont la vertu féconde
Réunit l'un & l'autre monde
Par un commerce de secours.

Des fortunes, à ta présence,
Disparoît l'inégalité;
Par toi, les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté.
Sans toi, la puissance suprême,
Et la pourpre & le diadême,

Brillent d'un éclat odieux;
Sans toi, ſur ce globe où nous ſommes,
Les Rois ſont les tyrans des hommes;
Ils ſont par toi rivaux des Dieux.

A ce Monarque, ton image,
Qui nous dicte tes ſages loix,
Sur nos reſpects & nos hommages
Tu donnes d'invincibles droits:
C'eſt toi, divine Bienfaiſance,
Qui régles la juſte puiſſance
Que le Ciel remit dans ſes mains;
Il ſçait qu'un pouvoir légitime
Eſt le privilége ſublime
D'être Bienfaiteur des humains.

Que pour des ames généreuſes
Un droit ſi noble eſt précieux!
O vous, familles malheureuſes,
Que la honte cache à nos yeux;
Mortels, mes ſemblables, mes freres,
Dans quels aſyles ſolitaires
Allez-vous cacher vos douleurs?
Heureux qui finit vos alarmes!
La gloire d'eſſuyer vos larmes,
Vaut tous les lauriers des Vainqueurs.

Ah! malgré vous, mon cœur avide

Va trouver votre affreux réduit :
J'y vole, la pitié me guide,
Son flambeau sacré me conduit.
Je perce ces tristes ténebres,
Je découvre ces lieux funebres.....
O Grands ! brillez dans vos Palais,
Asservissez la terre entiere ;
Sur le Pauvre, dans sa chaumiere,
Je vais régner par mes bienfaits.

Viens, je t'offre un bras secourable ;
Viens, malgré tes destins jaloux,
Revis, famille déplorable.....
Quoi ! tu tombes à mes genoux,
Tes yeux éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux :
Tu crois voir un Dieu tutélaire ;
Non, je suis homme, à leur misere
Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon ame altiere,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fiere,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au Bienfaiteur sauvage,
Qui veut forcer le libre hommage

Des cœurs que ses dons ont soumis ;
Dont les bienfaits sont des entraves,
Qui veut acheter des esclaves,
Et non s'attacher des amis.

Oui, je hais la pitié farouche
D'un Grand superbe & dédaigneux ;
Oui, le blasphême est dans ma bouche,
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence,
Il aime à me faire trembler ;
Et lorsqu'il soutient ma foiblesse,
Son orgueil veut que je connoisse
Que son bras pouvoit m'accabler.

Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs & brûlans,
Qui portent les feux, les tempêtes,
Et les orages dans leurs flancs :
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrens rapides,
Qui vont au loin les arroser ;
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre
Ils menacent de l'embraser.

M. L'ABBÉ DE LILLE.

ÉPITRE
A ZÉLIS.

DANS un séjour où l'innocent
Rougit à côté du coupable,
Où mon cœur est inébranlable,
Où je suis encor ton amant,
C'est toi, Zélis, que je réclame;
Et je puis du moins t'adresser
L'entretien secret de mon ame,
Qu'il m'est défendu de tracer.
Tu vois ma jeunesse incertaine
Livrée aux plus affreux combats;
Tu vois les piéges de la haine
Se multiplier sous mes pas;
Et l'Envie, au regard farouche,
Qui contre moi s'armant toujours,
Veut du souffle impur de sa bouche,
Sécher la fleur de mes beaux jours.
Tu me vois en bute à l'outrage,
Et, par des ordres inhumains,
Dans l'enceinte de l'esclavage
Jetté loin de l'œil des humains.

Cependant, je suis sans alarmes,
Et, de mes ennemis vainqueur,
A mes yeux je défends les larmes,
Et l'abattement à mon coeur.
J'ai vu se former la tempête,
Je l'ai vu tomber sans frayeur,
Et je n'ai point courbé ma tête
Sous la main du persécuteur.
Oui, loin que ces revers m'étonnent,
Je sçais, en les considérant,
Sur les horreurs qui m'environnent,
Jetter un oeil indifférent:
Je sçais, & la Philosophie
M'apprit, dès mes premiers travaux,
Que dans le rêve de la vie,
Il n'est de réel que nos maux;
Que les hommes, dès leur naissance,
A pleurer étoient condamnés,
Et mouroient avec l'espérance.
Frere de tant d'infortunés,
J'ai méprisé mon existence,
Et l'ai soumise à la puissance
De l'affreuse nécessité;
Et, par le torrent emporté,
Je m'endors avec indolence
Sur les flots de l'adversité.
Mais malgré cette indifférence

Pour ce qu'on nomme les revers;
Et mon amour & ton absence,
Fatiguent bien plus ma constance
Que mes ennemis & mes fers.
Zélis, c'est un tourment bien rude
De porter dans la solitude
Les dévorantes passions,
Leurs transports, leur inquiétude;
Et l'horreur des réflexions.
L'Amour est le bourreau de l'âme,
Lorsque perdant tous ses attraits,
Il n'a plus, pour nourrir sa flâme,
Que le poison de ses regrets.
Voilà le trait qui me consume,
Qui me déchire avec fureur;
Voilà le fardeau d'amertume
Qui s'appésantit sur mon cœur.
Zélis, quand la cause premiere
Fixa le terme de nos jours,
Pour en prolonger la carriere,
D'ennuis elle sema leur cours;
Et puis, pleurant notre misere,
Nous laissa pour grace derniere,
Et les erreurs & les amours.
Secouant ses aîles funebres,
Le malheur, sur nos tristes ans;
Etend le voile des ténebres,

Et les nuages menaçans;
Tout eſt obſcurci de ſon ombre:
Mais appellés par le deſir,
Quelquefois, dans cette nuit ſombre,
Brillent les éclairs du plaiſir;
Reſſource foible & malheureuſe,
Par qui nos maux ſont augmentés:
La nuit en devient plus affreuſe
Après leurs rapides clartés.

Tandis qu'au fond de cette enceinte,
Réduit à penſer avec moi,
Je t'adreſſe une foible plainte
Qui ne parvient pas juſqu'à toi.
Aux rives de la Paleſtine,
Le gouffre immenſe du trépas
Engloutit les murs de Damas;
Sous cette effroyable ruine,
La Mort, avec un bras de fer,
Frappe un million de victimes,
Et, pour leur creuſer des abymes,
Briſe les voûtes de l'enfer.
Dans les champs de la Germanie,
Saiſi du démon des combats,
Vingt Peuples s'arrachent la vie,
Et dans le ſang trempent leurs bras;
Enfin, ce Globe lamentable

N'eſt qu'un ſombre & vaſte manoir,
Où quelque Génie implacable
Exerce ſon affreux pouvoir ;
Où l'on entend des cris de rage,
Et des pleurs & des ſifflemens ;
Les ſoupirs plaintifs des mourans ;
Le bruit des armes, du carnage ;
Et l'infortuné qui gémit ;
Et les hurlemens de la haine ;
Et le crime traînant ſa chaîne ;
Et le déſeſpoir qui rugit.
Telle eſt l'image épouvantable
De ce Globe abhorré des Cieux... ;
Eh ! dans cet exil déteſtable
Ai-je droit d'être ſeul heureux ?
Adieu, Zélis, la nuit s'avance,
Je vais goûter quelque repos ;
Je ſens que mon ame commence
A vouloir éloigner ſes maux.
Cet amas d'horreurs m'importune.
Ah ! Zélis, tu ne m'entends pas :
Mais j'oublierai mon infortune,
En la pleurant entre tes bras.

Par un Priſonnier du Fort-l'Evêque.



IDYLLE,

TRADUITE DE MOSCHUS.

LA Reine de Cythere un jour perdit son fils.
Si quelqu'un, par ses soins, s'écrioit la Déesse,
Trouve le fugitif que cherche ma tendresse,
Il aura pour salaire un baiser de Cypris;
Qu'on me l'amene, & j'en donnerai mille.
Cet enfant, dans la foule, à connoître est facile;
Son teint n'est point de lys, mais un feu séducteur
Enflamme ses regards; son discours est flatteur;
Souvent son coeur dément ce que sa bouche exprime;
Sa voix douce s'aigrit, quand son courroux l'anime;
De blonds cheveux flottans couvrent son front pervers,
Et sa main, quoique foible, atteint jusqu'aux enfers;
Son sein se montre à nud, mais son ame est voilée;
Comme un oiseau, son vol le transporte en tous lieux;
Ses dards vont sans efforts à la voûte étoilée;
Il en a d'enchanteurs & de séditieux:
L'or brille en son carquois; mais les fleches qu'il lance,
Blessent tous les mortels; moi, dont il prit naissance,

J'en ai senti l'atteinte, & son léger flambeau
Brûle le soleil même.... Ah ! si de ce tableau
Vous retrouvez l'objet, rendez-moi sa présence ;
Sans pitié pour ses pleurs, donnez-lui des liens ;
Dans ces liens encor redoutez sa puissance ;
Redoutez ses poisons, s'il vous promet des biens ;
Si le traître sourit, soyez sûr qu'il vous trompe ;
Resserrez bien ses fers, de peur qu'il ne les rompe ;
S'il vous offre un baiser, craignez-en la douceur ;
Les flammes qu'il répand, embrâsent la nature ;
S'il dit : prenez ce trait, il vient de mon armure :
Gardez-vous d'y toucher, c'est un présent trompeur.

ÉTRENNES

A Madame la Marquise DU CH***.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la présenter ? Oh ! très-bien, j'en réponds ;
Tout lui plaît, tout convient à son docte génie ;
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la physique.

M. DE VOLTAIRE.

LE PERE RIVAL DE SON FILS.

PHILIS, mes beaux jours ſont paſſés,
Et mon fils n'eſt qu'à ſon aurore ;
Pour vous il eſt trop jeune encore,
Et je ne le ſuis pas aſſez.

Une maligne deſtinée
Sauve nos cœurs de votre loi ;
Vous naquîtes trop tard pour moi,
Pour lui vous êtes trop tôt née.

Ni moi, ni ce jeune écolier,
Ne ſçaurions comment nous y prendre ;
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que votre deſtin & le nôtre
Seroient charmans & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvoit ſe retrancher à l'autre.

Si de mon âge joint au ſien
On faiſoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à ſon âge
Ce que l'on ôteroit au mien.

Par-là vous pourriez voir éclore
Pour vous deux amans à la fois ;
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'eſt pas encore.

Mais pourquoi former ce deſir ?
Si notre âge approchoit du vôtre,
Nous ſerions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choiſir.

Que mon fils donc ſeul y prétende ;
Que, pour poſſéder vos appas,
L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle, en attendant ?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudroit-il ſe mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident ?

Mais, Dieux ! quelle aſſurance prendre
Sur un jeune cœur en dépôt ?
Tel qui l'auroit, mourroit plutôt
Que de ſe réſoudre à le rendre.

Votre cœur, s'il veut prendre avis
Sur un ſi délicat myſtere,
Pourroit eſſayer ſur le Pere
Comment il aimeroit le Fils.

RANCHIN.

ALCIBIADE
A GLYCERE.

TOI, dont le teint est plus frais que tes fleurs,
Toi, que l'Amour nomma sa bouquetiere,
Qui près du temple embelli pour sa mere,
Vends tes bouquets, & voles tous les cœurs,
Console-moi, mon aimable Glycere.
Loin du bosquet où tu comblas mes vœux,
Où le plaisir te fit ma Souveraine,
J'habite, hélas! des Palais fastueux;
Je suis l'amant d'une superbe Reine:
Glycere, hélas! je suis bien malheureux!
Ah! que le trône, ah! que son étalage
Nuit aux desirs, effarouche l'Amour!
Sur les carreaux je m'endors à la Cour,
Comme avec toi je veillois au village.
L'ombre d'un hêtre, un asyle écarté,
Une Bergere, au printemps de son âge,
Pour un Amant, ainsi que pour un Sage,
Sont plus qu'un trône & qu'une majesté.
Vénus jamais ne porte un diadême:
Comme le tien, son front est ceint de fleurs;

La beauté seule est son pouvoir suprême;
Et ses palais, des berceaux enchanteurs.
Quand sous leur voûte, Adonis, en silence;
étoit conduit par la main du desir,
Vénus alors oubliant sa puissance,
Etoit mortelle en faveur du plaisir;
Vénus souvent descendoit sur la terre;
Son fils lui seul étoit son confident;
Pour son amant Vénus étoit bergere,
Ne pouvant faire un Dieu de son amant.
Mais le moyen, (pardonnez grande Reine,)
D'être amoureux avec tant d'apparat!
L'Amour heureux que révolte une chaine,
S'il est trop vu, n'est jamais délicat.
Qu'auprès de vous, retenu par lui-même;
Libre toujours, il soit toujours constant!
On a chez vous une charge d'amant:
Ah! comment donc voulez-vous qu'on vous aime?
N'ayez donc plus de premier Ecuyer,
Qui, chaque soir, vienne me réveiller,
En me disant, d'une voix bien hautaine:
Allons, Seigneur, c'est assez sommeiller;
Allons, Seigneur, venez.... aimer la Reine.
Tenez, Madame, afin d'en mieux jouir,
Ne réglez plus les instans du plaisir;
L'occasion, le caprice est son guide;

Comme l'Amour, il aime à voltiger :
Que le hasard toujours lui seul décide
Le vrai moment & l'heure du berger.
Que sans éclat, sans importune escorte,
En tâtonnant, sur-tout sans Ecuyer,
J'entre, pieds nuds, par un autre escalier,
Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte ;
Que souvent même, & sans aide & sans bruit,
Prenant alors, dans l'ombre de la nuit,
Un pet-en-l'air pour tunique royale,
Sa Majesté se faisant mon égale,
Vienne trouver son amant dans son lit :
Respectant moins, j'aimerai davantage ;
Pour vos attraits j'oublirai tous vos droits ;
Et vous verrez, Reine, que quelquefois
Un froid respect vaut bien moins qu'un outrage.
Mais pour l'Amour ouvrir les deux battans,
Le promener, suivi d'une brigade,
Sous les lambris de vingt appartemens ;
Le recevoir sur un lit de parade,
Beau lit d'honneur, fastueux ornement,
Superbe dais, magnifique retraite,
Où l'on s'endort, où l'on donne, en bâillant
A sa Grandeur un baiser d'étiquette ! ....
C'est un enfant que le Dieu de Paphos :
Il veut voler sans esclave & sans maître ;
Il veut souvent entrer par la fenêtre ;

Quelquefois même il y veut des barreaux :
Le bruit l'effraie & le fait disparoître ;
L'obstacle seul irrite ses desirs ;
Pour le détruire il sçait le faire naître ;
S'il est tranquille, il n'a plus de plaisir.

C'est chez toi seule, ô ma belle Glycere,
Que cet Enfant prodigue mon bonheur ;
Tu sçais tromper, mais aussi tu sçais plaire ;
Il faut tromper dans l'amoureux mystere,
Puisque l'Amour est lui-même un trompeur.
Que tu lui dois, friponne, de guirlandes,
Pour tous les biens dont il sçut te parer !
Et ce n'est pas toujours par les offrandes
De tes bouquets, que tu dois l'honorer.
Il te doua, pour soutenir sa gloire,
De deux grands yeux tant soit peu libertins ;
Il t'eût fait tort de plus d'une victoire,
S'il t'en avoit donné de moins coquins :
Il te fit belle, &, qui plus est, jolie ;
Il prit plaisir à former les contours
De ce beau sein, que tu caches toujours,
Pour qu'à le voir toujours on s'étudie ;
N'oubliant rien, il t'apprit à rougir,
Même à pleurer ; il unit dans Glycere,
Pour tout charmer, pour tout assujettir,
L'air de Laïs aux traits d'une Bergere :
Glycere a tout pour donner du plaisir......

Le souvenir de tes seules caresses
Fait plus sur moi que la réalité
Des grands baisers, des royales tendresses,
Dont m'ennuiera dans peu Sa Majesté.
Hélas! ici la pourpre m'environne;
Je suis chargé de dorures, d'ennuis:
De beaux oeillets, par toi-même cueillis,
Formoient chez toi mon dais & ma couronne;
Nous n'avions point de superbes habits;
Le goût faisoit notre magnificence;
Mais nous avions, Glycere, en récompense,
De bien beaux jours, & de plus belles nuits;
L'Amour jamais n'exigea de parure;
Jamais l'Amour ne consulte un miroir:
Ses blonds cheveux flottent à l'aventure;
L'or n'est point fait pour meubler un boudoir.
Je n'aime point ce superbe étalage,
Tous ces réseaux, ennemis du desir,
Toujours armés contre la main volage
Qui veut errer dans le champ du plaisir:
La volupté s'en indigne & murmure.
Chez toi, Glycere, on craint peu ce destin;
On n'y reçoit jamais d'égratignure
Que de la rose éparse dans ton sein:
Mais que l'on doit chérir cette piquure,
Lorsque la bouche, au sourire enfantin,
Vient elle-même essuyer la blessure!



Ces longs repas, que l'on nomme feſtins ;
Où, près de vous, l'ennui ſe met à table,
Valent-ils donc ces ſoupers clandeſtins,
Où le plaiſir ſçait toujours rendre aimable ;
Où la douceur de tromper un jaloux,
Un vieux Midas, ajoute à notre joie ;
Où, ſans projet, le rire ſe déploie ;
Où, ſans juger les ſages ni les fous,
Nous oublions tout l'Univers pour nous ;
Où l'appétit, qui naît du plaiſir même,
De tous les plats ſe fait le cuiſinier ;
Où, libertin & gourmand par ſyſtême,
L'on mange bien, & l'on s'aime de même ;
Où l'on eſt deux ſans crainte de bâiller ?
Ah ! que me font toutes ces caſſolettes,
Tous ces parfums, tous ces vaſes brillans,
Ces dais couverts de cent mille paillettes,
Où l'on reſpire un inſipide encens ?
J'aime bien mieux cette ſimple corbeille,
Où, le matin, quand le timide oiſeau
Vient t'annoncer que l'Aurore s'éveille,
Ta main confond le lys & le barbeau,
Ce beau panier que la roſe couronne,
Qui, dans tes mains, de l'Amour eſt le trône,
Et qui jadis lui ſervit de berceau.....
Mais, dis-moi donc, que ſervent à la Reine
Tous tes trumeaux qu'elle a fait diſpoſer

Près d'un ſopha qui donne la migraine ?
Je te promets qu'elle eût pu s'en paſſer.
Eſt-ce, dis-moi, redoutant le murmure,
Et l'œil perçant de la malignité,
Pour rétablir l'ordre de ſa parure ?
De quoi s'occupe, hélas ! Sa Majeſté ?
Je ſçai prévoir cette triſte aventure ;
Preſque jamais ſon rouge n'eſt ôté.
Rappelle-toi, ma Glycere, cette onde
Où réparant les larcins du plaiſir,
Tu rattachois ta treſſe vagabonde,
Que détachoit auſſi-tôt le deſir.
Te ſouvient-il de ce jour, ma Glycere ?
(Ce jour étoit la fête de l'Amour)
Pour le fêter abandonnant la Cour,
Nous fûmes ſeuls vers ce bois ſolitaire,
Que tu ſçais bien qu'à la Cour il préfere ;
Ah ! le beau jour ! comme j'étois heureux !
Tout me ſembloit d'un fortuné préſage :
Si je levois mes regards vers les Cieux,
Je découvrois un azur ſans nuage ;
Dans les forêts les oiſeaux chantoient mieux ;
Bien plus matin la complaiſante Aurore
Me paroiſſoit, en faveur des amours,
Verſer ſes pleurs ſur les parfums de Flore,
Et pour nous deux avoir changé ſon cours ;
Du frais Zéphir l'haleine étoit plus pure ;

Un air plus doux rajeunissoit les champs;
Tout renaissoit : l'aspect de deux amans
Avoit sans doute embelli la nature.
Ivre d'amour, le desir dans les yeux,
J'entre avec toi dans cette grotte sombre,
Que vingt palmiers défendent, par leur ombre,
Des feux du jour, comme des envieux;
Dans tous les temps, un lit de fleurs nouvelles
Y tend un piége à la foible beauté,
L'Amour jura que jamais de cruelles,
Aucun mari, pas une Majesté,
Ces froids tyrans des plaisirs & des belles,
N'habiteroient ce séjour enchanté.
C'est-là, Glycere, ô ma belle Maîtresse!
Qu'enfin j'obtins cet amoureux baiser,
Qu'apparamment, pour doubler mon ivresse,
Pendant deux jours tu sçus me refuser.
Connois-tu bien la grande différence
Qu'entre Glycere & nos femmes de Cour,
Pour décider, toujours la préférence
En ta faveur a sçu mettre l'Amour?
Tiens, la voici : toujours vive & coquette;
Tu vas donnant des baisers, des faveurs;
Nous t'adorons, nous nous croyons vainqueurs:
Mais un caprice, & soudain la retraite
Est notre lot; tu te ris de nos pleurs,
Un doux regard précede tes rigueurs;

Et leurs rigueurs annoncent leur défaite :
Mais le caprice, en te parlant pour moi,
Fit mon bonheur ; (puis-je dire le nôtre ?)
Tu me sçavois plus scélérat qu'un autre :
Ce titre est bien quelque chose pour toi ;
Je suis heureux, j'étois digne de l'être ;
Je t'adorois, je t'aimois, je brûlois ;
Sur ton beau sein je mourois pour renaître,
Et pour mourir toujours je renaissois.
Bien différente en ceci d'une Reine,
Qui veut toujours qu'on fasse tous les frais :
Pour le plaisir tu partageois la peine,
Et par la peine au plaisir tu gagnois.
Dieux ! quels momens ! je vois ta belle bouche,
Belle toujours, sur-tout quand on y touche ;
Je vois tes yeux embellis par ces pleurs
Que le plaisir, tu le sçais, fait répandre,
Nuages doux, amoureuses vapeurs,
Dans tes beaux yeux mêlés d'un feu si tendre ;
J'entends encor ces soupirs enchanteurs,
Et ces baisers que mes lévres errantes
Venoient chercher sur tes lévres brûlantes,
Où le plaisir confondoit nos deux cœurs ;
Ces demi-mots du desir qui s'éveille,
Ces sons touchans soudain interrompus,
Plus éloquens, pour être suspendus,
Viennent toujours caresser mon oreille.

Je viens de rire, & je vais m'ennuyer;
Ah! c'en eſt fait, la force m'abandonne;
J'entends déja le maudit Ecuyer;
Adieu, Glycere, adieu; je vais bâiller
Bien tendrement ſur les degrés du Trône.
Vole par jour vingt mille libertés;
Fais-moi par jour vingt infidélités,
Cent, ſi tu peux: va, je te le pardonne;
Dupe les vieux, & ruine les ſots:
Conſerve bien ta friponne de mine;
Garde-toi bien de perdre tes défauts;
Sois toujours belle, & ſur-tout bien coquine.

M. DE P***

ÉPIGRAMME.

Un vieux Druide entiché de ſa race,
Pour s'attirer les reſpects d'un quidam,
Dit qu'à ſa Terre il n'étoit habitant
Qui jamais s'arrogeât l'audace
De ſe couvrir ou s'aſſeoir, lui préſent.
Le quidam, qui n'étoit pas bête:
» Monſieur, dit-il, ſe couvrant, s'aſſeyant,
» Ces gens n'ont donc ni cul ni tête?

M. BRET.

INVOCATION

INVOCATION
AUX AMOURS.

VENEZ, Amours, venez monter ma lyre ;
Grâces, daignez inſpirer mes accords.

Je veux chanter l'Enfant qui ſçut m'inſtruire,
Et pour jamais m'enchaîner ſur ces bords ;
Je veux chanter le Dieu qui pour Thémire
Bleſſa mon cœur, qui toujours le déchire,
Dont le flambeau me ſuivra chez les morts.

Venez, Amours, venez monter ma lyre ;
Grâces, daignez inſpirer mes accords.

Que dans mes Vers la tendreſſe ſoupire ;
Doux ſentiment, répands-y ces tranſports,
Cet intérêt qui plaît, émeut, attire,
Ce feu par qui tout brille, tout reſpire,
Tout s'embellit des charmes les plus forts.

Venez, Amours, venez monter ma lyre ;
Grâces, daignez inſpirer mes accords.

Que de mes chants tout reſſente l'empire :
Coulez, mes Vers, ſans peine & ſans efforts ;

Que la Beauté, l'Amour puissent vous lire;
Vous accorder la faveur d'un sourire!
Voilà mon prix; il vaut tous les trésors.

Venez, Amours, venez monter ma lyre;
Grâces, daignez inspirer mes accords.

M. D'ARNAUD.

CHANSON.

Le connois-tu, ma chere Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux, en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide raison.

M. L. C. D. B.

A MADAME ***

Qui s'enfuyoit d'une Cour étrangere, en habit de Religieux.

QU'AI-JE vu sous le Scapulaire ?
Et pourquoi, quittant ce séjour,
Vénus a-t-elle pris la haire ?
Est-ce vous, divin solitaire ?
Vous, l'ornement de notre Cour ?
O tendre, ô charitable frere !
Si vous confessez quelque jour,
Ne vous montrez plus si sévere ;
Et vous verrez la terre entiere
Conduite à vos pieds par l'Amour.
N'allez pas, d'une humeur austere,
Dans vos pénitens attendris,
Punir ces péchés favoris,
Ces péchés commis pour vous plaire.
Tonnez sur les indifférens ;
Frappez, confondez les rébelles :
Les yeux, ni le courroux des Belles
Ne trouvent point d'impénitens.

M. TRICOT.

EPITRE
A M. L. P.
SUR MA RETRAITE.

AMI, tu prétends que j'imite,
En me retirant de ces lieux,
Le Diable qui se fit Hermite,
Quand il vit qu'il devenoit vieux.
Hé bien! sans faire l'hypocrite,
Que pourrai-je faire de mieux?

J'ai passé ma longue jeunesse
Dans la fougue des passions,
Dans les plaisirs & la paresse,
Sans soins, sans occupations:
N'est-il pas temps dans la vieillesse
De faire des réflexions?

Je vois mon terme qui s'avance,
Et que je commence à vieillir;
Les plaisirs de la jouissance
Sont pour ceux qui peuvent agir.
Que faire donc dans l'impuissance?
Ou végéter, ou réfléchir.

Dans l'asyle où je me retire,
Je vais, avec d'aimables gens,
Du moins, en cherchant à m'instruire,
Tâcher d'employer mieux mon temps,
Et, revenu de mon délire,
Passer d'agréables momens.

Ce sont mortels d'un vrai mérite,
Ni fanatiques, ni cagots,
Possédant d'un bon Cénobite
Les vertus, & non les défauts;
Chez eux je ne me fais Hermite
Qu'afin de m'éloigner des sots.

C'est-là que mettant en usage,
Et leur exemple & leurs leçons,
On espere devenir sage;
Et, si l'on n'acquiert la raison,
On a du moins cet avantage
Qu'on déraisonne à l'unisson.

Ce n'est point par misanthropie
Que j'ai conçu ce beau projet;
Il faut sortir de cette vie,
Comme un convive d'un banquet,
Remerciant la compagnie,
Et faisant gaiement son paquet.

Je vois que ce monde m'ennuie;
Je ſens que je dois l'ennuyer:
Par un peu de Philoſophie,
Je cherche à pouvoir étayer
Les derniers momens de ma vie,
Que je voudrois mieux employer.

J'ai fait un aſſez long voyage:
Si je m'en plaignois, j'aurois tort.
Je n'ai guere éprouvé d'orage;
J'ai joui du plus heureux ſort.
Je finis mon pélérinage,
Et je ſuis prêt d'entrer au port.

Je ſerois plus long-temps au monde
Sans apprendre rien de nouveau;
On ne voit que le Ciel & l'onde,
Quand on reſte dans ſon vaiſſeau.
La vie eſt une place ronde,
Et j'ai fait le tour du cerceau.

Hier j'ai vu ſe lever l'Aurore,
Et le Soleil ſuivre ſon cours:
Demain je le verrois encore;
Tout eſt de même tous les jours;
Et pour les choſes que j'ignore,
Je les ignorerois toujours.

M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

VERS
SUR LE MÊME SUJET.
A MADAME
LA MARQUISE DE G***

QUOI ! c'eſt G*** qui t'inſpire
Ce projet de dévotion !
Cette Belle, à t'entendre dire,
Opéra ta converſion.

Croirai-je, quand un Saint Antoine,
En la voyant, eût ſuccombé,
Qu'elle convertit un Chanoine,
Et ſanctifie un vieil Abbé ?....

Le fait n'eſt pas trop vraiſemblable ;
J'en conviens : mais me nieras-tu
Qu'il n'eſt rien dont ne ſoit capable
La beauté jointe à la vertu.

Qu'elle a, pour convertir un Diable,
Tout autant de facilité

Que pour rendre un Ange coupable,
Malgré toute sa sainteté.

Que c'est une femme parfaite ;
Qu'en elle son mari trouva,
Et les grâces d'une coquette,
Et les vertus d'une Honesta ?

Par le même.

ÉPITAPHE DE Mlle. LE COUVREUR.

CI-GIT l'Actrice inimitable,
De qui l'esprit & les talens,
Les grâces & les sentimens,
La rendoient par-tout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit à l'immortalité,
Qu'aucune Héroïne ou Déesse,
Qu'avec tant de délicatesse
Elle a souvent représenté.
L'opinion étoit si forte
Qu'elle devoit toujours durer ;
Qu'après même qu'elle fut morte,
On refusa de l'enterrer.

PORTRAIT DE PHILIS.

POUR peindre un Alexandre il fallut un Apelle:
Le ciseau seul de Praxitelle
Pouvoit de Cupidon vivifier les traits;
L'Amour, dans un tableau fidèle,
De la jeune Philis va peindre les attraits.

Philis moins belle que jolie,
Des Nymphes que Vénus à sa Cour a choisie
Réunit les charmes vainqueurs;
C'est le portrait de la vive Thalie,
Qui charme moins les yeux qu'il ne pique les cœurs.
Tout le feu du desir dans ses regards pétille,
Dans tous ses traits la vivacité brille;
Son souris, de la volupté
Est la délicate peinture,
Et l'enjouement & la gaieté
Répand sur ses appas sa teinte vive & pure:
Son front, le miroir de son cœur,
Exprime en rougissant sa naïve candeur;
Bientôt il va rougir & s'embellir encore

Des feux naissans d'un tendre amour;
Philis est un bouton qui n'attend, pour éclore;
Que les premiers rayons du jour.
De Cupidon ses attraits sont l'ouvrage;
De son arc dangereux ses sourcils sont l'image;
Et de ses yeux réfléchissent les traits:
Ainsi l'on voit d'un arbre épais
Les rayons du Soleil percer le verd feuillage;
Tel à travers ses sourcils gracieux
On voit étinceller le feu de ses beaux yeux:
Ces yeux que d'une ame sensible
Peignent les premiers mouvemens;
Langage muet, mais visible,
Qui jamais n'échappe aux amans.
Dans son ame novice encore,
Puisse l'Amour, ce doux vainqueur,
Développer & faire éclore
Le germe naissant du bonheur!
Puisse la flamme active & pure
Qui s'allume en mes yeux, qui brûle dans mon cœur,
Hâter les vœux de la nature,
En embrâsant Philis d'une aussi vive ardeur.
J'ose former, peut-être, une vaine espérance;
Mais, aimable Philis, en vain tu t'en défends;
J'ai surpris avec moi tes yeux d'intelligence,
Je les ai vus, par préférence,

S'animer par des feux plus vifs & plus touchans.
Une modeſtie ingénue
Te fait ſouvent baiſſer la vue;
Mais bientôt tes regards enhardis par les miens,
Me lancent des traits pleins de flâme;
Alors un doux tranſport fait palpiter mon ame;
Et mes yeux languiſſans ſe perdent dans les tiens.

M. Prévôt.

VERS
DE M. LE C. DE T***
A MADAME ***
Qui l'avoit embraſſé.

Je vous aimai dès votre enfance;
Mais il eſt temps de fuir vos coups;
J'ai bien ſenti mon imprudence,
En goûtant un plaiſir ſi doux.
D'un ſeul baiſer mon cœur friſſonne;
Et c'eſt trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'eſt l'amitié qui le donne,
Quand c'eſt l'Amour qui le reçoit.

LES AVANTAGES
DE LA VIEILLESSE.
ODE.

TEL qu'un Cygne aux bords du Méandre,
Quand la mort va fermer ſes yeux,
Des derniers chants qu'il fait entendre,
Charme les hommes & les Dieux ;
Tel, prêt à quitter la lumiere,
Dieu du Pinde, dans ta carriere
Je vais étonner mes rivaux :
A tes ſons j'accorde ma lyre,
Et, nouveau Sophocle, j'aſpire
A tes triomphes les plus beaux.

O mortel, dont le cœur avide
Vole après un bien qui te fuit,
Ma voix, de l'erreur qui te guide,
Vient diſſiper l'épaiſſe nuit ;
Abandonne un eſpoir frivole,
Et contre le temps qui s'envole,
Ingrat, rougis de murmurer ;
Libre du joug de la jeuneſſe,

C'eſt dans les bras de la vieilleſſe
Que tu vas bientôt reſpirer.

Tu diſparois, obſcur nuage,
Fantôme qui m'as trop ſéduit,
Le calme ſuccede à l'orage,
Le jour le plus ſerein me luit;
Ma vie à cet inſtant commence,
La raiſon & l'expérience
Eclairent, raſſurent mes pas;
Je cueille, même après l'automne,
Des fruits mûrs que la vertu donne,
Et que le temps ne détruit pas.

Lance tes traits, Amour perfide,
Fais briller tes charmes trompeurs;
La vieilleſſe me ſert d'égide,
Je ris de tes vaines fureurs;
Jadis aux Bacchantes fidèle,
Sur leurs traces, fils de Sémele,
J'honorois ta divinité:
Mon culte eſt enfin raiſonnable,
Et ton nectar coule à ma table,
Des mains de la ſobriété.

Le regne paſſager de Flore
N'offre que de vaines couleurs;
Telle eſt, ô Beautés, votre aurore,

Ceſſez d'idolâtrer ſes fleurs :
Si les rides font fuir les grâces,
Le temps amene ſur leurs traces
Des biens plus vrais & plus conſtans ;
Iſaure à ſon dixiéme luſtre,
Brilloit déja d'un plus beau luſtre
Qu'aux premiers jours de ſon printemps.

Arrête, téméraire Icare,
Suis ton pere au milieu des airs ;
Mais que vois-je ? hélas ! il s'égare,
Dédale ſeul franchit les mers :
Ainſi périra la jeuneſſe,
Qui, fuit la voix de la vieilleſſe,
Ne réglera point ſon eſſor ;
Jamais le jeune Thélémaque
N'auroit revu les murs d'Ithaque,
S'il n'eût eu pour guide Mentor.

Dieux ! ſous mes pas la terre s'ouvre ;
Quels objets ! quel abyme affreux !
Mon œil effrayé vous découvre,
Noir Tartare, terribles feux :
Que de Pâris, que de Narciſſes,
En proie aux plus cruels ſupplices,
Gémiſſent ſur ces triſtes bords !
Mais, dans les champs de l'Eliſée

Si j'y vois un fils de Théſée,
Que j'y puis compter des Neſtors!

Le ſang, la flamme, le ravage,
Annoncent de jeunes Héros;
Inſatiables de carnage,
Ils laſſent la main d'Atropos.
Octave, au printemps de ſa vie,
Eſt un tigre dont la furie
Immole Rome à ſes projets;
Mais, mûri par l'âge, il eſt homme;
Octave enfin, l'amour de Rome,
Eſt le pere de ſes Sujets.

Que les limites d'un Empire
Changent au gré d'un Conquérant;
Le Vieillard que Minerve inſpire,
Par les loix qu'il dicte eſt plus grand.
Accourez des demeures ſombres,
Venez l'atteſter, fieres Ombres
Et de Lycurgue & de Minos;
Où vais-je chercher des exemples?
France, dans FLEURY tu contemples
Un Sage qui fait des Héros.

O temps, que ta fuite eſt utile!
Mon ame en ſent l'heureux effet;
Hâte-toi, ſoumets cette argile

Qu'anima le fils de Japhet:
En affoibliffant nos entraves,
Tes coups foulagent des efclaves
Courbés vers les terreftres lieux;
Plus ta main frappe la matiere,
Plus mon efprit rompt la barriere
Qui fépare l'homme des Dieux.

M. LE CH. DE LAURÈS.

VERS

Pour être mis au bas du Portrait de M. DE LAURENT DE REYRAC, ancien Capitaine de Cavalerie, au Régiment de St. Simon.

De fes braves aïeux illuftrant la nobleffe,
Il fit aux champs de Mars admirer fa valeur;
Sa grande ame en tout temps cultiva la fageffe;
Bon pere, tendre époux, ami plein de candeur,
Nommez une vertu qui ne foit dans fon cœur.

M. L'ABBÉ DE REYRAC, Fils.



A Mlle. CLAIRON.

Le sublime en tout genre est le don le plus rare;
C'est-là le vrai phénix; & sagement avare,
La nature a prévu qu'en nos foibles esprits,
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entiere;
Les mortels ont à peine une foible lumiere,
Quelques vertus sans force, & des talens bornés.
S'il est quelques esprits par le Ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des Beaux-Arts la limite ordinaire,
La nature est alors prodigue en ses présens;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le souffle du génie & ses fécondes flammes,
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames:
Il faut qu'on en soit digne, & le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré:
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus, & que Minerve anime;
Toi qui ressuscitas, sous mes rustiques toits,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix;
(Non l'Electre Françoise à la mode soumise,
Pour le galant Itis si galamment éprise)

Toi qui peins la nature en voulant l'embellir;
Souveraine d'un art que tu sçus annoblir;
Toi dont un geste, un mot, m'attendrit & m'enflâme,
Si j'aime tes talens, je respecte ton ame;
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi,
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur : la vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la severe abstinence;
L'Amour, ce don du Ciel, digne de son Auteur,
Des malheureux humains est le consolateur;
Lui-même il fut un Dieu dans les siécles antiques:
On en fait un démon chez nos vils fanatiques;
Très-désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en Philosophe, & non pas en amant:
Une femme sensible, & que l'amour engage,
Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un Sage.
Que ce Conteur heureux qui plaisamment chanta
Le démon Belphégor & Madame Honesta,
L'Esope des François, le Maître de la Fable,
Ait de la Champmêlé chanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ses tons affectés,
Echo des fades airs que Lambert a notés:
Tu n'étois pas alors; on ne pouvoit connoître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fis naître.
Corneille des Romains Peintre majestueux,

T'auroit vue auſſi noble, auſſi Romaine qu'eux.
Le Ciel pour échauffer les glaces de mon âge,
Le Ciel me réſervoit ce flatteur avantage.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un ſort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux:
L'ame qui ſçait penſer n'en eſt point étonnée;
Elle s'en affermit, loin d'être conſternée:
C'eſt le creuſet du Sage; & ſon or altéré,
En renaît plus brillant, en eſt plus épuré.
En tout temps, en tous lieux le Public eſt injuſte:
Horace s'en plaignoit ſous l'empire d'Auguſte;
La malice, l'orgueil, un indigne deſir
D'abaiſſer des talens qui font notre plaiſir,
De flétrir les Beaux-Arts qui conſolent la vie:
Voilà le cœur de l'homme; il eſt né pour l'envie.
A l'Egliſe, au Barreau, dans les Camps, dans les
Cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toujours.

Du ſiécle que j'ai vu, tu ſçais quelle eſt la gloire;
Ce ſiécle des talens vivra dans la mémoire:
Mais vois à quels dégoûts le ſort abandonna
L'Auteur d'Iphigénie & celui de Cinna;
Ce qu'eſſuya Quinault, ce que ſouffrit Moliere;
Fénélon dans l'exil terminant ſa carriere;
Arnauld qui dut jouir du deſtin le plus beau,
Arnauld manquant d'aſyle, & même de tombeau;

De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumiere, il eſt vrai, commence à ſe répandre ;
Avec moins de talens on eſt plus éclairé :
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré ;
Ce ſiécle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, & ſur-tout des injures.
La barbarie approche ; Apollon indigné,
Quitte les bords heureux où ſes loix ont régné ;
Et fuyant à regret ſon parterre & ſes loges,
Melpomene avec toi fuit chez les Allobroges.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

DAMON pleure ſur ſes Ouvrages,
En pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir ſages,
Petits Ecrivains débauchés :
Pour nous qu'il a ſi bien prêchés,
Prions tous que, dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ſes péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

M. PIRON.



ÉPITRE

A M. DU BARAGE.

DANS ce boulingrin écarté,
Qui nous sert à plus d'un usage,
Autour d'un énorme pâté,
En ce moment, cher du Barage,
Nous buvons tous à ta santé.
La bonne Dame acariâtre
Dont tu me croyois idolâtre,
La larme à l'œil, vient, ces jours-ci,
D'aller rejoindre à la campagne
Son pauvre benêt de mari;
Que Dieu l'assiste & l'accompagne:
S'il m'en reste quelque souci,
Grace à vingt verres de Champagne,
Je m'en verrai bientôt guéri.
Ici, dans une paix profonde,
Nous sommes cinq ou six amis,
Chevaliers de la table ronde,
Qui, sans emplois & sans ennuis,
Volons de la brune à la blonde,
En attendant le Paradis,

Et les plaisirs de l'autre monde;
Tandis que plantant le piquet,
Et souvent dormant à la pluie,
Loin de ton lit doux & mollet,
Loin de ta femme qui s'ennuie
D'attendre son époux coquet,
Tu t'en vas, chargé d'un mousquet,
T'enrhumer dans la Westphalie;
Et parmi la neige & les coups,
Pour éterniser ta mémoire,
A la tête de deux cens fous,
Chercher des cornes & la gloire.

On dit que, versé par les mains
De quelque gentille Germaine,
A la bouche vermeille & saine,
Aux yeux fripons, aux ronds tetins,
Le vin du Rhin, sans fard comme elles,
Est bien différent de nos vins
Falsifiés comme nos Belles.
De quelque mystere caché
Depuis long-temps on te soupçonne,
Et chacun te croit entiché
De certaine vive Saxonne,
Qui, sans l'aveu de la Sorbonne,
A son joug te tient accroché.
Pour l'honneur de cette friponne,

Au moins caches-en le péché:
Nous prions Dieu qu'il te pardonne.
Pour prendre un baiser clandestin
Sur deux lévres à demi closes,
Pour presser par fois le satin
D'une gorge aux boutons de rose,
Je ne crois pas qu'un tel larcin
Exige indulgence de Rome;
Et pour être un peu libertin,
On n'en est pas moins honnête homme.
Pour des plaisirs si doux, hélas!
Etre damné, seroit dommage;
La route est glissante ici-bas:
Comment traverser ce passage,
Sans faire au moins quelques faux pas?

M. DE SAINT-PÉRAVI.

VERS attachés au collier d'un Chien appartenant à une jolie Femme.

FIDÈLE à ma Maîtresse, & toujours sur ses pas,
Sensible au soin qu'elle me donne,
Prêt à mordre tous ceux qui ne l'aimeroient pas;
Je n'ai pu mordre encor personne.

LES PETITS TROUS,

CONTE.

AINSI qu'Hébé, la jeune Pompadour
A deux jolis trous sur la joue;
Deux trous charmans où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'Enfant ailé sous un rideau de gaze
La vit dormir, & la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle! à l'instant il s'embrase,
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente,
Et pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante;
Heureux encor de mourir son vainqueur.
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint dont l'éclat l'éblouit,
Il les touche du doigt; elles en sont plus belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.
Pompadour se réveille, & l'Amour en soupire;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire;
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage seroit fou.

M. L. C. D. B.

CHANSON.

CHANSON.

Air : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

QUE l'on goûte ici de plaisirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos desirs,
Et tout les fait renaître.

N'est-ce pas ici le jardin,
Où notre premier pere
Trouvoit sans cesse sous sa main
De quoi se satisfaire ?

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage ?
Il n'y voyoit que deux beaux yeux :
J'en vois bien davantage.

Dans ce jardin délicieux,
On voit aussi des pommes
Faites pour charmer tous les Dieux ;
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaisirs sont les nôtres !

Sans le péché d'Adam, hélas !
Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eut qu'une femme avec lui;
Encor c'étoit la ſienne;
Je vois ici celles d'autrui,
Et n'y vois point la mienne.

Il buvoit de l'eau triſtement
Auprès de ſa Compagne;
Nous autres nous chantons gaiement,
En ſablant le Champagne.

Si l'on eût fait, dans un repas,
Cette chere au bon homme,
Le gourmand ne nous auroit pas
Damné pour une pomme.

M. LE D. DE N***.

MADRIGAL.

Je veux chanter en vers la Beauté qui m'engage;
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage.

FONTENELLE.

ODE
SUR LA SOLITUDE.

CHARMÉ de mon loisir & de ma solitude,
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la servitude,
Lorsque je suis heureux.

Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes,
Pour trouver ce bonheur que nous desirons tous ?
Maîtrisons nos desirs, n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

Déja trop accablés de liens nécessaires,
Pourquoi grossir encor la source de nos pleurs ?
Epargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires.
Ménageons nos douleurs.

Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
Le Maître dont il peut essuyer la fierté ;
Je n'irai point à ceux qu'éleve la fortune
Vendre ma liberté.

Dans le palais des Rois un coup d'œil nous captive,
L'homme y va follement chercher un meilleur sort ;

En entrant il le perd, libre quand il arrive,
Esclave quand il sort.

Le Sage toutefois ne pourra jamais l'être;
Pour l'homme vraiment libre il n'est point de liens;
Au milieu de la Cour il peut vivre sans maître,
Lui seul il est le sien.

Ni l'or ni les honneurs ne le rendent fidèle;
La vertu qui le guide est son unique appui;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle;
Elle en sort avec lui.

Il sert sans intérêt ceux que la terre adore;
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ses vœux;
Il ne desire rien, & lui seul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.

Lorsque l'air est serein il prévoit la tempête;
L'air se trouble, la nuit ne peut l'intimider;
Sans changer de visage, il entend sur sa tête
Le tonnerre gronder.

La solide grandeur dont l'éclat l'environne,
Dans sa disgrace encor répand un plus grand jour;
Nous le félicitons quand la Cour l'abandonne,
Et nous plaignons la Cour.

Frappé d'une peinture & si rare & si belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente le tableau,

Qu'il te regarde, Alcandre, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.

Ah! si par leurs vertus & leur douceur extrême,
Comme toi, tous les Grands enchantoient l'Univers,
Que je perdrois bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers.

Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
Je recherche un honneur d'amertume rempli;
Je veux loin des Palais vivre dans le silence,
Et mourir dans l'oubli.

Oui, mon obscurité sera mon assurance;
J'y braverai du sort le caprice inconstant;
Tranquille, délivré de crainte & d'espérance,
Pauvre & toujours content.

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
Les Muses m'offriront leurs charmes innocens;
Douces Divinités, c'est pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.

Que de momens heureux se passeront à lire,
Des Romains ou des Grecs les aimables écrits!
Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,

Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

RACINE, Fils.

VERS
A Mme. DE BOUFFLERS.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme Roi n'a point mon hommage.
Vos yeux seroient plus souverains ;
Mais ce n'est point ce qui m'engage.
Je crains les Belles & les Rois ;
Ils abusent trop de leurs droits ;
Ils exigent trop d'esclavage :
Amoureux de la liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans des chaînes qui m'ont sçu plaire ?
Votre esprit, votre caractere,
Font sur moi ce que n'ont pu faire,
Ni la grandeur, ni la beauté.

M. DE VOLTAIRE.



DISCOURS
SUR
LA PHILOSOPHIE.

BIENFAITEURS des humains, privés de récompense,
Je ne garderai plus un coupable silence ;
Mon cœur hait l'injustice & maudit les forfaits,
Je veux à des ingrats reprocher vos bienfaits.

Dans les sombres forêts l'homme erroit solitaire,
Il alloit recueillir, pressé par la misere,
Un gland, vil aliment des plus vils animaux ;
La soif le conduisoit sur le bord des ruisseaux,
Et lorsqu'il terminoit sa course vagabonde,
Un antre recevoit le Monarque du monde.
Mais un Sage parut. Accourans à sa voix,
Les mortels empressés lui demandent des Loix.
Il leur apprend les noms & d'époux & de pere.
La fille avec respect déja suit une mere.
Le Sauvage étonné forme un nœud dans ce jour ;
Aux pieds de son épouse il enchaîne l'Amour.
De son pere accablé soutenant la vieillesse,

Le fils court dans les champs exercer sa jeunesse ;
Et le soir, satisfait, cherchant un doux repos,
Lui rapporte en ses mains le fruit de ses travaux.
Tout change : le Sauvage a pris un nouvel être,
Dans le cœur des humains la vertu vient de naître.

Le travail se répand. Les déserts habités
Ouvrent leur solitude à d'immenses Cités.
Le travail fit entrer le plaisir dans le monde ;
La foule des Beaux-Arts sort de sa main féconde.
Bientôt à l'œil surpris, au milieu des jardins,
Bacchus montre en riant les utiles raisins.
Saturne le premier, d'une heureuse charrue,
Fait luire dans les champs la merveille inconnue ;
Les mortels étonnés leur adressent des vœux :
Les bienfaiteurs de l'homme en deviennent les
Dieux.
Il ignoroit encor le détestable crime
De priver la vertu d'un tribut légitime ;
Mais il connut trop tôt ce secret imposteur ;
L'ingratitude affreuse existoit dans son cœur.

Bientôt l'homme égaré courut des pieds du Sage
A la brute grossiere offrir un fol hommage ;
Il prodigue un vain culte & des vœux effrayés
Au reptile insensé qui se meut sous ses piés.
Pompeusement suivi d'un Peuple qui l'encense,
Le bœuf paré de fleurs vers son temple s'avance.

En triomphe il conduit ce Dieu ſtupide & lent,
Et qui ne-conçoit pas les honneurs qu'on lui rend.
Nul être n'eſt exempt de ſa fureur étrange ;
Il va chercher ſes Dieux dans le ſein de la fange :
L'inſenſé dans ſes bras le ſaiſit tout tremblant ;
Pour eux du créateur il dérobe l'encens.

Vainement l'Eternel s'eſt ſauvé dans Athenes ;
Par-tout l'homme abuſé, que ſon erreur entraîne,
Proſcrit l'Etre ſuprême, & donne à des Dieux vains
Cet Univers immenſe, ouvrage de ſes mains.
Socrate épris du Dieu qu'en ſon cœur il adore,
Annonce, oſe prêcher cet Etre qu'on ignore :
On frémit, on s'aſſemble, un Tribunal cruel
A prononcé l'arrêt : Socrate eſt criminel.

Hélas! dans ſa priſon, ſans alarme il ſommeille.
Un Miniſtre odieux entre, approche, l'éveille,
Et préſente à ſes yeux la coupe du trépas ;
Socrate la reçoit, ſon front ne pâlit pas.
O mon maître! tu meurs, l'erreur eſt triomphante ;
La vérité périt dans ta bouche expirante.
Tes Diſciples muets, plongés dans la douleur,
Séparés, tout penſifs, vont pleurer ton malheur.
Amis, conſolez-vous, l'Univers le regrette ;
Allez, ſervez le Dieu dont il fut l'interprête :

Et vous, tyrans cruels, expiez vos fureurs;
Le Ciel, pour vous punir, vous laiſſe vos erreurs.

O de l'humanité déplorable partage!
L'homme vient recueillir ce funeſte héritage:
Avant de nous laiſſer échapper de ſes mains,
Nâture, attache un voile aux aveugles humains.

Jadis l'Etre éternel, du ſein de la lumiere,
Vint d'un ſouffle de vie animer la pouſſiere.
L'homme naît: à la voix du puiſſant Créateur,
Les paſſions en foule entrerent dans ſon cœur;
Dans ſes canaux ſecrets, avec force élancée,
Un reſſort inconnu fit courir la penſée.
Dans nos ſens ténébreux Dieu tranſmit un rayon;
Mais ſous des fers peſans il retint la raiſon.
Il arrêta par-tout ſa foible intelligence;
Tout fut borné dans l'homme, excepté l'ignorance.

La ſageſſe eſt un don qu'il n'avoit point reçu;
Il n'a point en naiſſant cette heureuſe vertu.
Hélas! le malheureux, à tromper trop facile,
Prodigue à mille erreurs ſa croyance imbécile.
Il ſuit avec reſpect tous ces fantômes vains,
Nés de l'eſprit groſſier des ſtupides humains.
On l'inſtruit: les erreurs dont un pere eſt complice;
Deſcendent par degrés dans ſon ame novice;
Il l'entraîne dans l'ombre où ſes ſens ſont plongés.

Il charge un foible enfant de ses vils préjugés ;
Il dépose en ses mains leur amas ridicule :
Son fils les reçoit tous en son esprit crédule.
L'Homme du vrai sentier en naissant écarté,
Appelle, implore en vain l'aimable vérité :
Souvent il croit la voir, abusé par un songe ;
Il s'élance vers elle, il saisit un mensonge.
La vérité lui parle : ô soins trop superflus !
Il ne sçauroit l'entendre, il ne la connoît plus,
Il faut l'abandonner ; la main de l'ignorance
Lui laissa sur le front le bandeau de l'enfance.

O Sages ! levez-vous, chassez les imposteurs,
Qui des humains séduits nourrissent les erreurs.
Un Dieu vous envoya pour éclairer le monde.
Le Ciel vous fit pour l'homme, & dans la nuit
profonde
Où cet aveugle marche, errant & sans dessein,
Le Sage bienfaisant le conduit par la main.
Ainsi du fils d'Ulysse une austere Déesse
Instruisit autrefois l'imprudente jeunesse,
Et suivant son Disciple au milieu des combats,
Sous l'habit d'un mortel accompagnoit ses pas.

Un jour, en contemplant notre foible nature,
Dieu vit de toutes parts l'erreur & l'imposture,
Aux mortels, en son nom, osant dicter des loix.
Soudain Dieu forme un Sage, il emprunte sa voix :

» Descends, lui dit ce Dieu, va remplir mon attente;
» Frappe les préjugés que le mensonge invente;
» Rassure l'innocent, menace le pervers;
» Va, cours, détrompe l'homme, & rends-moi
l'Univers.

Il part : les vérités en tous lieux se répandent;
En vain les préjugés sur leur trône l'attendent :
Il court les attaquer, plein d'un juste courroux;
Ces vils tyrans de l'homme expirent sous ses coups.
La raison qu'opprimoit un cruel esclavage,
S'échappe de ses fers & fuit auprès du Sage.
Troublé, saisi d'effroi, le fanatisme affreux
Abandonne en fuyant son sceptre ténébreux;
Le Sage triomphant, le saisit & le brise.
Vous, qu'à nous éclairer le vrai seul autorise;
Heureux l'âge où sur nous vous répandez en paix,
De vos grandes leçons les sublimes bienfaits;
Où le charme divin de la Philosophie
Donne aux Etres pensans la lumiere & la vie.
Mais, grand Dieu, que je plains un siécle infortuné,
Quand dans sa triste enceinte un Sage n'est pas né;
Qui dans l'ombre caché, monstre horrible & dif-
forme,
De ses stériles ans traîne le poids énorme!

O vous, qui regrettez la perte des erreurs,
Vous, tyrans de l'esprit, vous, lâches oppresseurs,

Qui voulez parmi nous éteindre la lumiere,
Ingrats, qui haïssez le jour qui vous éclaire,
Descendez avec moi dans l'abyme des temps:
Voyez-vous tous ces Rois cruels & pénitens,
Ces guerres, ces combats, cette soif sanguinaire,
Ces Soldats teints de sang, & le corps sous la haire?
Plus de frein, plus de moeurs; le vice méconnu
Se pare insolemment du titre de vertu:
Par-tout l'homme se livre en proie à la démence;
Thémis est désarmée, & n'a plus de balance;
Le crime ne craint plus ses redoutables loix;
Le fer souvent injuste usurpe tous ses droits.
Quel spectacle, grand Dieu, quand notre esprit s'égare!
Les forfaits sont affreux sous la main d'un barbare!
Ah! si d'un jour serein les Cieux sont éclairés,
Rendez grace aux Beaux-Arts qui les ont épurés.

Que l'immortel Léon, ce Pontife si sage,
Rendit à leur pouvoir un brillant témoignage,
Lorsqu'à sa voix féconde, ô prodige nouveau!
Les Arts ressuscités sortirent du tombeau!
Il leur ouvre les bras aussi-tôt qu'ils respirent,
Au sein du Vatican ses bienfaits les attirent;
Leur foule rassemblée, en revoyant ces lieux,
Entoure avec respect ce mortel vertueux,
Ce Pontife sacré, ce bienfaisant génie,
Dont les soins généreux leur ont rendu la vie.

Courage, Galilée, ose entrer dans les Cieux ;
Dans leur abyme obscur plonge un œil curieux ;
Cours dans son labyrinthe épier la Nature ;
De ce monde en tes mains rapporte la figure !
D'un calcul étonnant rare & sublime effet !
Galilée a trouvé cet important secret :
Ce globe qui déploie à notre foible vue
Une forme applatie, une vaste étendue,
S'élevant lentement du Pôle à l'Equateur,
Se courbe & s'arrondit sous l'œil du Créateur.
Mais de vils ennemis, contre un heureux systême,
De leur haine impuissante arment l'Etre suprême.
Galilée est coupable, & l'on charge de fers
Les mains qui mesuroient cet immense Univers.
Un Tribunal s'éleve, on appelle, on entraîne
Ce vieillard innocent, qu'appesantit sa chaîne...
Il accuse, aux genoux de ces tyrans affreux,
Ces sublimes clartés qu'il sema dans les Cieux ;
Ce n'est qu'en démentant la vérité trahie,
Qu'il sauve des tourmens les restes de sa vie.
Tel Descartes, chez nous, proscrit, persécuté,
Emportant avec lui la triste vérité,
Par-tout infortunée, & par-tout méconnue,
Fuyoit devant l'erreur qu'il avoit combattue.

Ah ! tyrans, enhardis par trop d'impunité,
Vous n'échapperez point à la postérité ;

Vos noms seront tirés de votre nuit profonde,
Et montrés en spectacle à la face du monde:
Ce Sage fugitif, qu'oppriment vos fureurs,
Dans les siécles futurs trouvera des vengeurs.

Il luit ce siécle heureux où la raison vous dompte,
Ce jour de vérité, ce jour de votre honte;
L'homme s'est éveillé, le mensonge s'enfuit,
Les voiles sont tombés, votre empire est détruit;
Vous avez passé tous comme de vains nuages,
Et le sceptre du monde est dans la main des Sages.

Demeurez parmi nous, ô Sages fortunés!
Ce séjour est affreux, quand vous l'abandonnez.
Sans vous, l'homme seroit à répandre des larmes:
Les Arts, dans ses douleurs, ont mêlé quelques
charmes.
O mortels! sous leurs loix venez vous réunir;
Jurez tous en leurs mains de ne plus avilir
Cette ame, ce rayon de la divine essence,
Ce ressort qui vous meut, Etre étonnant qui pense;
Jurez de conserver ce dépôt précieux,
Aux humains confié, noble présent des Cieux,
De vous laisser conduire à ce sens qui vous guide,
Périsse l'imposteur dont la bouche perfide
Osera violer cet auguste serment!
Qui nous veut égarer, ne peut être innocent.

M. FONTAINE.

A MONSIEUR DE L***

JOUIS du bonheur d'être pere :
Ta fille sçait au don de plaire,
Joindre un cœur désintéressé,
Et bravant la loi du Notaire,
Du trésor qui lui fut laissé,
Fait le partage avec son frere.
Ce brillant métal de Plutus,
Pour cette ame sensible & fiere,
N'est point au titre des vertus ;
Et sans cette action si belle,
Dont je consacre ici l'honneur,
Cette Sybarite nouvelle
Sentoit se replier sous elle
Toutes les roses du bonheur.

A ce trait digne d'un sauvage,
L'austere Jean-Jacque applaudit,
Et la bile sur son visage,
De deux teintes s'en éclaircit.
Une fois donc on la bannit
Cette cupidité fatale,
Qui corrompt l'homme & l'avilit ;
J'ai vu l'intérêt, de dépit,

Briser sa balance inégale,
Et ces fils du siècle d'airain,
Ces deux fougueux antagonistes,
Le *Tien*, le *Mien*, le front serain,
De leurs calculs brûler les listes,
Sourire, & se donner la main.

Assez de trompettes vénales
Retentirent avec éclat,
Pour des actions d'apparat,
Et pour des vertus colossales:
Mais la vertu pure & sans bruit,
Peu jalouse d'être vantée,
Que la simplicité conduit,
Quel est celui qui l'a chantée?

J'aurois pu, sage L***
Dans une Ode, au lieu d'une Epitre,
Consigner un si noble titre
Parmi tous ceux de ta Maison:
Mais j'ai consulté la raison;
Ce n'est point d'une voix tonnante,
C'est à mi-voix qu'il faut qu'on chante
Des vertus sans prétention:
Cet hommage doit leur suffire;
Les Dieux du luxe & des Cités,
Veulent des temples de porphire,

Ai-je à frapper l'ame inquiette
De quelque Amant ſombre & jaloux:
Je choiſis alors la ſagette
Où ſont les plumes de hiboux.

Pour le Diſciple d'Epicure,
Le ſentiment eſt ſans attraits :
Quand je lui fais une bleſſure,
Les moineaux ont paré mes traits.

L'aiglon eſt pour le téméraire;
Le ſerin pour les beaux conteurs;
Pour le fat toujours ſûr de plaire,
Du paon j'emprunte les couleurs.

Veux-je bleſſer un cœur fidèle,
Fait pour aimer bien conſtamment,
La plume de la tourterelle
A ma fléche ſert d'ornement.

Regarde-la, vois qu'elle eſt belle;
Sur tous mes traits elle a le prix. . . . .
Ah ! m'écriai-je, Amour, c'eſt celle
Dont tu m'as bleſſé pour Iris.

M. Bret.



LE COURTISAN,

CONTE.

Un Courtisan de faveurs surchargé,
Malgré l'éclat de sa haute fortune,
Sentoit son cœur de noirs soucis rongé;
Il vouloit fuir la grandeur importune,
Qui sur ses pas amene le chagrin.
Dans un beau char vernissé par Martin,
Le voilà donc qui vole à la campagne,
Loin de la Cour, & se sauvant en vain
De cet ennui qui toujours l'accompagne;
Cruel vautour qu'il emporte en son sein.
Près d'un ruisseau couronné de verdure,
Et qui rouloit, avec une onde pure,
L'oubli du monde & des tristes erreurs,
Sur un gazon mêlé de quelques fleurs,
Au pied d'un saule il voit deux pauvres hères,
Gais & contens, du pain bis à la main,
D'un front joyeux combattant leur destin,
Et paroissant ne s'embarasser gueres
Quel jour pour eux luiroit le lendemain.
L'Homme de Cour les contemple & soupire;
Il les approche, & leur dit : Mes amis,

Qu'avez-vous donc qui vous fait ainsi rire ?
Tout aussi-tôt, avec de nouveaux ris,
Nos Villageois bienheureux de lui dire :
Ce que j'avons, Monseigneur ? du plaisir.

Ce mot naïf fut un trait de lumiere
Pour Monseigneur ; il sçut le retenir,
Rendit au Roi cordon & jarretiere,
Et Monseigneur ne fut plus que Monsieur.
Mais à Monsieur le vrai se fit connoître,
Avec le vrai, le plaisir enchanteur,
Le sentiment, la volupté du cœur,
Le pur amour, qui ne veut pas de maître :
Son ame enfin reçut un nouvel être ;
Il oublia l'ennui de Monseigneur :
Eh ! quel éclat peut valoir le bonheur ?

M. D'ARNAUD.

ÉPITAPHE DE Mme. DE B***.

CI-GIT en qui la grace à l'esprit fut unie ;
Par ses premiers regards, Amour fut mon vainqueur :
Ces Dieux dont l'injustice a terminé sa vie,
Ne sçauroient l'empêcher de vivre dans mon cœur.

M. BAILLI.

EPITRE
A MON MEDECIN,
SUR LE RÉGIME.

DOCTEUR, avez-vous résolu
De prendre un Ami pour victime ?
D'un ton poliment absolu,
Vous me commandez le régime :
Le régime! à moi! juste ciel!
Cet ordre est un peu dur à suivre;
Tout Médecin est donc cruel,
Lors même qu'il nous laisse vivre!
Mais que dis-je? Si pour guérir,
Je dois contrister ma jeunesse,
Me brouiller avec le plaisir,
Et redoutant jusqu'au desir,
Avec respect voir ma Maîtresse;
Voir des roses sans les cueillir;
Ah! vivre ainsi pour la sagesse,
Est-ce donc vivre? C'est mourir.

Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi, dormir la nuit tristement,

Comme un mari près de ſa femme !
Quoi ! Poëte, Convive, Amant,
Dormir ! à mon âge ! comment ?
Le ſommeil eſt la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
Et dormir comme un automate,
Ecoute, moderne Hippocrate,
Avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de miſeres,
De protégés, de protecteurs,
De ſots flattés, de ſots flatteurs,
De petits Créſus éphémeres,
De femmes à petits myſteres,
De fats aux petits airs de Cour,
De petits valets mercénaires ! . . .
Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole,
Me coûte à moi mille regrets ;
Il faut, dis-tu, que déſormais,
Tandis que la faim me déſole,
A la table de nos gourmets,
Je ne juge des meilleurs mets
Que par l'odeur : le joli rôle !
Il faut, qu'étalant ſa gaîté,
Son teint fleuri, ſon opulence,
Monſieur l'Abbé toujours fêté,

Décide

Décide en maître, à mon côté,
Sur les vins d'Espagne ou de France,
Et, me prêchant fort l'abstinence,
Les boive encore à ma santé.
Par respect pour la Médecine,
Il faut enfin voir de beaux yeux,
Teint de rose, piquante mine,
Disons plus : il faut voir Corine,
Lui plaire... & trembler d'être heureux;
C'est-là le coup qui m'assassine.
Barbare! ôte-moi donc mes sens,
Ces sens qui portent dans mon ame
Des desirs toujours renaissans,
Des plaisirs toujours ravissans;
Fais que la beauté qui m'enflamme
Cesse enfin de remplir mon cœur;
Sa voix, cet organe enchanteur,
Qui peint quelquefois l'Amour tendre,
Et quelquefois l'Amour boudeur,
Que je ne puisse plus l'entendre;
Que je ne puisse dans ma main,
En palpitant, serrer la sienne,
Fixer ma bouche sur son sein,
Sur sa bouche fixer la mienne.

On a de tout temps établi
Que nous n'avons qu'une seule ame;

Contre ce dogme je réclame ;
Moi j'en ai cinq, & les voici :
Une aux oreilles pour Racine,
Ou pour ce Rameau si divin ;
Une pour la rose & le thim,
Ou pour l'haleine de Corine ;
Une sans doute à chaque main,
Celle-là pour Corine encore ;
Une au palais pour le bon vin,
Et dans les yeux une autre enfin,
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames sont tout mon bonheur ;
Ah ! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver, Docteur,
Si tu pouvois m'en donner une !

Tu ne sçais pas à quels tourmens
Ta funeste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instans
Paris, ton deuil & tes mourans :
Allons en Perse ; ose me suivre
Dans un serrail. Dieux ! quel essain
De jeunes & belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein ;
Plusieurs sur des sophas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi-couchées !

Que ne ſommes-nous des Sultans !
Mais, vois-tu ces Eunuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayans ?
Infortunés ! comme ils gémiſſent :
Près du plaiſir, ils ne l'ont pas ;
Ils touchent des yeux tant d'appas,
Hélas ! & jamais ne jouiſſent !
Voilà pourtant le ſort heureux
Auquel tu voudrois, ce me ſemble,
Me condamner. Docteur affreux,
Acheve, acheve ; & ſi tu veux
Me forcer à vivre comme eux,
Bourreau, fais que je leur reſſemble.

Mets au régime, tu le peux,
Mets au régime, à plus d'un titre,
Ce Prélat jeune, mais goutteux,
Qui va, ſortant de ſon Chapitre,
Sur un ſopha poſer ſa mître,
Et catéchiſe avec ferveur
Une beauté très-peu Chrétienne
Qui, diſtraite ſur ſon bonheur,
Voit jouer ſa petite chienne
Avec la croix de Monſeigneur.
Au régime encore, au régime,
Ce Duc, ce vieillard de vingt ans,
Le moins renommé des Amans,
Indigne à jamais de l'eſtime

De toute femme à ſentimens.
Un régime bien plus ſévere
A ce jeune objet né pour plaire,
Qui, trop careſſé des Amours,
Se livre à leur douceur perfide,
Et de volupté trop avide,
Flétrit la fleur de ſes beaux jours.
Deux mots enfin ſur tes tablettes,
Pour un Docteur frais & vermeil,
Admis à l'inſtant du réveil,
Admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
De telle femme qu'il guérit
La reconnoiſſance eſt extrême,
Et du régime qu'il preſcrit,
Il a, je crois, beſoin lui même.

Mais quel ſoupçon vient m'alarmer ?
Je t'ai fait connoître, Corine;
Voir ma Corine, c'eſt l'aimer;
Ta main ſur cette main divine
Erra long-temps; j'en fus jaloux,
Et je fus près de te le dire;
Je te vis lui tâter le poulx,
Je te vis même lui ſourire.
Depuis ce jour, j'ai remarqué
Que tu viens me parler ſans ceſſe,

Et d'air natal & de sagesse....
Traître, te voilà démasqué :
Adieu, je cours chez ma Maîtresse.

M. BARTHE.

A MONSIEUR LE C. D. B.

Sur son départ pour l'Italie.

ILLUSTRE Cardinal, qui fûtes à la fois
L'oracle des Auteurs & l'organe des Rois,
Qu'un destin prospere vous guide
Dans cet agréable Pays,
Où les mânes fameux de Tibulle & d'Ovide
Seront jaloux du talent de Bernis ;
Que la plus aimable guirlande
Orne toujours votre chapeau ;
Rome orpheline vous demande
Le choix d'un Pontife nouveau.
Si son propre intérêt le touche,
S'il veut qu'un Consistoire ait pour nous des attraits,
Qu'il vous ouvre toujours la bouche,
Et ne vous la ferme jamais !

M. DE LA LOUPTIERE.



VERS

Adressés aux Officiers François assistans à une représentation d'Adélaïde-Duguesclin, sur le Théatre de Ferney.

Sous les belles couleurs du pinceau d'un grand
Homme,
Guerriers, vos propres traits vont s'offrir à vos
yeux;
Vous verrez votre image; & Nemours & Vendôme
Parleront de bien près à vos cœurs généreux.
L'ivresse de l'amour, l'ivresse de la gloire,
Le cri des passions, le cri de la victoire,
Voilà vos guides, ô François!
Les monumens de vos succès
Sont au temple de Gnide, au temple de Mémoire.
Les plaisirs ont pour vous embelli les grandeurs;
Ils charment vos instans, vous ornez leur empire;
L'honneur seul vous arrache à ces douces erreurs;
L'honneur est votre Dieu: cet Ouvrage l'inspire;
Et ce que l'Auteur sçut écrire,
Est écrit déja dans vos cœurs.

M. DE LA HARPE.

NOUVELLE MÉTAMORPHOSE.

J'AI lu que Daphné devint arbre,
Et que, par un plus trifte fort,
Niobé fut changée en marbre:
Je ne fuis l'un ni l'autre encor.

Mais un pareil fort me menace;
Apollon, je crois, ni fa fœur,
N'ont eu de part à ma difgrace:
L'Amour en feroit-il l'auteur?

Déja mes membres fe roidiffent;
Je fens que mes pieds & mes mains
Infenfiblement s'engourdiffent,
En dépit de l'art des Tronchins.

D'un corps fain jadis & robufte,
Qui bravoit faifons & climats,
Les vents brûlans & les frimats,
Il ne me refte que le bufte.

Ma'gré mes nerfs demi-perclus,
(Deftin auquel je me réfigne)
De la fanté que je n'ai plus,
Je conferve encore le figne.

Mais las! je le conserve en vain;
On me défend d'en faire usage;
Ma moitié, vertueuse & sage,
Au lieu de s'en plaindre, me plaint.

Ma sœur la Platonicienne,
Dit : quel est donc votre regret?
N'avez-vous pas la tête saine?
Qu'est-ce que le reste vous fait?

Madame, à cette triste épreuve
Si-tôt je ne m'attendois pas,
Ni que ma femme, entre mes bras,
De mon vivant se trouvât veuve.

M. DE LA CONDAMINE.

EPITAPHE D'UN JEUNE HOMME

Enlevé à la fleur de son âge.

LE plaisir fut ma seule étude,
Je fus constant à le chérir;
Il m'a payé d'ingratitude,
Car c'est lui qui me fait mourir.



PORTRAIT DE CLARICE.

J'ESPERE que Vénus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché:
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.
Je disois quelquefois: » Qu'on me trouve un visage
» Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage;
» Où regne une douceur dont on soit attiré,
» Qui ne promette rien, & qui pourtant engage;
» Qu'on me le trouve, & j'aimerai.
» Ce qui seroit encor bien nécessaire,
» Ce seroit un esprit qui pensât finement,
» Sans prétendre à ce caractere,
» Qui pour être sans art n'eût que plus d'agrément;
» Un peu timide seulement;
» Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire;
» Qu'on me le trouve, & je deviens amant.

» On n'eſt pas obligé de garder de meſure
» Dans les ſouhaits qu'on peut former :
» Comme en aimant je prétends eſtimer,
» Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
» Une vertu naïve & pure ;
» Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde ;
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé :
Je ne voyois point de bergere,
Qui d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimere ;
Je ne ſçai cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-temps médité ſon projet ;
Mais enfin, il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
Oh que l'Amour a de malice !

FONTENELLE.

MADRIGAL.

TANT de fois par l'Amour mon cœur fut déchiré,
Que j'en devrois avoir perdu la vie :
Mais c'eſt le cœur, hélas ! du malheureux Titie,
Qui ſans ceſſe renaît pour être dévoré.

M. D'ARNAUD.

LA DÉCADENCE DU GOÛT.

ODE

A MESSIEURS

*DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE D***

QUELLE mortelle disgrace
Jette l'effroi dans nos cœurs !
La tristesse du Parnasse
Nous annonce nos malheurs.
Il perd les Maîtres fidèles
Qui nous servoient de modèles ;
Nos regrets sont superflus :
Ces Astres dont la lumiere
Nous guidoit dans la carriere,
S'éteignent, & ne sont plus.

Pourquoi, mort inexorable,
Assouvissant ton courroux,
De ta rigueur implacable
Nous fais-tu sentir les coups ?
Insensible à nos miseres,
Frappant des têtes si chères,
Tu mets le Permesse en pleurs :

Les Auteurs que tu nous laiſſes
Peuvent-ils, par leurs promeſſes,
Calmer nos jûſtes douleurs ?

Les Racines, les Corneilles,
Loin d'eux laiſſent leurs rivaux ;
Tous dans de ſtériles veilles,
Cherchent des chemins nouveaux :
Ils quittent, dans leurs manies,
Ceux qu'ont tracés ces Génies
Propres à nous éclairer.
Mais par la route qu'ils s'ouvrent,
De ridicule ils ſe couvrent,
Et ne font que s'égarer.

De notre Horace admirable
Qui maniera le pinceau ?
Dans ſon art inimitable,
Qui peut atteindre Rouſſeau ?
Quel feu ! quelle docte ivreſſe !
Que d'ame ! que de tendreſſe
L'on trouve dans ſes accords !
On ſent l'ardeur qui l'inſpire,
Et les ſons que rend ſa lyre,
Cauſent les plus vifs tranſports.

Il meurt ; le genre lyrique
Semble expirer avec lui :

La froide métaphyſique
Regne par-tout aujourd'hui.
Un Rimeur qui dans ſes ſtances
Accumule des ſentences,
Se croit un homme divin;
Il s'eſtime plus qu'Homere;
Mais le cenſeur de Liniere
Ne le met qu'avec Cotin.

Venge-nous, cher Desfontaines,
Du mauvais goût renaiſſant !
Nos plaintes, ſans toi, ſont vaines;
Notre effort eſt impuiſſant.
Suivant la méthode ſage,
Par un charmant badinage,
Déſole tout Précieux,
Qui ſe donnant la torture
Pour rendre ſa phraſe obſcure,
Croit ſurpaſſer nos ayeux.

Il a fourni ſa carriere,
Ecrivez, petits Auteurs;
Sa mort leve la barriere,
Vous n'avez plus de cenſeurs.
Le faux n'eſt jamais ſublime;
Sacrifiez à la rime
La juſteſſe & le bon ſens:

Vous avez droit de tout dire;
Scudery ne pourroit rire
De vos ennuyeux accens.

La nuit, par ses couleurs sombres,
Du Ciel flétrit la beauté;
C'en est fait, ses noires ombres
Nous dérobent la clarté:
Tendant ses voiles funebres,
Elle épaissit les ténebres;
Rien ne pourra les percer.
Grand Dieu, rends-nous la lumiere,
Et cette clarté premiere,
Que nous voyons s'éclipser.

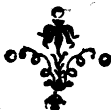
Mais le jour brille, quel temple!
Quel éclat éblouissant!
Mon œil étonné contemple
Ce spectacle ravissant.
Quel riche amas de merveilles!
Que de beautés sans pareilles
J'admire en ce lieu sacré!
Quel astre divin l'éclaire?
C'est l'auguste sanctuaire
Où le goût s'est retiré.

Sous les loix de son empire,
Par des écrits excellens,

Chacun à l'envi conſpire
A cultiver ſes talens ;
La belle Littérature,
Que guide une raiſon ſûre,
Fait leur unique plaiſir ;
Le goût dictant leurs Ouvrages,
Aſſure tous les ſuffrages
Aux enfans de leur loiſir.

Animant tes exercices,
Illuſtre Société,
Fais les plus cheres délices
De notre docte Cité :
Dans le temple de Mémoire,
Tes Membres auront la gloire
De voir leur nom conſacré ;
Par des vers heureux & ſages,
Ils iront d'âges en âges
Charmer la poſtérité.

M. MASSUAU, *Maire d'Orléans.*



L'ÉPOUX AFFLIGÉ,

CONTE.

Un pauvre époux délaissé de sa femme,
Alloit plaignant cette tendre moitié,
Qui dans ses bras venoit de rendre l'ame;
Il larmoyoit, c'étoit grande pitié.
En la quittant, il trouva sa Servante
Sur l'escalier, se pâmant de douleurs.
Il la délace : une main bienfaisante,
De ses beaux yeux daigne essuyer les pleurs:
L'autre pressant sa gorge palpitante,
Où la jeunesse a répandu ses fleurs,
Ranime enfin sa force défaillante;
Puis l'Amour vient adoucir leurs malheurs.
Il fut surpris en si douce besogne
Par un ami, qui lui cria tout haut:
Ah! malheureux, vous êtes sans vergogne;
Quand votre femme est gissante là-haut,
Sa Chambriere est par vous accolée!
Eh! mon ami, laissons les morts en paix,
Lui dit l'Epoux; j'ai l'ame si troublée,
Que je ne sçais, d'honneur, ce que je fais.

M. Légier.

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes desirs, & bourreau de mes sens;
Mais, s'il en étoit encor tems,
Je voudrois bien changer de vie.
Soyez mon Directeur; donnez-moi vos avis;
Convertissez-moi, je vous prie:
Vous en avez tant pervertis!
Sur mes fautes je suis sincere,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grace aux Amours;
Vingt Beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux jours:
J'aimois alors toutes les femmes;
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendois d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames
Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits Madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai fait pour mes Belles;

Je regrette vingt bons chevaux,
Que, courant par monts & par vaux
J'ai, comme moi, crevés pour elles;
Et je regrette encore plus
Les utiles momens, qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guere
Ceux qui suivent l'Amour. Dans le métier galant,
Le corps est bientôt vieux, l'esprit long-tems enfant.
Mon esprit & mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous, sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire;
Je viens dans ce Château voir mon oncle & mon pere.
Jadis les Chevaliers errans,
Sur terre après avoir long-tems cherché fortune,
Alloient retrouver dans la Lune
Un petit flacon de bon sens:
Moi, je vous en demande une bouteille entiere;
Car Dieu mit en dépôt chez vous,
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

M. le Chev. DE BOUFFLERS.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Agé de soixante & dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps & son ame au régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le Sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint-Aulaire,
Tiroient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire:
Mais ces exemples sont trompeurs;
Quand les derniers jours de l'automne
Laissent éclorre quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le Printemps donne;
Les Bergeres & les Pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque, de ses vilains doigts,
Marquoit d'un sept avec un trois,

La tête foible & peu pensante
De *Fleuri*, qui donna des loix
A notre France languissante;
Il porta le sceptre des Rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux Bel-Esprit, vieux Amant,
Vieux Chanteur est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous, dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose & les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'est à vous de chanter Thémire
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.

M. DE VOLTAIRE.



MES SOUHAITS.

J'ENTENDS fur fon deftin chacun fe lamenter;
A le changer chacun afpire;
Chacun s'en plaint; on fouhaite, on foupire;
Le monde eft fou : mais je veux l'imiter,
Je veux partager fa folie;
J'ai tort; s'il le faut, j'en conviens;
C'eft mon plaifir : fans lui, que faire de la vie?
On fait des vœux; voici les miens.
Depuis quinze ans, je voudrois être fille
Jufques à vingt; jeune, lefte & gentille,
Que je fçaurois profiter des inftans!
Je me plairois, de conquête en conquêtes,
A voltiger, à bien tourner les têtes,
Sans les aimer, à me voir mille Amans,
A les quitter, à feindre la trifteffe,
Pour les voir à mes pieds revenir humblement,
A me jouer de leur tendreffe,
A traiter l'Amour leftement;
Je pafferois un fiécle à ma toilette;
Je m'y peindrois un vifage charmant;
Je ferois fur-tout bien coquette;
Je médirois: eft-on fille autrement?
Ce n'eft pas tout: jufques à trente

Mes vœux feroient d'être Sultan;
Je crois jouir, quand je me repréfente
Tous les plaifirs qui fuivent le turban;
Serrail nombreux, jeunes Sultanes,
Heureux fophas, trônes de volupté,
Où le bonheur, loin des regards profanes,
Eft mieux fenti par fa variété;
Je ne fouffrirois point que d'injuftes entraves,
Retinffent près de moi les Sultanes en pleurs;
Je n'avilirois point l'Amour & fes douceurs,
En n'adorant que des Efclaves;
Je chafferois ces monftres impuiffans
Confacrés à la vigilance,
Faits pour fervir la défiance
Des Epoux & non des Amans;
Je n'aurois point l'inflexible rudeffe,
Qui fait aimer les Sultans en vainqueurs;
Je régnerois par la tendreffe,
Et l'Amour feul veilleroit fur les cœurs.
A trente ans, car c'eft l'âge
Où l'on n'a d'autre paffion
Que le defir, où plutôt que la rage
Qui fuit toujours l'ambition,
A trente ans, dis-je, être Roi, Roi de France,
Seroit affez ce qui me tenteroit;
Autour de moi jamais on ne verroit
Tous ces petits fots d'importance,

Au cerveau creux, au ton plein d'arrogance,
Au maintien haut, à l'esprit bas,
Au cœur bouffi d'impertinence;
Je chasserois encor, sans différence
Ces belles femmes sans appas,
Aujourd'hui brunes, demain blondes,
Qui vont par-tout se plaignant de leurs nerfs;
Et qui toujours en promesses fécondes,
Sans rien pouvoir, protégent l'Univers.
Je ne passerois point mes jours dans la mollesse;
D'autres plaisirs flatteroient plus mon cœur:
Adoré de mon Peuple, heureux de son bonheur,
Je jouirois de sa tendresse;
A cinquante ans finiroit cette erreur.
Bon Financier, végéter sur la terre,
Seroit alors l'objet de mes desirs:
Il est si doux de vivre sans rien faire,
De ne songer qu'à ses plaisirs,
D'abandonner son ame à l'indolence,
D'en faire sa divinité,
Et de sentir la volupté
D'une joyeuse insouciance!
Mais dût pourtant s'offenser la finance,
Je n'aurois point la dureté
Qu'elle affiche avec indécence,
Qu'elle exerce avec cruauté;
Je servirois avec activité

Le mérite dans l'indigence,
Et l'innocent perſécuté.
Après tous ces états où j'ai paſſé, je gage
Que l'on croira tous mes vœux remplis : non ;
J'aſpire encore au plaiſant avantage
D'être élu Pape en perdant la raiſon.

CHANSON.

Air : *Comme v'là qu'eſt fait !*

QUE notre ignorance eſt extrême !
Toujours douter eſt notre lot ;
Le flambeau de la raiſon même
N'eſt pour nous qu'un foible falot ;
Sans trop ſçavoir pourquoi, ni comme
On naît, on meurt preſqu'auſſi-tôt :
L'homme eſt une énigme pour l'homme ;
Quand on veut en ſçavoir le mot,
On eſt tout ſot.

M. L'ABBÉ PRÉVOST.



LE PARTERRE ET L'AMOUR, ODE.

LE PARTERRE.

SOIS le juge, Cupidon,
Puisqu'ici ta voix domine ;
Qui vaut mieux de Crébillon,
De Corneille ou de Racine ?

L'AMOUR.

Je ne me trouvai jamais
Si grand, que lorsque Corneille,
Par d'inimitables traits,
Sçut étonner mon oreille.

D'un beau feu Racine épris,
Quand il a peint sa tendresse,
A mis plus de coloris,
Plus de goût, plus de finesse.
Après eux vint Crébillon :
Un feu dévorant l'enflâme ;

C'eſt un brûlant tourbillon
Qui porte l'effroi dans l'ame.

S'il faut que je faſſe un choix,
Si l'on me force à le dire ;
Ils me plaiſent tous les trois,
Mais ils n'ont pas fait *Zaïre*.

M. DE SAUVIGNY.

A M. DESTOUCHES,

Pour l'inviter à diner.

AUTEUR ſolide, ingénieux,
Qui du Théatre êtes le maître,
Vous qui fites *Le Glorieux*,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.
Je le ſerai, j'en ſuis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive tant ſouhaité ;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

M. DE VOLTAIRE.



VERS

*Extraits d'une Lettre sur Madame la Marquise de V****

BRILLANTE comme à son aurore,
Au souvenir d'avoir été,
Joignant la douceur d'être encore;
Son heureuse vivacité
A par magie, ou par adresse,
Fixé l'éclair de la beauté,
Et les roses de la jeunesse.
On diroit que le Dieu du tems,
Jadis en la voyant si belle,
A craint sur ses appas naissans
D'appuyer le bout de son aîle;
Son vol s'est suspendu pour elle,
Et tous ses jours sont un printems.
Avec ces belles destinées,
Guérissez-la donc du défaut
De nous parler de ses années:
Nous ne sçaurions la prendre au mot.
Lorsqu'une étincelle légere
Saute sur moi pour m'enflammer,
Faudra-t-il, avant que d'aimer,

Cherchant un acte baptistaire,
Chez le Curé du Presbytere,
Aller humblement m'informer
Si telle femme doit me plaire?
Non: je consulte, & j'en crois mieux
Un fin sourire, un doux langage,
Un joli sein, & de beaux yeux:
Tant qu'on est belle, on n'a point d'âge.
C'est la beauté qui fait nos sens,
C'est la grace qui rend piquante;
Qui plaît n'a jamais que seize ans:
Qui ne plaît pas en a cinquante.

M. T***

ÉPIGRAMME.

Dans le fond d'un réduit favorable aux Amours;
A soixante ans, le Normand Fontenelle
Serroit de près une cruelle,
Qui de peur d'accident, appelloit du secours.
Plus haut! il vous sied bien, dit-il, de vous défendre;
Le préjugé le veut; mais je suis déja vieux;
A cet âge, ma fille, il est beau d'être tendre:
Vos cris, si l'on peut les entendre,
Nous feront honneur à tous deux.

M. Sauterreau de Bellevaud.

ÉPITRE
A M. DE MONTULÉ,
SUR LA SANTÉ.

Ce n'eſt point, Montulé, la gloire, la nobleſſe,
La faveur, les plaiſirs, enfans de la molleſſe,
Qui peuvent ici-bas, verſés à pleines mains,
De leur ſort malheureux conſoler les humains.

La gloire eſt à mes yeux une étoupe enflammée,
Qui brûle & qui s'éteint ſans bruit & ſans fumée;
La perfide molleſſe, un encens ſuborneur;
La fortune, un écueil; le plaiſir, une erreur;
La faveur, un ſignal d'une chûte prochaine;
La nobleſſe, un fardeau; les honneurs, une chaîne.

La nature a ſemé ſur les pas des mortels
Peu de ſolides biens, beaucoup de maux réels;
Leur importun eſſain nous aſſiége ſans ceſſe:
Mais, après la vertu, l'amitié, la ſageſſe,
Des biens que nous départ la céleſte bonté,
Le plus pur, le plus doux, quel eſt-il? la ſanté.
Je la vois; l'incarnat brille ſur ſon viſage,
Mille fleurs à l'envi naiſſent ſur ſon paſſage;

Auprès d'elle eſt la joie au front calme & ſerein;
Le tranquille ſommeil repoſe dans ſon ſein ;
Le ſourire embellit & ſes yeux & ſa bouche,
Elle fuit du chagrin l'aſpect ſombre & farouche ;
Les plaiſirs innocens folâtrent ſur ſes pas ;
Mars lui doit ſa vigueur, & Vénus ſes appas.
Sans elle, tout languit dans la nature entiere ;
Notre œil eſt offenſé des traits de la lumiere ;
Notre corps affaiſſé, qui ſe traîne à pas lents,
Fait plier ſous ſon poids ſes genoux chancelans :
Sans elle le nectar n'eſt que fiel & qu'abſynthe,
La liberté ſe change en pénible contrainte ;
L'amour, en ſoupirant, renverſe ſon flambeau,
Et la mort ſous nos pieds creuſe notre tombeau.

O bienfaiſante Hygie ! ô ſanté déſirable,
Aux richeſſes des Grands mille fois préférable !
Trop heureux le mortel qui, goûtant tes douceurs,
Sçait connoître & ſentir le prix de tes faveurs !
Mais l'homme inconſéquent, qu'un vain fantôme attire,
Préſente, te mépriſe ; abſente, te deſire.

L'Amant préſomptueux d'une jeune Beauté,
La néglige, & s'endort dans la ſécurité :
Mais ſi quelque rival lui ravit ſa conquête,
Il ſoupire, il connoît la perte qu'il a faite ;
Il promet, il menace, il ſupplie, il gémit ;

Tous ſes efforts ſont vains, l'infidelle s'en rit:
De même la ſanté s'enfuit & nous échappe.

Déeſſe d'Epidaure & fille d'Eſculape,
La Grece l'adoroit ſous ce nom emprunté.
La Grece ſe trompoit : c'eſt la frugalité,
Jointe avec le travail, qui lui donna la vie,
Et la pareſſe fut ſa mortelle ennemie.

Voyez ces Laboureurs, qui, la bêche à la main,
Sont courbés ſur la terre, & déchirent ſon ſein:
Sur le ſoir, en chantant, ils gagnent leurs chaumieres,
Où Morphée à grands flots inonde leurs paupieres;
Tandis que, même au ſein de ſon oiſiveté,
Martyr de l'abondance & de la volupté,
Verrès, par mille cris, dans l'excès de ſa goutte,
De ſon vaſte Palais fait retentir la voute.

» Une ſanté durable eſt un bien précieux,
» Rare chez les mortels, l'apanage des Dieux.
» Mais, hélas! dites-vous, l'homme eſt foible & fragile,
» Il porte ce tréſor dans un vaſe d'argile,
» Et je gémis de voir ce Roi des animaux,
» Plus malheureux qu'eux tous, en proie à plus de maux:
» La Nature a voulu, ſans doute mere ſage,

» Entre tous ses enfans faire un égal partage;
» Aux brutes n'accorder qu'un instinct limité;
» Mais au lieu de l'esprit, leur donner la santé. »
La Nature n'est point une injuste marâtre,
Elle a mieux partagé l'homme qu'elle idolâtre.
Eh! dans un corps mal sain qu'importe la raison?
C'est un Cocher adroit assis sur un timon
D'un char tout fracassé, sans soupente & sans roue;
C'est un Pilote expert sur un vaisseau sans proue:
Dans un homme souffrant l'esprit n'a point d'essor;
Le mal, le mal l'enchaîne; & s'il conserve encor
De son activité le fatal exercice,
Il oppose à loisir, pour croître son supplice,
La douleur du présent à son bonheur passé,
Et souffre tous les maux dont il est menacé.
Ainsi le passager, dans la nuit de l'orage,
Appelle le beau temps, redoute le naufrage;
Mais si l'éclair découvre à ses yeux effrayés
Le vaste gouffre d'eau qui s'ouvre sous ses pieds,
Le navire penché, sans mât & sans cordage,
Et tous les matelots se sauvant à la nage,
Dans ce moment d'horreur quel sera son effroi?

Vous avez vu souvent l'histoire de ce Roi,
Qui d'un sceptre de fer gouvernoit l'Etrurie,
Mézence étoit son nom : son affreuse industrie
Inventa dans Agisse un supplice nouveau.

Dans les bras d'un cadavre arraché du tombeau,
Outrageant doublement la nature indignée,
Ce Tyran étendoit sa victime enchaînée;
Ses sacriléges mains pressoient avec effort
La bouche du vivant sur la bouche du mort,
Et de ces deux moitiés formant un tout horrible,
Il goûtoit à longs traits ce spectacle terrible.
Sur des corps exhumés ces hommes expirans,
De notre ame attachée à des membres souffrans,
Sont l'emblême parfait & le tableau fidèle;
Sa lumiere n'est plus qu'une vaine étincelle;
Elle souffre & ne peut, malgré tous ses efforts,
S'affranchir des liens qui l'attachent au corps.

Aux traits de la douleur lorsque l'homme est en butte,
Ah! que n'est-il réduit à l'instinct de la brute!
De la seule nature implorant les secours,
Ou ses mains renoueroient la trame de ses jours,
Ou si le noir trépas, lui fermant la paupiere,
Du flambeau de la vie éclipsoit la lumiere,
Sans craindre le réveil, sans effroi, sans remord,
Il s'abandonneroit au sommeil de la mort.

O mortel! animal imprudent & superbe!
Si le cerf vagabond qui paît & broute l'herbe,
Jouit de plus de vie & de plus de santé,
C'est toi qui l'as voulu: regarde à ton côté;

Vois-le, ſuivant les loix de la ſimple nature,
Trouver à chaque pas ſa boiſſon, ſa pâture;
Lorſque, pour contenter de frivoles beſoins,
Tu te livres ſans ceſſe à de pénibles ſoins.
Ignorant du plaiſir les ſubtiles amorces,
La molle volupté n'énerve point ſes forces;
Et l'Amour, ce tyran qui voit chez les mortels
Tous les maux ramaſſés autour de ſes autels,
Exerçant ſur nous ſeuls ſa barbare furie,
N'infecte point chez lui les ſources de la vie.

Auſſi, voyez l'aiglon planant au haut des airs;
Entendez le lion rugir dans les déſerts:
L'un fixe du ſoleil la force étincelante,
L'autre dans les forêts ſeme au loin l'épouvante;
Tous deux ſont éclater cette bouillante ardeur
Qui fut avec le ſang tranſmiſe dans leur cœur.
Mais parmi les humains, hélas! tout dégénere!
La force, la ſanté, la vertu, tout s'altere:
Nos peres ont déchu; nous avons empiré:
Le vice, en circulant, s'augmente par degré;
Le neveu d'un Achille eſt un lâche Therſite;
Et le fils d'un Hercule un vil hermaphrodite.
Ces avortons flétris par le ſouffle empeſté
De l'affreuſe débauche au regard effronté,
Foibles & languiſſans, au ſein de la jeuneſſe,
Eprouvent les dégoûts de la triſte vieilleſſe;

Et leurs fronts dépouillés des roses du printemps,
Sont déja sillonnés par les rides du temps.

O fortunés mortels de l'âge d'or du monde!
O mes premiers ayeux! si de la nuit profonde
Vous pouviez reparoître un moment parmi nous,
Vos mânes indignés frémiroient de courroux.

Un tranquille sommeil sur un lit de verdure;
D'un ruisseau transparent l'onde agréable & pure;
Les fruits de vos vergers, le lait de vos brebis,
Dont la toison formoit vos plus riches habits,
Réparoient de vos corps les forces abattues;
Sous vos toits, dans vos champs, vos moitiés ingénues
Partageoient vos travaux, & leur prodigue amour
Vous délassoit la nuit des fatigues du jour.
Vos enfans vigoureux, images de leurs peres,
S'abreuvoient d'un lait pur dans le sein de leurs meres;
Leur essain florissant ne s'offroit à vos yeux
Que comme un gage sûr de la faveur des Cieux.
Du joug des passions votre cœur étoit libre:
Conservant des humeurs le parfait équilibre,
Le travail, l'innocence & la sobriété,
Vous préparoient des ans filés par la santé;
Et le soleil suivi des saisons & des heures,
Des signes inclinés parcourant les demeures,

Avoit cent & cent fois recommencé son cours ;
Avant que d'éclairer le dernier de vos jours.

Que les temps sont changés ! Quel art, quelle
defense
Pourra dérober l'homme aux dangers de l'enfance !
Des foyers paternels tristement éloigné,
Et par sa propre mere en naissant dédaigné,
On le jette au hasard dans un sein mercénaire ;
Jouet infortuné d'une vile étrangere :
Que de maux à la fois assiégent son berceau !
Combien ne font qu'un pas de la vie au tombeau !
L'un a puisé neuf mois, créature éphémere,
Un suc envenimé dans les flancs de sa mere ;
L'autre d'une marâtre, enfant abandonné,
Dépérit en suçant un lait empoisonné :
La plupart infectés de ce venin funeste
Que mit dans notre sang la colere céleste,
Tombent dès le matin comme ces tendres fleurs
Que tranche, sans pitié, la main des moissonneurs ;
Si de l'heureux Tronchin l'habile expérience,
De ce germe empesté corrigeant l'influence,
Dans leur frêle vaisseau n'introduit un levain
Qui chasse le poison recelé dans leur sein.

Heureux enfant ! que dis-je ? il vaudroit mieux
encore
Expirer dans cet âge où soi-même on s'ignore ;

Que de croître pour être, esclave malheureux,
Les indignes jouets d'un âge impétueux.

Quel déluge de maux menace la jeunesse !
Qui pourra l'arracher à sa propre foiblesse ?
La chaleur de son sang irrite ses desirs ;
Elle vole à la mort en courant aux plaisirs......
Fuyez, jeune imprudent ; la volupté perfide
Vous offre, en souriant, une coupe homicide.....
Fuyez.... Mais il a bu le breuvage empesté ;
Déja du noir poison son sang est infecté ;
Il perd & sa couleur & sa force premiere :
Honteux de son état, & fuyant la lumiere,
Sur un lit de douleur il gémit abattu,
Et pleure sa santé bien plus que sa vertu.
Infortunés humains ! pour combler vos miseres,
Il vous manquoit un mal ignoré par vos peres.
Colomb le fut chercher sous un ciel ennemi,
Où de ses flancs impurs l'enfer l'avoit vomi ;
Ce Génois intrépide a, du brûlant Tropique,
Transplanté dans nos murs cette peste publique ;
Et la fatale Boëte a produit moins de maux,
Qu'il n'en sortit du sein de ses affreux vaisseaux.
L'Amérique, il est vrai, sous nos loix est rangée ;
Mais son mal nous détruit : l'Amérique est vengée.

Si ce venin subtil empoisonne nos jours,
Et de notre jeunesse abrege l'heureux cours ;

Le luxe, enfant des Arts, & sa sœur la mollesse,
Par le vice engendré au sein de la richesse,
Versant sur l'âge mûr leurs trompeuses douceurs,
Enervent notre corps & corrompent nos mœurs.

Voyez ce Sybarite enivré de délices,
Sa table tous les jours gémit sous trois services;
Les plus rares liqueurs, les vins les plus parfaits,
Brillent dans les cryftaux qui parent ses buffets;
L'air, les eaux & la terre en sa faveur s'épuisent;
Tout ce que dans leur sein les deux mondes produisent,
Se rassemble à grands frais dans ses brillans festins.
Qu'arrive-t-il? brûlé de ragoûts & de vins,
Le suc mal digéré, qui dans son sang abonde,
Est pour lui de cent maux la semence féconde;
Et peut-être qu'un jour, victime du trépas,
Il tombera sans vie après un long repas.

De tant d'infirmités telle est la triste source.
Ainsi sont arrêtés, au milieu de leur course,
Tous ces hommes livrés à leurs grossiers desirs;
Vieillis par la mollesse, usés par les plaisirs.

Cependant, j'en conviens, la sobre tempérance
N'étouffe pas toujours l'invisible semence
De certains maux produits par le tempérament,
Qui dans nos foibles corps fermentent sourdement.

Hélas! tu viens d'en faire une épreuve terrible,
Toi qui, ſage en tes mœurs, Philoſophe ſenſible,
Mariant au travail les plaiſirs & les goûts,
Sçavois en faire un choix, & les modérer tous.
Je te vois tout-à-coup ſouffrant, pâle, immobile,
Victime des combats du ſang & de la bile,
Etendu ſur un lit arroſé de ton ſang,
Un inviſible trait te déchire le flanc;
La fiévre a redoublé ſa courſe violente,
Et la Mort ſecouant ſa faulx étincelante,
Brave l'art de Petit, & malgré ſes ſecours,
Menace de couper le tiſſu de tes jours.
Le cœur gros de ſoupirs & navré de triſteſſe,
Ton aimable moitié, foible par ſa tendreſſe,
Forte par ſa raiſon, te dérobe ſes pleurs,
Et dérobe tout bas ſes trop juſtes douleurs.
Les ombres du tombeau..... Mais le jour vient d'éclore;
Déja de ta ſanté j'ai vu briller l'aurore,
Le ciel eſt plus ſerein, les aſtres ſont plus beaux,
Et l'Univers entier ſort pour toi du chaos.

Jouis de la nature & de ton nouvel être;
Ainſi que toi, mourante, elle vient de renaître;
Chaque jour l'embellit & lui rend ſa couleur;
Chaque jour te rendra ta premiere vigueur.
Va l'obſerver de près dans ce champêtre aſyle

Arrofé par les eaux de la Seine tranquille.
C'eſt-là que ſous un ciel & de pourpre & d'azur,
Dans le ſein du repos reſpirant un air pur,
Tu verras les plaiſirs, entr'eux d'intelligence,
Hâter les pas tardifs de ta convaleſcence;
Et bientôt en triomphe amener dans tes bras
La ſanté fugitive, avec tous ſes appas.
Tu ſentiras alors, libre d'inquiétude,
Les charmes des Beaux-Arts, la douceur de l'Etude:
Ici, tu mêleras la Proſe avec les Vers;
Là, tu feras la guerre aux habitans des airs,
Et nous verrons ſouvent ta main libre & facile,
Animer le paſtel ſur la toile docile.
Ainſi tu jouiras de ton oiſiveté,
Et mettras à profit les jours de la ſanté.

Revenir à la vie, en faire un doux uſage,
C'eſt aſſez pour le Peuple, & trop peu pour le Sage.
L'homme ſain ſe relâche, & néglige ſes mœurs;
Affligés & ſouffrans, nous en ſommes meilleurs.
Par un foible lien attachés à la vie,
L'amour, l'ambition, l'intérêt & l'envie,
N'excitent dans nos cœurs que dégoûts & mépris;
Les ſeuls biens dont alors nous connoiſſons le prix,
Sont la ſanté, l'honneur, le repos, l'innocence.
Nous partageons déja, dans l'ombre du ſilence,
Les momens deſirés d'un avenir douteux,

Entre nos vrais amis, la lecture & les jeux.
A nos yeux déſillés, épris de la nature,
Le monde n'offre plus que fard & qu'impoſture;
Ses faſtueux plaiſirs n'ont plus d'attraits pour nous:
Les objets innocens de nos vœux les plus doux,
Sont les grottes, les fleurs, les eaux d'une fontaine.
Du préjugé vaincu la lueur incertaine,
S'éteint au ſeul aſpect de la vive clarté
Que répand ſur nos yeux la pure vérité,
Les Sceptiques alors, malgré leurs vains fantômes,
Sentent qu'il eſt un Dieu : les Rois, qu'ils ſont des
hommes.
Je renfermerai donc les volumes entiers
Des Grecs & des Latins, Philoſophes altiers,
Dans ce ſeul mot que Pline apprit à ma jeuneſſe:
» Voulons-nous à nos pas enchaîner la ſageſſe?
» En voici le moyen : Soyons tels en ſanté
» Que nous étions, ami, dans notre infirmité.»

MADRIGAL.

QUAND vous venez dans nos vergers,
Voyez les maux que vous y faites;
Vos yeux font mourir les Bergers,
Et votre goſier les Fauvettes.

M. LE M. DE ST. AULAIRE.

LE SOUHAIT INDISCRET,

FABLE ORIENTALE.

SUR le duvet mollement étendu,
Un Roi Persan disoit à Zima, son esclave:
Que le Trône a d'appas pour mon cœur éperdu!
Pourquoi faut-il que le temps qui me brave,
Dans ses décrets, n'ait pas rendu
Ce seul plaisir toujours durable?

Ce desir n'est pas raisonnable,
(Répond l'Amante) on pourroit le passer,
S'il s'agissoit de la tendresse:
Sentir toujours la même ivresse,
S'aimer sans fin, sans fin se caresser,
Nous égaleroit presque à la divine espece;
Quand au bien de régner, croyez-moi, si le Ciel,
Qui voit toujours le mieux dans tout ce qu'il ordonne,
Eût rendu par malheur ce plaisir éternel,
Je vous verrois sans sceptre, sans couronne;
Sujet soumis de ce prédécesseur,
Qui le premier occupa votre Trône,
Vous n'auriez aujourd'hui l'Empire, ni mon cœur.

M. BRET.

MES MŒURS.

Oui, bien qu'au siécle dix-huitiéme,
J'ai des moeurs, j'ose m'en vanter ;
Je sçais chérir & respecter
La femme de l'ami qui m'aime ;
Si sa fille a de la beauté,
C'est une rose que j'envie ;
Mais la rose est en sûreté,
Quand l'amitié me la confie.
Après quelques foibles soupirs,
Je me fais une jouissance
Du sacrifice des desirs,
Et ne veux point que mes plaisirs
Coûtent des pleurs à l'innocence.

Mais il est des femmes de bien,
Femmes qui plus est d'importance,
Et, Dieu merci, sans conséquence,
Qui sont du célibat en France,
Et la ressource & le soutien ;
Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienséance ;

De ces Dames-là, j'en conviens,
J'ufe ou j'abufe en confcience,
Sans jamais me reprocher rien;
Le mari même m'en difpenfe;
Je fçais trop bien ce qu'on leur doit,
Pour me permettre un fot fcrupule:
C'eft une bague qui circule,
Et que chacun met à fon doigt.

M. DORAT.

LE SONGE.

Je repofois fur la fougere,
Morphée avoit fermé mes yeux;
Je croyois être avec Glycere,
Et le plaifir m'ouvroit les cieux.

Minerve m'offrit la fageffe;
Vénus les graces, la beauté;
Hébé la fraîcheur, la jeuneffe;
Mars fes lauriers & fa fierté.

Bacchus dit : *Bois*; Apollon, *Chante*;
Et prends ce luth, s'il ta charmé.
Tiens, dit Plutus, *fi l'or te tente*;
Amour me dit, *aime*, & j'aimai.

M. DE SAUVIGNY.

L'AMOUR PAPILLON.

ODE ANACRÉONTIQUE.

JUPITER outré de colere
D'être bleſſé par Cupidon,
D'un regard lancé ſur Cythere,
Changea ſon fils en Papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ſes bras;
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut ſe plaindre, & ne peut pas.

L'arc à la main, ce Dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaiſir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de ſa diſgrace,
Jupin lui dit: conſolez-vous,
Amour, j'excuſe votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses fleches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve éncor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage
Que le Papillon inconstant,
En un instant brûle & s'engage,
Et se dégage en un instant.

M. L. C. D. B.

MADRIGAL

*A MADAME LA COMTESSE DE ****

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agrémens ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentimens,
Est soeur de la friponnerie.
Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :
Ce seroit être injuste & les mal reconnoître,
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

M. de Voltaire.

ELOGE
DE M. GARRICK,
Célebre Acteur Anglois.

Si d'un sens mâle & sûr la justesse hardie,
Si la Nature & l'Art dans un parfait accord,
Si du cœur des humains l'étude approfondie,
Si de l'illusion le charme le plus fort,
Si l'action précise, éloquente, énergique,
Des grandes passions si le rapide jeu,
    Placé dans le cercle magique,
D'un œil où tout se peint avec des traits de feu;
Si le don d'émouvoir, même par le silence,
Si le don de sentir dans le plus haut degré
    De justesse & de violence,
    Et de l'exprimer à son gré;
Si ce trouble effrayant, ces remords & ces craintes
    Dont peu de cœurs comme le tien
    Eprôuvent les vives atteintes,
    Et dont nul autre n'a si bien
    Porté sur le front les empreintes;
Si ce rare assemblage a mérité le prix,
Il t'appartient, Garrick, c'est moi qui te le donne.

De mes lauriers, sans toi, sur ma tombe flétris,
Ma main te doit une couronne,
Tu n'eus point de modele & n'as point de rival;
Viens occuper le trône élevé sur ma cendre,
Et si je te suis cher, attends, pour en descendre,
que la Nature enfin produise ton égal.

M. MARMONTEL.

A MADEMOISELLE DE LA G**

Jouant le rôle de Lucinde dans l'Oracle.

J'ALLOIS pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorois la faveur:
Il me dit: pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus séducteur.
Je cherchai loin de l'Hipocrene
Ce Dieu si puissant & si doux:
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il étoit à vos genoux.
Il me dit: garde-toi de croire
Que de tes Vers elle ait besoin:
De la former j'ai pris le soin;
Je prendrai celui de sa gloire.

M. DE VOLTAIRE.

LE MÉPRIS DES GRANDEURS,

ÉPITRE A MOI-MÊME.

QU'ON est heureux, quand loin du monde,
Dans le sein d'une paix profonde,
On peut goûter la liberté,
Préférable à la Royauté ;
Et couler sans inquiétude,
Dans une aimable solitude,
Des jours filés par la santé ;
Jours embellis par l'innocence
Et les douceurs de l'amitié ;
Que je hais la froide opulence !
Et que les Grands me font pitié !
Oui, vous charmez notre existence ;
Qui vous chérit avec constance,
A trouvé la félicité ;
Le flambeau de l'expérience
Est celui de la vérité.

Dans quels torrens d'iniquité
La soif des richesses nous plonge !

En proie à la cupidité,
Et toujours amis du menſonge,
Que je plains ces pauvres humains!
Les vrais tréſors ſont dans nos mains.
Eh quoi! ſéduit par un vain ſonge,
Irai-je chercher le bonheur
A la Cour où le vice abonde?
Le trouve-t-on chez ce grand monde
Où regne le luxe & l'erreur,
Où la fraude & la calomnie
Marchent avec la baſſe envie
Sous le maſque de la candeur;
Où la médiſance à l'œil louche,
La haine cruelle & farouche,
Affectent le ton de l'honneur;
Où le fourbe éclipſe le Sage;
Où le crime tient le langage
De la paix & de la pudeur;
Où l'ame vit dans le délire,
Où l'équité n'a plus d'empire,
Ni la vertu de protecteur;
Dans ce lieu de lâches intrigues,
Où l'on ne parvient que par brigues;
Où l'on reſpecte ſans aimer;
Où l'on s'unit ſans ſe connoître;
Où l'on ſe quitte ſans paroître
Ni ſe plaindre, ni s'eſtimer?

Ce n'eſt pas dans la fange impure
Que le lys fait briller ſa fleur :
Non, la tendre & ſimple nature,
De la ſcience du bonheur
N'a pas caché la ſource pure
Dans le ſéjour de l'impoſture ;
L'ame ſe perd dans la grandeur.
Hélas ! pour être aux pieds du Trône,
En ſommes-nous moins malheureux ?
L'éclat trompeur qui l'environne,
Conduit à des revers affreux ;
La fortune nous abandonne,
Et les biens que ſa main nous donne,
Sont toujours des biens dangereux.
De nous la cruelle ſe joue ;
Pour anéantir tous nos vœux,
Elle n'a qu'à tourner ſa roue ;
Le matin on touche les Cieux,
Le ſoir on rampe dans la boue ;
Les plus grands revers ſont ſes jeux.

O mortels ! qu'elle eſt peu de choſe !
Et que nous ſommes dans l'erreur,
Si nous croyons qu'elle eſt la cauſe
Du vrai mérite & du bonheur !

Heureux celui qui la mépriſe,
Et dont l'ame n'eſt point épriſe

De l'éclat d'une dignité,
Ni de la sotte vanité,
Trop souvent, quoi que l'on en dise,
Partage de l'autorité.

Heureux qui d'un champêtre asyle,
Cultivateur simple & tranquille,
Et du port contemplant l'écueil,
S'éloigne du bruit de la Ville;
Assis à l'ombre d'un tilleul,
Jouissant du tendre murmure
Des flots brillans d'une onde pure,
Des Crésus méprisant l'orgueil,
Amant de la Philosophie,
De l'ordre & de la liberté,
Dans une humble frugalité
Il passe doucement sa vie:
Maître de lui, dans ses jardins,
D'un arbre émondé par ses mains,
Son œil préside à la culture;
Le sein de la bonne nature
S'ouvre à la voix de ses besoins.
Tout l'occupe, tout l'intéresse,
Il vit en paix dans sa maison;
Couché sur un lit de gazon,
Dans le temple de la sagesse
Il forme & nourrit sa raison.

Laiſſons l'adulateur ſervile,
ſans honneur & ſans probité,
Ramper devant un imbécile,
Haranguer un pédant titré,
Se replier comme un reptile
Devant un fat de qualité,
Et groſſir la foule importune
De tous les ſots que la fortune
Décore d'une dignité.
Le Sage eſt le Roi de la terre:
Il vit pour déclarer la guerre
Aux eſclaves du préjugé,
Et pour anéantir l'idole
A laquelle un vain peuple immole
La lumiere & la vérité:
Son eſprit n'eſt d'aucune ſecte;
Ami ſans adulation,
Cenſeur de toute faction,
Son cœur n'écoute & ne reſpecte
Que ſon Roi, ſa Religion;
Sa créance n'eſt point ſuſpecte,
Chrétien ſans ſuperſtition,
Philoſophe ſans petiteſſe,
Et décidé ſans paſſion:
Son eſprit rempli de ſageſſe,
Adore ce qu'il ne peut voir,
Et croit ce qu'il ne peut ſçavoir;

Utile enfin à ſa patrie,
Il offre à Dieu toute ſa vie,
L'aime ſans oſtentation,
L'honore ſans hypocriſie,
En parle ſans pédanterie,
Et le ſert ſans ambition.

M. L'ABBÉ DE R***

ÉPITAPHE
DE M. DE CHEVERT.

CI-GIT un Soldat couronné
Par la valeur & par la gloire;
Le laurier qu'il a moiſſonné,
Orne le temple de Mémoire.
Pendant le cours de ſes hauts faits,
Il eut des ſuccès mémorables,
Et dans les loiſirs de la paix,
Il eut des vertus plus aimables.
Lorſque la Parque l'attaqua
Et l'entraîna dans la nuit noire,
C'eſt la ſeule fois qu'il céda
L'avantage de la victoire.

M. LE C. DE LA TOURAILLE.

A MADEMOISELLE D***

Sur un refroidiſſement.

Vous n'aimez plus comme autrefois,
Et ſi vous n'oſez entreprendre
D'enfreindre pour jamais les amoureuſes loix,
C'eſt qu'en vous la pitié conſerve encor des droits,
Mais vous n'êtes plus auſſi tendre ;
Vous n'aimez plus comme autrefois.

Vous pouvez, belle Iris, n'être pas infidelle ;
Mais vous n'éprouvez plus qu'une légere ardeur,
Et de ces feux dont brûloit votre cœur,
Il reſte à peine une étincelle.

De propos enjoués vous ne faites plus choix ;
Un tendre aveu vous importune ;
Je vous aime, en un jour, m'étoit redit cent fois :
En un mois, à préſent, je l'entends à peine une.

Pour avoir fait cent larcins à l'amour,
Une excuſe autrefois étoit preſque inutile :
Pour un ſeul, aujourd'hui, vous en exigez mille ;
Encor, pour l'oublier, vous faut-il plus d'un jour.

D'un reproche d'indifférence,
Votre cœur autrefois étoit peu satisfait;
Vous l'écoutiez avec impatience;
Et maintenant vous faites sans regret
Le premier pas vers l'inconstance.

Vous n'aimez plus comme autrefois;
Et si vous n'osez entreprendre
D'enfreindre pour jamais les amoureuses loix,
C'est qu'en vous la pitié conserve encor des droits:
Mais vous n'êtes plus aussi tendre;
Vous n'aimez plus comme autrefois.

M. ROUSSEL.

INSCRIPTION

Pour le Portrait du ROI DE PRUSSE.

MODESTE sur un Trône orné par la victoire,
Il sçut apprécier & mériter la gloire;
Héros dans les malheurs, prompt à les réparer,
De Mars & d'Apollon déployant le génie,
Il vit l'Europe réunie
Pour le combattre & l'admirer.

M. D'ALEMBERT.

VERS

A une petite fille qui faisoit des agaceries à l'Auteur.

Mignonne, dont j'ai l'ame éprise,
A ta taille, à ton air charmant,
Pour l'Amour même je t'ai prise;
Car on nous peint l'Amour enfant.
Tu m'agaçois dans ta folie,
Tu sembloís te plaire avec moi;
M'aimerois-tu de bonne foi?
Est-ce déja coquetterie?
Se peut-il? Coquette à trois ans!
Ah! la Nature est un grand maître!
Déja par instinct tu sçais l'être;
Que sera-ce dans d'autres tems?
T'ai-je plu? mais quel fonds y faire?
Ton goût n'aura point de progrès;
A ton âge on est si légere,
On l'est encor long-temps après.
Dieux! l'avenir me désespere:
Quand ma mignonne aura grandi,
Je ne serai plus étourdi;
J'aurai perdu l'esprit de plaire;

Tes charmes croîtront tous les jours ;
Mais que je vais perdre à t'attendre !
Je te verrai volage & tendre,
Monter au trône des Amours,
Quand je ferai prêt d'en descendre.
Je ne prends qu'un soin superflu :
Aujourd'hui tu ne peux m'entendre ;
Et dans quinze ans le voudras-tu ?

M. LE MIERRE.

CHANSON,

Air : *Ton humeur est, Catherine, &c.*

FAIS-NOUS brûler de tes flâmes ;
Amour, c'est l'unique bien.
Qu'il est doux d'unir deux ames !
Mais pour former ces liens,
Tendres Amans, pour Notaire
Ne prenez que le plaisir,
Pour témoin que le mystere,
Pour Prêtre que le desir.

M. SAURIN.



LES ARBRES DANS L'AUTOMNE.

IDYLLE.

VICTIMES du retour des rigoureux hivers,
Arbres que je chéris, ſous leurs cruels outrages,
Vous allez donc perdre ces doux ombrages,
Qui tant de fois m'ont inſpiré des Vers!
Déja les noirs frimats, tyrans fougueux des airs,
De vos troncs dépouillés ont jauni les feuillages:
En butte aux Aquilons, vos rameaux déſolés
Ne ſont plus careſſés par l'amoureux Zéphyre;
Des Nymphes, loin de vous, la troupe ſe retire,
Et va chercher des antres reculés;
Le Berger ne vient plus, ſur des lits de verdure,
A vos pieds chercher ſa Daphné.
Hélas! vous êtes la peinture
Du malheureux de tout abandonné!
Sur vos fronts attriſtés, la mort paroît empreinte;
Vous excitiez l'amour, la volupté,
Les tranſports ingénus de la vive gaîté:
Vous n'allez plus inſpirer que la crainte.
Mais un flatteur eſpoir ſous l'horreur des glaçons,
Sous la faulx de la mort, vous rit & vous anime;

Le Printemps reviendra couronner votre cime ;
 Et rajeunir jusqu'aux simples buissons ;
Vous reverrez encor sous votre ombre innocente ;
Les Nymphes, les Bergers, les Amours accourir,
De vos tendres rameaux à l'envi s'embellir,
 Et célébrer leur fraîcheur renaissante.
Tel est donc votre sort, arbres trop fortunés !
De la vie au trépas, du trépas à la vie,
Par d'éternelles loix, sans cesse ramenés,
Si vous êtes six mois à languir condamnés ;
 Six autres mois votre éclat fait envie.
  Et nous, déplorables humains,
Comment ne pas gémir sur nos tristes destins ?
 L'une par l'autre à jamais entraînées,
Se perdent sans retour nos rapides années,
Ainsi qu'on voit les eaux de cent fleuves divers ;
S'engloutir & se perdre au vaste sein des Mers ;
Chaque instant nous ravit une parcelle d'ame,
  Une étincelle d'un flambeau
 Dont ne sçauroit se ranimer la flâme,
Lorsqu'il s'est exhalé dans la nuit du tombeau.
Mais loin de rapprocher une image funeste,
S'il se peut, trompons-nous sur l'affreux avenir ;
De l'âge du bonheur employons ce qui reste,
Et puisqu'il est si court, hâtons-nous d'en jouir.

M. D'ARNAUD.

LES JEUNES AMANS.

Cherchez au loin de faux plaisirs :
J'en goûte un pur avec Glycere ;
Mon cœur ne forme de desirs
Que ceux qui tendent à lui plaire ;
Sans avarice & sans orgueil,
Je foule aux pieds rangs & richesse ;
Je n'ai besoin que d'un coup d'œil
Et d'un baiser de ma Maîtresse.

Je ne suis pas un grand Seigneur,
Glycere n'est pas grande Dame ;
Mais nous avons de la grandeur,
De la noblesse au fond de l'ame ;
Nous nous aimons bien tous les deux,
Et quand nous voulons nous le dire,
Nous n'avons rien devant les yeux
Qu'un bon Valet qui se retire.

Toutes les richesses de l'art,
Le spectacle de la nature
Ne m'arrachent pas un regard :
Glycere efface leur parure.
Le concert le plus enchanteur,

Le chant des ferins, des fauvettes,
Ne sçauroit émouvoir mon cœur
Comme ses simples chansonnettes.

C'est Junon pour se présenter,
Terpsicore, quand elle danse,
Euterpe, quand il faut chanter,
Et Minerve, quand elle pense.
Regardez-la : c'est la beauté
Qui sourit avec innocence;
Dans la nuit c'est la volupté,
Et dans le jour c'est la décence.

Sous un déshabillé galant,
En corset, en mule élégante,
Le chignon sur le dos flottant,
Je vois le matin mon Amante;
Dans ce moment cher à mon cœur,
Qui me rend tout ce que j'adore,
Glycere a l'éclat d'une fleur
Que l'Amour vient de faire éclore.

Le goût & la simplicité
Régnent toujours à sa toilette;
Vous n'y voyez rien d'apprêté :
C'est une fleur pour toute aigrette.
Les vains artifices de l'art
Sont des secours ignorés d'elle;

La nature eſt un plus beau fard ;
En ſe levant, Glycere eſt belle.

Comme elle ſe pare pour moi,
Qu'elle eſt ſenſible & point coquette,
Elle me charge de l'emploi
De préſider à ſa toilette.
Allons, dit-elle, en folâtrant,
Rends-moi plus belle pour te plaire ;
J'y réuſſis en l'embraſſant :
La pudeur embellit Glycere.

Je prends & baiſe ſes cheveux ;
De cent façons je les arrange ;
J'ai beau mal faire, elle en eſt mieux :
C'eſt un lutin beau comme un ange.
Elle regarde à ſon miroir :
N'en faites point honte à Glycere ;
Ce n'eſt jamais que pour y voir
De quel œil je la conſidere.

Je lace enſuite ſon corſet ;
Quel feu dans mes veines ſe gliſſe !
Vingt fois l'amour rompt le lacet,
De crainte que je ne finiſſe......
Ah ! Dieux, quel plaiſir ſéduiſant
Que de lacer gentil corſage !
J'en fais le ſoir un plus charmant,
C'eſt de défaire ſon ouvrage.

On dîne : eſt-il banquet exquis
Pareil à la petite table,
Où tout vis-à-vis d'elle aſſis,
Et ſans un tiers inſupportable,
Son petit pied mis ſur le mien,
Et ſon genou preſſant le nôtre,
Mangeant peu, nous regardant bien,
Nous nous enivrons l'un de l'autre ?

Le dîner fait, près d'elle aſſis,
Dans une muette éloquence
Je fixe ſes yeux attendris,
Que lui fait baiſſer la décence :
Eſt-il un brillant entretien
Qui vaille ce charmant ſilence ?
On parle quand on ne ſent rien,
Mais on ſe tait quand le cœur penſe.

Glycere qui craint ce moment,
(Une amante eſt toujours timide ;)
Me fait d'abord malignement
Tenir du lin qu'elle devide ;
Sa main tourne autour de mes bras ;
Son ſein vient chercher mon hommage :
Pour ſe tirer d'un embarras,
Le beau projet que cet ouvrage !

Je plonge un regard libertin
Sur un beau ſein qu'amour anime ;

Glycere ſurprend mon larcin,
Et d'un ſoufflet punit mon crime,
Va ſe jetter ſur un fauteuil,
De ſes mains couvre ſon viſage,
Et regarde du coin de l'œil
Si je me plains de ſon outrage.

Je feins de bouder un inſtant
Pour attirer vers moi Glycere,
Qui connoît trop bien ſon amant
Pour avoir peur de ſa colere;
Elle prend un air gracieux,
Vole à moi, dans mes bras s'engage,
Et d'un ſoufflet injurieux,
Par vingt baiſers me dédommage.

Elle a cent caprices charmans;
Elle boude, rit, pleure & chante,
Saute dans ſes appartemens,
Pince la guitarre & m'enchante;
Fuit, reparoît comme un éclair,
Prend des cartes, me donne un livre;
Et puis jette le tout en l'air
Pour m'inviter à la pourſuivre.

Je la pourſuis, & je l'atteins
Dans un lieu ſûr pour ma vengeance;
Où l'amour, qui ſçait mes deſſeins,

L'a conduite, ſans qu'elle y penſe :
Dans mes bras j'oſe la ſaiſir ;
De mille doux noms je l'appelle ;
Elle rougit, pouſſe un ſoupir....
Je tire le rideau ſur elle.

M. ROCHON DE CHABANNES.

ÉPIGRAMME.

AH ! craignez l'eau ſur toutes choſes,
Dit un Devin des plus fameux
A certain homme très-peureux ;
De votre mort l'eau ſera cauſe.
Mon homme alors renonce à l'eau,
Craint la riviere, & déja n'oſe
S'approcher du moindre ruiſſeau ;
Boit ſon vin pur, double la doſe,
Devient ivrogne, croit par-là
Détourner le moment critique :
Qu'arriva-t-il de tout cela ?
Hélas ! il mourut hydropique.

M. G***



VERS
PRESENTÉS AU ROI,

Au sujet de la cinquantiéme année de son Regne.

LORSQU'AUTREFOIS le sage Sésostris
Eut régné cinquante ans dans les murs de Memphis,
Le Nil vit sur ses bords la fête la plus belle
Dont l'histoire ait jamais parlé;
Et le peuple & les Grands employoient tout leur zèle,
Pour offrir à leur Prince un tribut signalé.
Un simple Villageois tout-à-coup fend la presse;
On l'entoure, on murmure; il parle, & tout se tait:
Le Roi lui-même écoute, & d'un air satisfait,
Lui fait voir que son cœur répond à sa tendresse;
Mais l'Orateur s'arrête au milieu du discours:
Chacun est étonné; Sésostris lui demande
Pourquoi de sa harangue il interrompt le cours:
» Je n'ai pu, lui dit-il, achever mon offrande;
» Grand Prince, pardonnez ce fâcheux contre-tems;
» Pour vous ma tendresse est si grande,
» Qu'on ne peut l'exprimer en de si courts instans.
» Mais je me flatte au moins que la bonté céleste,

» Une autre fois voudra m'accorder plus de tems,
» Et que dans cinquante ans je vous dirai le reste.
Il revint en effet, & le Roi s'y trouva;
Le Roi se mit à rire, & le rustre acheva.

O vous, dont la bonté facile & secourable
Ressemble à la bonté de ce Monarque heureux,
Puissant Roi, si le Ciel exauçoit tous mes voeux,
Votre sort à son regne en tout seroit semblable;
Pour vous du Villageois j'ai tous les sentimens;
Comme il aimoit son Roi, grand Prince, je vous aime:
Hélas! pourquoi dans cinquante ans
N'en reviendrois-je pas de même?

Madame DE MAISONNEUVE.

IN-PROMPTU

A M. LE PRINCE DE CONTY.

Sous son humble toit Philémon
Reçut le Maître du tonnerre:
A son bonheur le mien répond;
Je vois Conty dans ma chaumiere.

M. GERBIER.



LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR si souvent appellé
Par les brillans accès d'une aimable folie ;
Plaisir si souvent exilé
Par les sombres vapeurs de la mélancolie ;
Venez, offrez-vous à mes yeux,
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnoître ;
Découvrez ce front radieux,
Où les jeux voltigeans, où les ris semblent naître,
Et d'où l'amour fait disparoître
La fierté gênante des Dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma priere.
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans son vol un sillon de lumiere,
Et descend comme un trait au milieu des déserts.
Dieux ! sous un toit couronné de bruyere,
Ce grand moteur de l'Univers,
Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entiere,
Me montre en souriant un lit couvert de lierre,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté ;
Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arrose,
Conservent la vivacité
D'une fleur fraîchement éclose.

Près de ſon canal argenté
Un oranger touffu s'oppoſe
Aux feux dévorans de l'Eté :
Sous ſon feuillage reſpecté
L'Amour endormi ſe repoſe,
Et par ſes charmes arrêté,
Le volage Zéphyr s'expoſe
A perdre encor ſa liberté.
Séjour aimé des Dieux, où le plaiſir diſpoſe
De mon cœur, de mes vœux & de ma liberté,
Monarque complaiſant, ſouverain ſans fierté,
Il me permet tout ce que j'oſe.
Telle eſt du doux plaiſir l'aimable autorité ;
Son ſceptre eſt un bouquet, ſa couronne une roſe,
Et ſes loix ſont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois ſourire
Au dernier trait de ce tableau.
Sans doute je rends mal les tranſports que m'inſpire
L'aſpect de ce ſéjour nouveau.
» Oui, je ris de te voir en rimes redoublées,
» De ton cerveau brûlant conſumer tout le feu :
» Dans tes peintures déréglées,
» Tu parles du plaiſir toujours trop, ou trop peu.
» Envain aſſemble - tu meſure ſur meſure ;
» Ton eſprit échauffé s'épuiſe vainement :
» On trouve des couleurs pour peindre la nature;
» Mais quel heureux pinceau trace le ſentiment ?

» Plus le plaisir est simple, & plus tu devois craindre
» D'affoiblir ses vives ardeurs :
» Le chercher, c'est le fuir : le sentir, c'est le peindre,
» C'est en mériter les faveurs.
» Tu me vois entouré de campagnes fleuries ;
» Au milieu des Bergers j'établis mon séjour ;
» Je foule l'émail des prairies :
» Rival & frere de l'Amour,
» J'inspire comme lui de douces rêveries.
» Le silence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
» Plaisent plus à mes yeux que l'or des galeries
» D'une tumultueuse Cour.
» Les jeux & l'agrément nâquirent sous mon aîle :
» Semblable à l'onde d'un ruisseau,
» Qui par l'heureux secours de sa source fidelle,
» Dans sa fuite se renouvelle ;
» Sur un sujet toujours nouveau,
» Le Dieu de l'enjoûment m'appelle :
» Dans mes discours légers la saillie étincelle.
» Et plus badin que les zéphyrs,
» Ce n'est pas la fleur la plus belle,
» Mais c'est toujours la plus nouvelle
» Qui cause mes derniers soupirs.
» Mortel, si tu veux me connoître,
» Vole auprès d'Aglaé ; ses yeux me feront naître ;
» Quelquefois au sein des Amours,
» Elle amuse mon inconstance ;

» Mais l'on me trouvera toujours
» Entre l'eſprit & l'innocence.

M. L. C. D. B.

A MADAME DU BARRY.

Par un Officier d'Infanterie, au Camp de Compiegne.

AGRÉEZ d'un Guerrier élevé dans les armes,
Aimable DU BARRY, l'hommage peu ſuſpect,
Parmi l'encens flatteur qu'on prodigue à vos charmes.
D'un cœur ſimple & ſans fard diſtinguez le reſpect.
Une femme jadis, par un trait mémorable,
Dans Leucate illuſtra le nom que vous portez;
De même à la valeur votre ame favorable,
Du Monarque ſur nous répandra les bontés:
L'ame du Chef eſt ſatisfaite
Du ſeul regard d'un Prince auſſi juſte qu'aimé,
Et le ſimple ſoldat en héros transformé,
Craint moins la mort que la défaite.
Chacun, en combattant, ne brigue que l'honneur
D'obtenir de vos mains les lauriers de Bellone;
Le prix du courage eſt flatteur,
Quand c'eſt la beauté qui le donne.

EPITRE

EPITRE

A un Ami, qui conseilloit à l'Auteur de préférer la raison à la mode.

En dépit de la remontrance,
La mode est ma divinité ;
Un Prêtre doit la préférence
A l'autel le plus fréquenté.
N'espere pas que je grossisse
Le nombre des Auteurs sensés :
A Noël on ne fait pas l'Office
Du sombre jour des Trépassés.
La froide raison que sans cesse
Tu préferes aux agrémens,
Mon cher ami, depuis long-tems,
Est, dit-on, morte de vieillesse.
Ainsi donc à titre d'Auteur
Qui la pris toujours pour modèle,
Ne fais plus d'hymne en sa faveur,
Mais chante un *Requiem* pour elle.
Son accident est un grand bien ;
Je pense ainsi pour plusieurs causes ;
Je me connois : je suis trop rien,
Pour vouloir qu'on aime les choses.

La Poësie a plus d'attraits,
Quand elle est coëffée en coquette;
Je ne lui dérobe jamais
Que quelques fleurs sur sa toilette:
Ces fleurs passeront, me dis-tu:
Que m'importe que mon nom vive?
Lorsque sur l'infernale rive
Je me trouverai descendu,
Je craindrai peu qu'on me méprise;
Jouir est ma seule devise,
Et comme un saint homme d'Eglise,
Je mets ma gloire à fonds perdu.

M. l'Abbé de V***

CONTE.

Certaine Dame en la foi bien apprise,
Interrogeoit son Page à ce propos,
Voulant qu'il sçût à quel nombre l'Eglise
Avoit fixé les péchés capitaux.
Le Néophite aussi-tôt dit, à quatre.
La Dame alors ripostant d'un soufflet,
Dit : apprenez qu'il n'en faut rien rabattre;
Nous n'en avons déja pas trop de sept.

M. Robbé.

LES NOCES DE THÉTIS.

ALLÉGORIE

A M. LE DUC DE CHARTRES, à l'occasion de son Mariage.

LORSQUE jadis, aux champs Thessaliens,
Thétis s'unit avec Pélée,
De tous les Dieux la brillante assemblée
Avec pompe, dit-on, célébra ces liens.
Tous deux étoient parés de la fleur du bel âge;
Du sang de Jupiter tous deux étoient sortis;
Tous deux avoient cent vertus en partage:
On n'avoit jamais vu de cœurs mieux assortis.
Dans les traits de l'Epoux, la douce bienfaisance
Tempéroit de son front l'auguste majesté;
De son maintien la noblesse & l'aisance
A tous les yeux peignoient la volupté;
Son regard fier annonçoit sa naissance,
Et le son de sa voix exprimoit la bonté.
Dans l'Epouse, c'étoit la grace, la décence,
Un air si doux, si tendre & si plein de candeur;
C'étoit ce coloris, cette aimable pudeur
Qui sert de fard à l'innocence,
Et d'ornement à la grandeur.

Tant d'attraits réunis brilloient ſur leur viſage,
Que tous les Dieux partagés tour-à-tour,
Ne ſçavoient qui des deux admirer davantage:
C'étoit Pſyché dans les bras de l'Amour.
Chacun de ces Amans flatté de ſa conquête,
Du plaiſir de ſe voir ne pouvoit ſe laſſer;
Les graces & les ris, de fleurs parant leur tête,
Avec eux, en danſant, ſembloient s'entrelacer;
Le Dieu joufflu qui préſide aux orgies,
Par le nectar des Dieux ſçut les animer tous;
Apollon ſur ſon luth chanta les deux Epoux,
Et l'hymen vers le ſoir, éteignant les bougies,
Les unit à jamais par les nœuds les plus doux.
Achille, dont le bras vengea ſi bien la Grece,
Fut l'heureux fruit de leurs amours;
Et ce Couple charmant, plein d'une aimable ivreſſe
Par les plaiſirs d'une égale tendreſſe,
Sçut encore embellir juſqu'à ſes derniers jours.

Prince Auguſte, Couple adorable,
De grâces, de vertus aſſemblage parfait,
Dans le miroir de cette Fable,
Reconnoiſſez votre portrait;
Il n'eſt pas achevé; mais l'Amour plus habile,
A ce tableau mettra le dernier trait
En vous donnant un autre Achille.

M. Blin de Sainmore.

L'ÉMULATION.

ODE

A FONTENELLE.

DÉPOUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siécles passés,
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés;
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils de Climene
Ou de l'amoureux Ixion;
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Jadis l'Italie & la Grece
Ont produit de rares Esprits;
De ses premiers traits la sagesse
Nous éclaire dans leurs écrits:
Mais le jour doit suivre l'aurore;
De l'honneur de les vaincre encore,
Conservons l'espoir généreux;
Malgré l'intervalle des âges,

Osons, en lisant leurs Ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh! pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus Dieux dont je sors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts;
Croit-on la nature bizarre
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

Non, n'outrageons point la nature
Par des reproches indiscrets,
Elle qui pour nous moins obscure,
Nous à confié ses secrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois, malgré son étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferme nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme est pénétré.

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre ses droits,
Avons-nous au vaste Neptune

Imposé de nouvelles loix ?
Jusqu'en quels climats la boussole,
Cette aiguille, amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaisseaux ?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Etonné des Peuples nouveaux ?

Jusqu'aux Régions azurées,
Nous conduisons d'heureux secours,
Et des étoiles mesurées
Nous allons épier le cours.
A l'aide d'un verre fidèle,
Tout le firmament se décele
A nos regards ambitieux;
Er mieux que l'art des Zoroastres,
Nous semblons contraindre les astres
A venir jusques sous nos yeux.

N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs ?
N'osons-nous disputer l'empire
Que cet art donne sur les cœurs ?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte en soient les maitres ?
Vain respect qu'il faut étouffer !
Il est encor de nouveaux charmes;

C'eſt même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs grâces
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévere,
Et l'aſſoupiſſement d'Homere
M'avertit de veiller toujours.

Vous, qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſpérez pas contre ma Muſe
Soulever le Peuple ſçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un Poëme fertile,
Par les Muſes même dicté.
Je viens ſeulement, comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'antiquité.

Si ce noble eſpoir ne vous tente,
Tout diſparoît de l'Univers ;
L'émulation ſeule enfante

Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même qui, loin du Permesse,
Avouerai cent fois ma foiblesse,
L'orgueil m'enivre en ce moment,
Et je cede à l'instinct superbe,
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

Fontenelle, par qui l'Eclogue
Etale de nouveaux appas;
Toi que, dans le fin dialogue,
Lucien même n'atteint pas;
Toi que la raison éclaire,
Soutiens-moi contre le vulgaire,
De mon audace tout surpris:
Il est encor des beautés neuves,
Et j'ose, pour dernieres preuves,
Le renvoyer à tes Ecrits.

LA MOTHE.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de LA FONTAINE.

DANS la fable & le conte il n'eut point de rivaux:
Il peignit la nature, & garda ses pinceaux.

M. GUICHARD.

LES REGRETS.

CHERE Zelmire, ô toi qui regnes sur mon ame!
Que sont-ils devenus ces jours, où de ma flâme
Je faisois dans tes bras les plus tendres aveux?
Quels transports! quels momens! combien j'étois heureux!
Mais vois du temps le funeste ravage!
O ma Zelmire! j'en frémis.
Ces rides qui déja sillonnent mon visage,
Ces yeux éteints, ce front nué de cheveux gris;
Tout marque en ton amant le déclin du bel âge.
En nous arrachant aux plaisirs,
Hélas! pourquoi la nature bizarre
Est-elle encore assez barbare,
Pour laisser dans nos cœurs d'infructueux desirs?
L'amour devroit durer autant que notre vie;
Seul il devroit en recueillir
Les derniers vœux & le dernier soupir.
Eh! qu'importe en effet qu'elle nous soit ravie
Dès le fatal instant qu'on commence à vieillir?
Ne pouvoir plus aimer, ah! n'est-ce pas mourir?

M. GAUDET.

REQUÊTE

A MESSIEURS

DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

Air : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

SÇAVANS Promoteurs des Maçons,
Ouvrez-moi votre temple,
Non pour y donner des leçons,
Mais pour servir d'exemple.

J'avois des nerfs, je n'en ai plus,
Mais je végete encore ;
Adieu l'Amour, adieu Vénus,
Je ne tiens plus qu'à Flore.

Je fus un grand Agriculteur
De vingt ans à cinquante ;
Aujourd'hui de Cultivateur,
Je suis devenu plante.

Mais plante des lointains païs,
Délicate, étrangere,
A qui l'on accorde à Paris
Les honneurs de la serre.

N vj

Là, plus choisi que le jasmin,
 Que le lys & la rose,
De bouillon de sucre & de vin
 Tour-à-tour on m'arrose.

Si j'en crois mes deux Jardiniers,
 Qui gâtent leur éleve,
Des Zéphirs les airs printaniers
 Ranimeront ma seve.

Je n'oserois ajouter foi
 A ce flatteur oracle,
Et je n'attends pas que pour moi
 Le Ciel fasse un miracle.

Pour les fleurs il n'est qu'un printemps;
 J'ai passé mon automne;
Un arbre dure plus long-temps,
 Mais enfin se couronne.

De mes rameaux secs faisons donc
 Des fagots ou des planches;
Car si je puis sauver le tronc,
 J'abandonne les branches.

M. DE LA CONDAMINE.



LE PORTRAIT MANQUÉ.

Venez, Chloé, je vais peindre vos traits:
Mais, que vois-je? quelle folie!
De quels vains ornemens chargez-vous vos attraits?
C'eſt la laideur qui peut être embellie;
Les grâces, la beauté, ne le furent jamais:
Point de parure, un déshabillé frais;
Rien, s'il ſe peut, & vous voilà jolie.
Chloé, pourquoi de vos cheveux
A-t-on gêné les replis & les ondes?
Défaites-moi ces ridicules nœuds,
Et laiſſez-les flotter en treſſes vagabondes:
Un ruban qui les lie, eſt tout ce que je veux.
Eh quoi! dans vos regards aucun feu n'étincelle!
Vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts!
L'ame eſt dans le coup d'œil : mais où la vôtre eſt-elle?
Je voudrois que ces yeux baiſſés, preſque couverts,
Fiſſent tomber ſur moi ces timides éclairs,
Ces rayons du deſir qui vous rendroient ſi belle,
Qui me feroient & ſi doux & ſi chers!
Votre bouche eſt charmante! eh bien, par quelle cauſe,
Par quel motif ne me dit-elle rien?

Un soupir égaré sur ces lévres de rose;
  Un seul soupir s'exprimeroit si bien!
Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée,
Pourquoi n'avez-vous pas choisi de canapé?
Votre ensemble charmant s'y fût développé
      Dans l'attitude abandonnée
Où se repose un cœur tendrement occupé.
Ah! Chloé, je vois trop ce que je dois craindre;
  Un faux espoir est venu m'animer;
J'ai cru qu'en vous peignant, je peindrois l'art d'aimer:
      C'est l'art de plaire qu'il faut peindre.

M. COLARDEAU.

ÉPIGRAMME.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un Auteur, quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'Académicien,
Lui quarantiéme, on fait asseoir mon homme:
Lors il s'endort, & ne fait plus qu'un somme;
Plus n'en avez phrase ni Madrigal;
Au Bel-Esprit ce fauteuil est en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

M. PIRON.

LE
NOUVEL ELISÉE.

A M. DE ***

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son séjour,
Où la justice a placé l'innocence,
Où sans remords, sans soins, sans inconstance,
On vit en paix dans les bras de l'amour ?
Un fleuve heureux endort, par son murmure,
L'ambition, la crainte, les desirs,
Et dans son onde on puise sans mesure
L'oubli des maux & le goût des plaisirs.
De ses vrais biens la nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs;
L'or est banni, la guerre est ignorée;
Y pourroit-on ressentir des malheurs ?
Mais si ces lieux sont destinés aux Sages,
Pourquoi chercher ce qui nous est offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Elisée est ouvert.
Ce ne sont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuses années

Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'est la raison qui rend les lieux aimables;
Tout ici-bas lui doit ses agrémens:
Antres obscurs, déserts impraticables,
Son seul aspect vous a rendu charmans:
Palais des Rois, vos Cours ambitieuses
Seroient sans elle une affreuse prison:
Repos, transports, heures délicieuses,
Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des Dieux, soutien de l'Elisée,
Sage Minerve, éclaire l'Univers;
Que par tes soins l'ame divinisée,
Soit insensible aux grandeurs, aux revers:
De la vertu rends-nous la route aisée;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les passions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries
Où le Léthé, sur un char paresseux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roseaux couronne ses cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis;
Et confondus par ta seule présence,
Tous les forfaits, enfans de la licence,
S'abîmeront dans l'ombre ensevelis.
Du haut du Ciel nous reverrons descendre

Les plaisirs purs que goûtoient nos ayeux :
Le Dieu des ris qui mourut avec eux,
Nouveau Phénix, renaîtra de sa cendre,
Et parmi nous ramenera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi si digne de l'être,
Esclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oserois écouter les desirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaisirs,
Veux-tu toujours gémir dans la poussiere,
Verser des pleurs, traîner des fers honteux ?
Ose à la fin jouir de la lumiere,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le printemps :
Tristes jouets de la Parque & du temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
Et l'avenir, tel qu'une mer profonde,
Va sans retour engloutir nos instans......
Triste pensée où l'ame s'abandonne,
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs ?

Si le plaisir, vainqueur de nos douleurs,
Eternisoit l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne fanoient point les fleurs
Dont en tout temps sa tête se couronne ;
Et si l'ennui, qui souvent l'empoisonne,

A ſes beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs;
Dieux! comme vous, nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles;
C'eſt le plaiſir qui vous ouvrit les Cieux:
Par le plaiſir nous ſerions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs, ſujets à des diſgraces,
Nos bons ayeux ont coulé d'heureux jours;
Que la raiſon nous guide ſur leurs traces;
Et qu'elle-même, animant mes diſcours,
Offre à nos yeux, avec toutes ſes grâces,
Le ſiécle d'or, ce ſiécle des Amours.

Là, ſous les loix de Saturne & de Rhée,
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Aſtrée,
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée:
Forfaits honteux, vous êtes inconnus;
Triſte douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conſervés ſans combats,
Des bleds ſauvés de la faulx des ſoldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles;
Et la nature attentive à nos vœux,
Ouvrir ſon ſein, répandre ſans obſtacles
Tous les tréſors qui rendent l'homme heureux;
Des biens acquis par un travail facile,
Et conſumés par un uſage utile;
Des fruits pour mets, le Printemps pour ſaiſon;
Des lits de fleurs, un antre pour maiſon;

Les Dieux pour Rois, la vertu pour nobleſſe;
Point d'indigence, encor moins de richeſſe;
Sincérité, foi, conſtance, candeur,
Diſcrétion, ſimplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité ſans loix & ſans partage;
Tels ſont les biens qu'on poſſédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chaſſe de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos reſſorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos tranſports;
Mais qui bientôt ſe briſant comme un verre,
Perd les vivans, déshonore les morts;
Ne laiſſe enfin que de triſtes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ſes temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injuſtice.
Pauvres en or, & riches en vertus,
Laiſſons aux Dieux le pompeux édifice
De nos Palais, & ne retirons plus
De ces rochers creuſés par l'avarice,
Les vils tréſors qu'y fait naître Plutus;
Nous reverrons enfin cet Eliſée
Si peu connu, ſi chanté dans nos vers.
L'impiété punie & mépriſée,
Va replonger dans l'ombre des enfers
L'oubli des loix, l'erreur autoriſée,

Et ces écrits captieux & pervers,
Qui par les traits d'une éloquence aisée,
Ont ébloui le crédule Univers.

Déja je vois éteindre le bitume
Qui nuit & jour embrâsoit nos fourneaux;
Le fer se rouille, & la pesante enclume
Ne gémit plus sous le poids des marteaux.
La paix renaît au sein de la victoire,
Et l'Univers la reçoit à grands cris.
S'il en jouit, nos Princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître son prix.
Mais quels objets frappent mes yeux surpris!
Quel Dieu conduit les Filles de mémoire!
Quelle clarté! quels sons harmonieux!
L'Amour descend modeste & glorieux:
Non cet amour que révére Amathonte,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte;
Mais cet amour qu'Issé peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la nature;
Ce Dieu charmant, qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids & des liens de fleurs;
Ce sentiment plus actif que la flâme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.

Vivons, Iſſé, ſous ſes heureux auſpices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices;
Contre le ſort empruntons ſes ſecours.
Si le paſſé, qui détruit toutes choſes,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'inſtant préſent fait naître aſſez de roſes;
Vivons, aimons, & jouiſſons toujours.
Mais ſi d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner ſon deſſein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le deſtin farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ſes arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyans s'élever juſqu'aux cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les Rois & les amis des Dieux.
Nous y verrons le ſceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire diſpenſe,
S'évanouir ſous ſes funeſtes flots;
Et dans leur ſein, ſi fécond en orages,
Nous puiſerons la conſtance des Sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

M. L. C. D. B.



STANCES

A JEANNE-AGATHE,

Enfant trouvé.

Toi qui dans la foule des êtres,
Par les mains du hasard fus jettée ici-bas,
Souveraine des cœurs, as-tu besoin d'ancêtres?
Tu charmes la patrie : elle t'ouvre les bras.

De mille feux nouveaux mon ame fut éprise,
Si-tôt que j'apperçus tes simples agrémens,
Ta blanche collerete & ta jacquette grise,
Tes grands yeux noirs & tes quinze ans.

Jeanne-Agathe, c'est toi que je chante & que j'aime:
On triomphe avec vérité,
Quand on n'a d'autre nom que des noms de baptême,
Et d'autre bien que la beauté.

Tu plais, voilà ta destinée;
C'est le plus grand bienfait des Dieux:
Doit-on plaindre une infortunée,
Qui d'un regard peut faire des heureux?

Quand on a, comme toi, tant d'attraits en partage,
Qu'importe de quel sang on a reçu le jour?

Eſt-il pour une Belle un plus digne avantage,
Que d'être fille de l'Amour ?

Si ta naiſſance fut un crime,
Ce fut le plus heureux de tous,
Et le ſentiment le plus doux
Eſt toujours le plus légitime.

M. DE LA LOUPTIERE.

COUPLETS

Adreſſés à une jolie Femme le jour de ſa Fête.

Air : *La lumiere la plus pure, &c.*

QUE ma Cécile raſſemble
D'agrémens & de beauté !
Dans ſes yeux brillent enſemble
La grace & la volupté.
Sa fête devient la nôtre ;
Pour elle raſſemblons-nous,
Et du bout du monde à l'autre,
Revenons à ſes genoux.

Amis, voulez-vous connoître
De Cécile le portrait ?
Peignez-vous ce qu'il doit être,
Et vous aurez ce qu'il eſt.

De la sageſſe un Apôtre
Eſt près d'elle au rang des foux,
Et du bout du monde à l'autre
On revient à ſes genoux.

En la chantant, je dois craindre
La foibleſſe de ma voix;
Il n'eſt pas aiſé de peindre
Tant de charmes à la fois.
Si je brave la cenſure
Des défenſeurs du bon goût,
C'eſt que l'amitié m'aſſure
Que le cœur embellit tout.

M. B. D. S.

VERS

Sur un Village brûlé en Allemagne & rétabli.

UNE flamme cruelle avoit détruit ces lieux,
GRASSIN les rétablit par ſa munificence,
Que ce marbre à jamais expoſe à tous les yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoiſſance.

M. PIRON.

EPITRE

EPITRE

*A M. LE COMTE DE ****

AIMABLE imitateur du sage Anacréon,
Que j'aime la féconde ivresse
De ton imagination,
Qui s'élevant du sein de la paresse
Sur des sujets de toute espece,
Répand avec profusion
Les agrémens, les fleurs & la richesse
De la brillante invention!
Ainsi l'amante de Titon,
Sortant d'une langueur à l'Univers fatale,
Remonte sur son char, & vient sur l'horison
Semer le rubis & l'opale;
Ainsi, le front de roses couronné,
Des folâtres plaisirs, des jeux environné,
L'Amour, des bosquets de Cythere
Où son pouvoir languissoit enchaîné,
S'éleve & va régner sur la nature entiere.
Tous ses attraits respirent dans tes vers;
La Nymphe dont l'Ida se vante,
Y vient de sa corne abondante
Epancher les trésors divers.

Qu'orgueilleux de porter une chaîne trop dure,
L'esprit de ton essor murmure :
Libre dans tes travaux où Vénus te sourit,
Inspiré par le cœur, que t'importe l'esprit,
Le monde entier & sa censure,
Quand le sentiment t'applaudit ?
Mais des suffrages unanimes
Ne goûtes-tu pas les douceurs ?
Les beaux yeux d'Eglé sur tes rimes
Fixent leurs regards enchanteurs.
Le Dieu du goût & la belle nature
Rejettent ces bouquets, que d'une avare main
L'art a cueillis avec mesure,
Et qu'il arrange avec dessein.
Les corbeilles de fleurs que les Grâces demandent
Dans les jours solemnels
Aux innocentes mains qui parent leurs autels,
Sans choix, de tous côtés, s'ouvrent & se répandent.
Zéphire, dans son vol léger,
Embrasse l'empire de Flore;
Le jeune oiseau, de verger en verger,
Court célébrer le Printemps & l'Aurore,
Vénus va de Paphos quitter les bords chéris,
Et revoler au céleste lambris :
Sa main nonchalamment attache sa ceinture,
Qu'elle abandonne aux jeux des Amours & des Ris;

Elle n'a point de l'art consulté l'imposture,
Et d'un désordre heureux elle tient sa parure;
L'or de ses blonds cheveux tout parfumés d'encens,
Cede avec grâce aux doux efforts des vents;
De son sein ravissant le corail & l'albâtre,
Loin d'être emprisonnés dans un voile envieux,
Se laissent entrevoir à l'oeil qui l'idolâtre,
Et de roses sans nombre elle enrichit les cieux.
Suis, mon cher Comte, un si charmant modèle,
Et dans tes vers exhalés de ton coeur,
Laisse avec toute sa candeur
Se déployer cette ame & si pure & si belle,
Pour qui l'art le plus simple est un fard imposteur.
Imite ce beau fleuve : il descend des montagnes,
Sans resserrer son cours majestueux,
Et dédaignant les replis tortueux,
Se répand tout-à-coup dans les vastes campagnes;
D'une nappe d'argent les champs au loin couverts,
Retiennent dans leurs flancs mille germes divers.
Ce ruisseau qu'une digue arrête dans sa course,
Roule des flots ingrats que l'art trop inhumain
Fait bientôt expirer dans ses prisons d'airain,
A peine échappés de leur source.
Des Amours le Chantre touchant,
Ton rival & mon premier maître,
A la fille d'Auguste auroit moins plu peut-être,
Si la main de l'Auteur fatale au sentiment,

Eût retouché de son pinceau févere
Les négligences de l'amant:
Sur les écrits du cœur la raison doit se taire.
Il a seul échauffé l'amante de Phaon;
L'esprit n'a point cueilli les lauriers de Tibulle,
Et l'avare précision
Ne vint point épargner les grâces de Bion,
Et les voluptés de Catulle.
L'œil avide de changemens,
Des jardins recherchés dans leurs froids ornemens,
Fuit l'insipide symétrie:
Il aime à parcourir les divers agrémens,
Les tapis émaillés dont Flore & le printemps
Ont couronné la riante prairie.
Chapelle & Chaulieu, sans effort,
Ont cueilli des fleurs au Parnasse;
Tu réunis & leur ton & leur grâce:
Contente-toi de jouir de leur sort;
Comme eux rejette la parure;
Ne consulte que la nature:
On peut manquer à la césure,
Lorsqu'on s'exprime avec transport.
Le divin la Fontaine, en captivant sa Muse,
Auroit détruit son agrément;
En vain l'art se plaint & l'accuse:
Il a pour lui le sentiment.
Vole à ces champs voisins où la jeune Lisette,
Belle de sa beauté, sans fard & sans toilette,

Sçait inspirer l'amour & plaire à tous les yeux :
Tu la vois, libre dans ses jeux,
Former des pas légers au son de la musette ;
Tous les cœurs lui portent leurs vœux :
Que ta Muse, avec goût, de l'aimable Bergere
Ait les simples appas & l'essor innocent,
Et d'un crayon indépendant,
Dessine-nous tantôt la timide fougere,
Tantôt des fiers sapins le sommet imposant.
Ne vas donc point, à tes penchans contraire,
Dans un entrave enfermer ton talent :
Crains sur-tout qu'ennemi d'une riche abondance,
Sous son pénible effort, le travail destructeur
N'ôte la vie & la couleur
A tes vers qu'embellit l'heureuse négligence.
Comte, c'est à l'humble arbrisseau,
C'est à l'if sauvage & stérile
D'assujettir aux loix de l'austere ciseau
Son triste ombrage & sa tête servile ;
Qu'il soit soumis au fer qui le mutile :
Mais le cedre orgueilleux & le riche palmier,
De la fécondité noble & brillante image,
Sous un joug importun dédaignent de plier,
Et leurs rameaux touffus bravant l'art régulier,
Fiers d'un luxe indocile, & libres d'âge en âge,
Jettent de toutes parts leur superbe feuillage.

M. D'ARNAUD.

HÉRO ET LÉANDRE,

ROMANCE.

Sur l'Air : *De Gabrielle.*

Je vais vous conter l'avanture
D'un jeune amant né dans Sestos,
Dont la mer fût la sépulture,
Comme il navigeoit vers Abidos.
Long-temps il eût le sort prospere
Dans ce trajet si dangereux :
Las ! il devint trop téméraire
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuste contrainte,
Et les parens & les rivaux,
Léandre, incapable de crainte,
Chaque nuit traverse les flots.
Héro l'attend : Héro timide,
Fait briller du haut d'une tour
Un flambeau qui lui sert de guide :
C'étoit le phare de l'Amour.

Dieux ! quel moment, quand cette Belle
Entre ses bras pourra presser

L'amant qui s'exposa pour elle,
Et qu'il faudra récompenser!
Il vient... Il est nud... On l'embrasse...
Il est encor trempé des flots;
Mais le premier baiser efface
Le souvenir de tous ses maux.

Il n'est point de bonheur durable,
Telle est la loi de l'Univers:
Héro, tu parus trop aimable
Aux yeux du Souverain des mers.
Caressant une Néréide,
Il avoit vu d'un oeil jaloux
L'amant qui, d'un coeur intrépide,
Va chercher des plaisirs plus doux.

» Effrayons, dit-il, son audace. »
Déja les flots sont soulevés;
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre à cet aspect balance;
Mais il songe au prix qui l'attend:
Dans l'onde aussi-tôt il s'élance;
J'en sçais qui n'en feroient pas tant.

Il va luttant contre l'orage.
» O Dieu! dit-il, qui me poursuis,
» Faut-il que mon bonheur t'outrage?

» Je sens trop que tu m'en punis.
» Ah! s'il faut que l'onde engloutisse
» Le mortel dont Héro fit choix,
» Que Léandre, avant qu'il périsse,
» Soit heureux encore une fois.

Hélas! sa derniere espérance,
Le fatal flambeau s'éteignit;
Il va flottant, sans assistance,
Dans la tempête & dans la nuit:
Et cependant, d'horreur saisie,
Héro, dans sa funeste tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'amour.

Le jour renaît: pâle & craintive,
Elle s'avance en frémissant;
Les flots avoient jusqu'à la rive
Porté le corps de son amant.
Héro le voit: ames sensibles,
Que l'Amour blessa de ses traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais!

A sa douleur elle succombe:
Dans l'onde elle s'ensévelit;
L'Amour, dans une même tombe,
A Léandre la rejoignit;

Et chaque jour, sur ce rivage,
En se reprochant ses fureurs,
Neptune à ce tombeau sauvage,
Porte le tribut de ses pleurs.

*ENVOI à Madame ****

Il ne faut point braver l'orage,
C'est un parti trop dangereux ;
Il vaut bien mieux sur le rivage
Attendre un instant plus heureux.
Mais si pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide séjour,
Je voudrois du moins l'assurance
De n'être noyé qu'au retour.

M. DE LA HARPE.

ÉPIGRAMME

Sur un Portrait.

LA TOUR va trop loin, ce me semble,
En nous peignant l'Abbé le B***
N'est-ce pas assez qu'il ressemble ?
Faut-il encor qu'il soit parlant ?

M. PIRON.

LE CHOIX DE ROSINE.

VÉNUS peut plaire sans ceinture ;
Mais Vénus gagne à la porter :
Rosine est belle sans parure ;
Mais Rosine aime à se parer.

Ce n'est pas qu'elle soit coquette ;
Comment l'être avec tant d'attraits ?
Le goût préside à sa toilette,
Et la nature en fait les frais.

Viens, lui dit la rose nouvelle ;
Je suis l'amante du zéphir ;
Mais je serai cent fois plus belle ;
Si sur ton sein je puis mourir.

Le vermillon qui me colore ;
Nuance l'aimable pâleur
Que la sagesse fait éclore
Sous le pinceau de la pudeur.

Fier de sa tige ambitieuse ;
Fier de porter le nom des Rois ;
Le lis d'une voix orgueilleuse
Vanta sa blancheur & ses droits ;

A ses pieds croît la violette ;
Elle voit Rosine, & soudain
La pâle & timide fleurette
Se courbe au-devant de sa main.

Je n'ai, dit-elle à la bergere,
D'attraits que ma simplicité ;
Mais si par-là je sçais te plaire,
Qu'ai-je besoin de la beauté ?

Va, dit Rosine, ton hommage
A sçu m'instruire & me charmer,
Tu jouis du double avantage
D'être belle & de l'ignorer.

C'en est fait, sois victorieuse,
Régne désormais sur les cœurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus simple des fleurs.

Hard. de la R.

Fin du Tome sixiéme.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

FIN de la Table.

